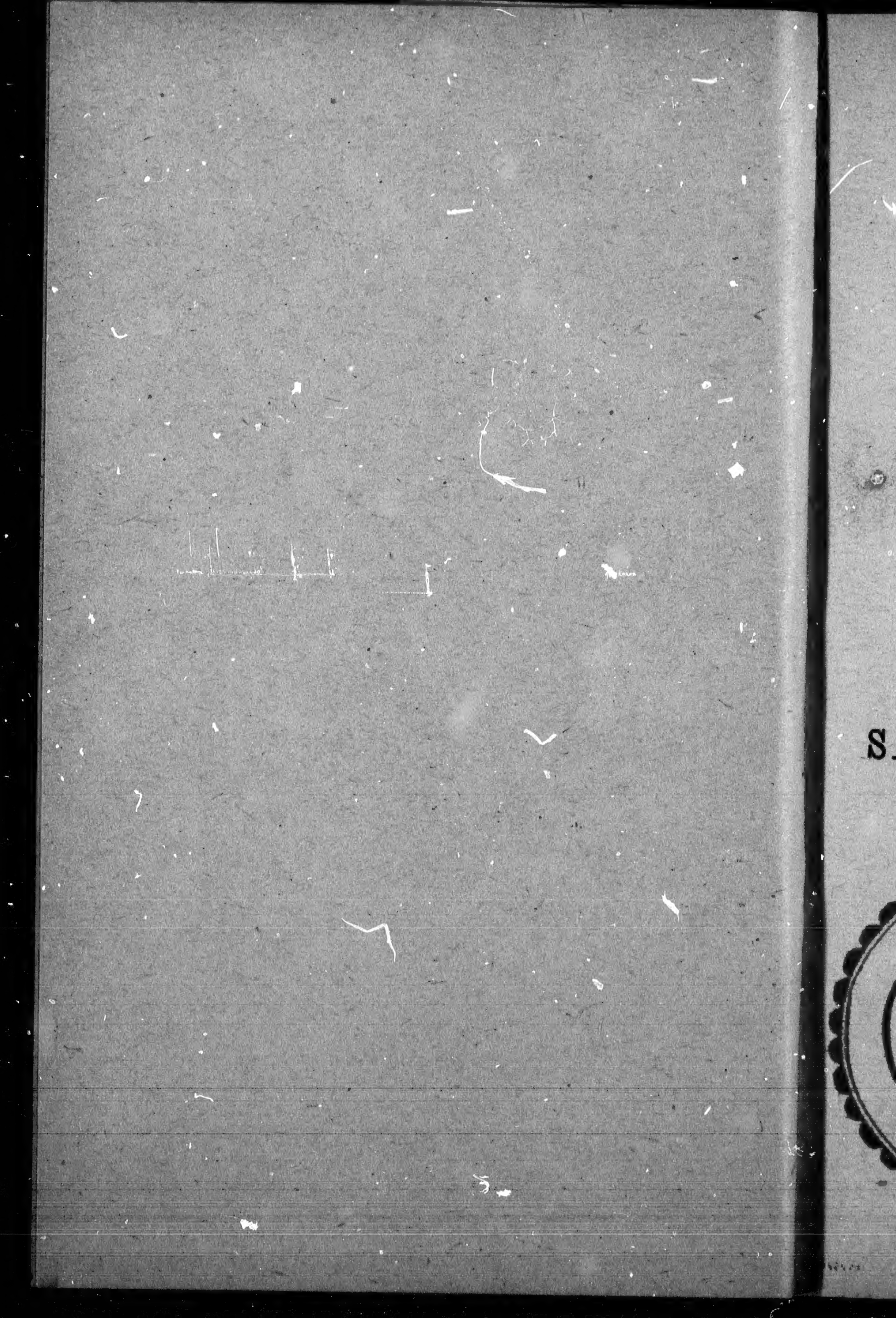
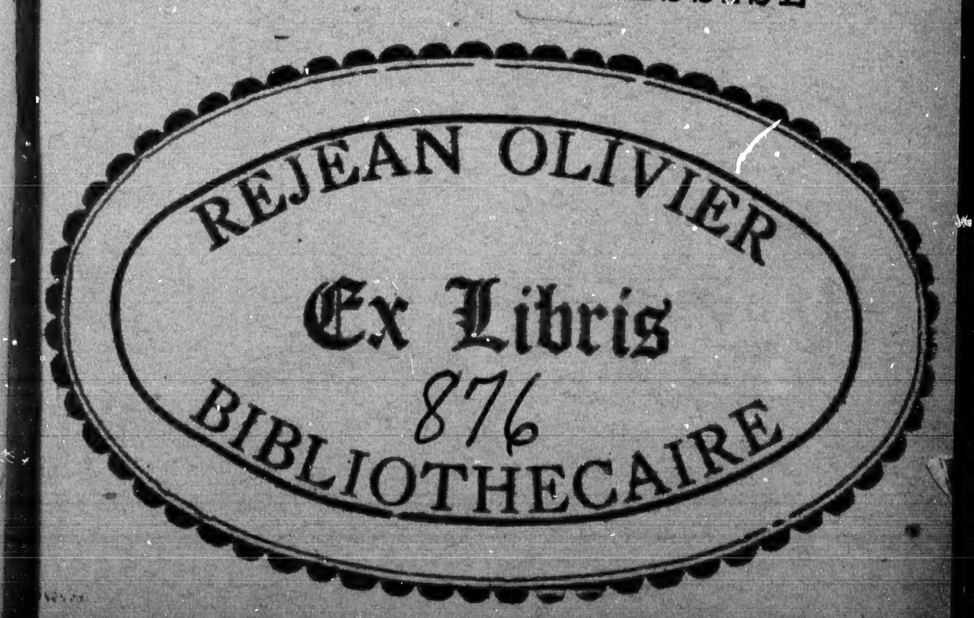




VIE

DE

SAINT FRANCOIS D'ASSISE



IMPRIMATUR :

Die 10ª Septembris 1892,

† EDUARDUS CAR.,

Arch. Marianopolitanus.

AVEC L'APPROBATION

DU RME PÈRE LOUIS DE PARME,

Ministre Général de tout l'Ordre Séraphique.

anus.

aphique.



Vrai portrait de Saint-François

Pris à sa mort.

PETITE BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE



VIE

DE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

PAR LE

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. S. F.

Commissaire de Terre-Sainte



SE TROUVE CHEZ

CADIEUX & DEROME

MONTRÉAL

1894

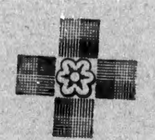
PRÉFACE.

BEAUCOUP d'Auteurs savants et pieux ont écrit la Vie de S. François d'Assise notre Séraphique Père ; et leurs livres ont produit un grand bien dans les âmes. Le Livre que nous présentons humblement aujourd'hui aux âmes pieuses, est un recueil de tout ce que les Ecrivains sus-mentionnés ont dit de plus édifiant sur ce Saint incomparable, dont la vie toute de merveilles, a été si admirablement résumée dans le titre par excellence que notre Mère la Sainte Eglise lui a donné en l'appelant : L'HUMBLE FRANÇOIS !

Toutes ces merveilles, nous les avons rapportées, en général, textuellement, afin de laisser à chaque Auteur son propre mérite : quelquefois nous les avons simplement abrégées ; et rarement nous y avons mêlé notre propre style. Nous ne l'avons fait que lorsque l'enchaînement chronologique des faits et l'uniformité de la narration ou quelque éclaircissement le demandaient impérieusement.

Puisse ce modeste travail trouver un accueil sympathique auprès de toutes les pieuses âmes du Canada dont les Enfants du Séraphin d'Assise ont été les premiers Apôtres : nous l'avons entrepris uniquement pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

FR. FRÉDÉRIC, O. S. F.



CHAPITRE I[er]

1. Naissance de Saint François.—2. Sa jeunesse.—3. Sa conversion.

Quand on a quitté Rome, en se dirigeant vers le Nord, après avoir traversé l'admirable désert de la campagne romaine et passé le Tibre un peu au-delà de Civitá-Castellana, on s'engage dans un pays montueux qui va s'élevant, comme en amphithéâtre, des bords du Tibre jusqu'aux crêtes de l'Apennin. Cette contrée retirée, pittoresque, salubre, se nomme l'Ombrie. Elle a les agrestes beautés des Alpes, les cimes sourcilleuses, les forêts, les ravins où se précipitent les cascades retentissantes, mais avec un climat qui ne souffre point de neiges éternelles, avec toute la richesse d'une végétation méridionale qui mêle au chêne et au sapin l'olivier et la vigne. La nature y paraît aussi douce qu'elle est grande; elle n'inspire qu'une admiration sans terreur; et si tout y fait sentir la puissance du Créateur, tout y parle de sa bonté. La main de l'homme n'a point gâté ces tableaux. Au cœur du pays s'ouvre une vallée plus large que les autres; l'horizon y a plus d'étendue, les montagnes environnantes dessinent des courbes plus harmonieuses; des eaux abondantes

sillonnent une terre savamment cultivée. Les deux entrées de ce paradis terrestre sont gardées par les deux villes de Pérouse au Nord, et de Foligno au Midi. Du côté de l'Occident, est la petite cité de Bevagna ; à l'Orient, et sur un coteau qui domine tout le paysage, s'élève Assise (1).... toute petite ville, célèbre aujourd'hui dans tout l'univers, pour avoir vu naître dans l'enceinte de ses murs, cet enfant de bénédiction, que les peuples appellent avec amour : François, le Séraphin d'Assise ! Saint François vint au monde en l'année 1182, (le 26 Septembre d'après les traditions locales,) sous le Pontificat de Lucius III, et le règne de Frédéric Ier, empereur d'Allemagne. Son père, Pierre Bernardone était un riche marchand qui faisait son principal commerce avec la France. Sa mère, nommée Pica, Française d'origine, était issue d'une noble famille de Provence. Pica n'eut que deux enfants, François et un autre fils qui s'appela Ange.

La naissance de François fut accompagnée de circonstances merveilleuses : il vint au monde, dans une étable, comme son Divin Maître. L'étable a été convertie en Oratoire, portant en Italien le nom de : *San Francesco il piccolo* : Saint François le petit. Et sur la porte on lit cette inscription latine en caractères très anciens :

Hoc Oratorium fuit Bovis et Asini stabulum,
In quo natus est Franciscus mundi speculum.

(1) Ozanam, les Poëtes Franciscains.

Cet Oratoire fut jadis l'étable du Bœuf et de l'Ane,
Où naquit François, le miroir du monde.

Sa mère lui fit donner au baptême le nom de Jean (1) : son père était alors en France. A son retour à Assise, l'heureux père, à cause de son amour pour la France, donna au petit Jean le surnom de *Francesco*, c'est-à-dire, le Français, autrement dit : François, nom qui fut depuis consacré par l'histoire.

Un inconnu, dit la pieuse tradition, ou plutôt un Ange sous forme humaine, se présenta pour tenir l'enfant sur les Fonts : il disparut, après la cérémonie, laissant l'empreinte de ses genoux devant l'Autel, su un marbre que l'on montre dans l'Église Cathédrale et que nous avons vu nous-même, (2), avec les Fonts Baptismaux, sur lesquels sont gravées ces paroles italiennes : *Questo è il Fonte, dove fù battezzato il Serafico Padre San Francesco :* Voici les Fonts où fut baptisé le Séraphique Père Saint François.

Au retour du Baptême, il se présenta un autre inconnu, qui fit les plus pressantes instances pour qu'on lui permit de voir le nouveau-né. Il le prit entre ses bras, le couvrit de respectueuses caresses et lui imprima sur l'épaule droite, le signe d'une croix bien formée, comme marque de sa consécration, recommandant expressément à la nourrice d'entourer cet Enfant d'un soin jaloux, afin de ne l'exposer jamais

(1) Jean-Baptiste, au témoignage de Th. de Celano, *vita secunda*.

(2) A notre premier Pèlerinage à Assise, en l'année 1876.

aux embûches du malin esprit qui pressentait que cet Enfant serait grand, un jour, et lui ferait une rude guerre.

Les premières années de cet Enfant de bénédiction s'écoulèrent calmes et tranquilles, à l'ombre du toit paternel, comme celles de l'Enfant Jésus à Nazareth. La vertueuse Pica entoura le berceau de son fils, de toute la tendresse d'une jeune mère pour son premier-né : ses actes furent imprégnés de toute la piété d'une chrétienne qui prépare une âme pour le beau Paradis ! Elle apprit à sa langue enfantine à bégayer les doux Noms de Jésus et de Marie : elle habitua insensiblement ses petites lèvres à la prière ; elle développa avec un tact délicat, les heureuses inclinations de son jeune cœur. Aussi, dès l'aube de la vie, l'âme de l'angélique enfant s'ouvrit-elle suavement aux doux enseignements de sa mère, comme la fleur ouvre son calice aux premiers rayons du soleil. Et déjà l'on pouvait prévoir que cette plante bénie porterait un jour des fruits délicieux.

Dès que l'heure fut venue de former l'esprit du jeune François, ses parents le firent étudier chez les pieux Ecclésiastiques de la paroisse de Saint-Georges. Son intelligence vive goûta les charmes des belles-lettres : il y fit de rapides progrès et apprit aisément la langue latine et la langue française, dont la connaissance le rendait très utile à son père qui, nous l'avons déjà vu, faisait de longs voyages en France pour les affaires de son commerce.

François n'avait que quatorze ans, lorsque son père

Bernardone l'associa à ses opérations commerciales. Tous deux exerçaient leur profession avec activité, mais dans un esprit tout différent. Le père était un homme dur, âpre au gain, toujours en quête de gros bénéfices. Le fils avait des sentiments plus élevés : il était affable, compatissant, généreux jusqu'à la prodigalité, plus avide de gloire que de richesses. En effet, il se plaisait plus à dépenser l'or qu'à l'amasser ; et montrant une grande âme jusque dans les défauts de sa folle jeunesse, il semblait un fils de prince plutôt qu'un fils de marchand. Il aimait l'éclat des fêtes, la beauté des vêtements, la splendeur des repas: il donnait aux plaisirs du monde et à la société de ses joyeux amis tout le temps que lui laissait le négoce personnel : et, sans mener une vie coupable, il menait une vie dissipée. (1)

Une grâce spéciale de Dieu et l'élévation naturelle de son âme le préservèrent toujours des mauvaises mœurs. Jamais on ne le vit sourire à une parole légère, et il manifestait hautement son horreur pour tout propos licencieux. " A l'ombre de l'assistance divine, dit le séraphique Docteur Saint Bonaventure, ni parmi les jeunes libertins de son âge, quoiqu'il eût l'amour inné des plaisirs, il ne se laissa aller aux excès impérieux des sens ; ni dans la société de cupides marchands, quoiqu'il fût secrètement avide de gain, il ne mit sa confiance dans l'argent et les trésors de la terre."

(1) Le marquis de Ségur : Histoire populaire....

Son cœur demeura pur, et quand, plus tard, Dieu marqua son corps des stigmates de sa Passion, il les imprima sur une chair virginale. Le doux adolescent avait d'ailleurs une autre sauvegarde puissante contre les tentations des sens et les embûches du démon, c'était *l'amour des pauvres* qui précéda en lui l'amour de la *Pauvreté* et qui, de degré en degré, le porta jusqu'aux sommets sublimes de la charité fraternelle. Il chérissait les pauvres comme ses frères, se plaisait à les secourir et se sentait particulièrement touché quand ils lui demandaient l'aumône pour l'amour du bon Dieu. Ces mots *d'amour de Dieu*, ainsi qu'il le confessa plus tard lui-même, remplissaient dès lors son âme, encore mondaine, d'une profonde et mystérieuse émotion. Une seule fois, préoccupé d'une affaire de son négoce, il rebuta un mendiant qui lui demandait l'aumône pour *l'amour du bon Dieu*. Mais aussitôt rentrant en lui-même, il se repentit amèrement, courut tout en pleurs après ce pauvre qu'il avait repoussé, lui fit une large aumône, et prit, dès ce jour, la résolution à laquelle il resta fidèle jusqu'à la mort, de ne jamais refuser l'aumône à quiconque la lui demanderaient *pour l'amour du bon Dieu !*

Ce mélange de vertus naissantes et de qualités naturelles, le charme de sa jeunesse, sa vivacité, son ardeur, sa générosité d'âme gagnèrent à François, dès son adolescence, les sympathies de tous. Ses compagnons le choisissaient volontiers pour chef et maître de leurs jeux : on le saluait comme : " *la fleur*

de la jeunesse." Son père, tout en regrettant ses prodigalités, était secrètement flatté de ses succès et du prestige qui déjà l'entourait, et Pica, sa pieuse mère, entrevoyait avec joie, sous ses qualités et ses défauts mêmes, le germe de célestes vertus et l'espérance d'un grand amour de Dieu.

Pour développer ce germe précieux, le Seigneur envoya d'abord à François la grâce des épreuves. A cette époque de trouble et de division, les villes de l'Ombrie formaient comme autant de républiques indépendantes : de là, des guerres fréquentes entre les cités voisines. Assise entra en lutte avec Pérouse ; toute la jeunesse dut prendre les armes, et, dans un combat, François fut fait prisonnier avec plusieurs autres. La captivité dura un an. La plupart se lamentaient et pleuraient sur leur sort. François demeura gai, confiant, résolu. Il relevait par ses paroles et ses soins charitables l'air abattu de ses compagnons et leur disait en plaisantant : " Je vous plains, mes amis ; pour moi, j'ai l'esprit fort libre et je me réjouis. Vous me voyez maintenant prisonnier ; plus tard, vous me verrez honoré par toute la terre." Il disait cela, non par un sentiment d'orgueil, mais par un instinct prophétique dont il ne comprenait pas lui-même la divine portée.

A peine sorti de prison et de retour à Assise, Dieu envoya à François la nouvelle épreuve d'une longue et cruelle maladie. Sur son lit de douleur, il eut le temps de méditer et il en profita. Dès que sa faiblesse lui permit de marcher, il sortit de la ville,

appuyé sur un bâton, pour respirer le grand air et admirer l'aspect enchanteur de la campagne environnante. Mais ces charmes de la nature tant de fois goûtés, ces beautés du soleil couchant sur les sommets des Apennins, cette pureté de l'air si douce aux convalescents, toutes ces choses qui le ravissaient naguère, lui apparurent vaines et décolorées et le laissèrent sans joie et sans enthousiasme. Il eut ce jour-là une impression passagère, mais très vive, du néant de tout ce qui passe et de l'unique beauté des choses éternelles. Avec la santé, ce sentiment s'affaiblit sans disparaître. Il reprit le goût des beaux vêtements et de l'éclat de la vie ; mais il resta plus près de l'amour de Dieu et plus tendre que jamais pour les pauvres, ses frères. Ayant rencontré vers ce temps-là un homme de guerre, noble, mais indigent et misérablement vêtu, il fut ému de compassion, vit et aima en lui la pauvreté de Jésus-Christ, et se dépouillant des riches habits qu'il portait, l'en revêtit à l'heure même. Le Seigneur qui répond toujours à une grâce bien reçue par une grâce nouvelle, lui envoya la nuit suivante un songe prophétique. Il se trouva transporté dans un magnifique palais rempli d'armes marquées du signe de la croix, et comme il demandait pour qui tout cela, une voix lui répondit : " Pour toi et tes soldats."

Il se réveilla, plein d'idées de grandeurs et de victoires, mais de grandeurs mondaines et de victoires matérielles. Espérant parvenir aux honneurs militaires, suivant d'ailleurs le penchant de sa nature

ardente et chevaleresque, il partit en brillant équipage pour aller offrir ses services au comte de Brienne qui guerroyait alors en Italie contre l'empereur d'Allemagne.

A Spolète, où il s'arrêta, Dieu, par un nouveau songe, éclaircit l'obscurité du premier. « François, lui dit-il pendant son sommeil, lequel des deux peut te faire plus de bien, le maître ou le serviteur, le riche ou le pauvre ?

— C'est le maître et le riche.

— Pourquoi donc délaisses-tu Dieu qui est le maître et le riche pour chercher l'homme qui est le serviteur et le pauvre ?

— Ah ! Seigneur, parlez : que voulez-vous que je fasse ?

— Retourne dans ta ville natale ; ce que tu as vu ne signifie rien que de spirituel : c'est de Dieu et non des hommes que tu en recevras l'accomplissement.

Dès le matin, François reprit avec joie le chemin d'Assise pour y attendre tranquillement les ordres du Seigneur, et sans se mettre en peine de ce que le monde pourrait dire d'un retour si précipité. Ses amis vinrent, comme à l'ordinaire, lui proposer une partie de plaisir. Il les reçut avec beaucoup de politesse, les traita avec sa magnificence accoutumée ; mais son âme était déjà toute en Dieu. En les reconduisant, il se trouva tout-à-coup frappé de la vanité des choses de la terre et de la grandeur des biens du ciel, par une communication de l'esprit de Dieu

pleine de douceur, mais en même temps si intime et si forte que tous ses sens en demeurèrent suspendus et qu'il resta comme immobile. Il avoua depuis à son Confesseur, que dans ce ravissement, si on l'avait mis en pièces, il n'en aurait rien senti, tant son âme était ravie en Dieu. Ses compagnons, le voyant immobile, accoururent saisis d'une certaine frayeur ; mais bientôt, quand il fut revenu à lui, ils reprirent leur frivole gaieté et lui dirent en riant: "Où avais-tu l'esprit, François ? Songerais-tu par hasard à prendre femme ?

— Oui, répondit-il d'une voix grave, je songe à prendre femme ; mais je la choisirai si noble, si riche et si belle, qu'il n'y en aura point de semblable au monde."

C'était la *Pauvreté* qu'il voulait dire, la sainte pauvreté évangélique qu'il se choisira désormais pour sa *Dame*, sa Maîtresse, l'inséparable *Compagne* de toute sa vie !

François venait de dire au monde un éternel adieu : dès ce jour, il ne respira plus que pour les choses divines. Il se débarrassa autant qu'il le put des soins du négoce, pour donner la plus grande part de son temps à la prière et aux œuvres de charité. Il se retirait fréquemment dans une grotte voisine d'Assise, et là, seul avec Dieu, il lui demandait avec larmes de le guider dans sa voie et de lui faire connaître sa vocation. Son amour pour les pauvres s'accrut encore avec son amour pour Jésus-Christ qu'il voyait en eux. En l'absence de son

père, il faisait apporter à l'heure des repas une grande quantité de pains, et comme sa pieuse mère lui demandait, étonnée, pour qui toutes ces provisions : " C'est, répondait-il avec une expression angélique, pour les pauvres du bon Dieu que je porte tous dans mon cœur." Il quittait alors la salle et courait distribuer à ses chers amis, les pauvres, toute cette quantité de pains qu'il avait fait préparer pour eux. Il leur donnait ses propres vêtements et quand il ne pouvait pas tous les satisfaire, il décousait ses habits et les divisait pour les leur partager. Il secourait, avec un particulier et tendre respect, les prêtres indigents, contribuait, de son argent et de ses mains, à décorer les autels, à orner les églises des campagnes et à honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la très sainte Eucharistie.

Mais toutes ces bonnes œuvres ne répondaient point à l'idée qu'il s'était formée de la perfection. Il aurait voulu se retirer dans un pays éloigné, pour y pratiquer la pauvreté volontaire qu'il avait déjà embrassée dans son cœur. Et d'abord, il résolut d'aller à Rome visiter le Tombeau des Saints Apôtres, et y demander à Dieu par l'intercession de Saint Pierre, la grâce d'exécuter le dessein qu'il avait conçu de mener une vie apostolique. Après avoir fait sa prière dans ce saint lieu, il remarqua avec peine, que dans le concours des pèlerins, les uns offraient peu de chose et que les autres ne donnaient rien du tout. " Quoi donc, s'écria-t-il, la

dévotion est-elle ainsi refroidie ? Comment les hommes n'offrent-ils pas tout ce qu'ils ont, et ne s'offrent-ils pas eux-mêmes dans un lieu où reposent les précieux restes du Prince des Apôtres ? Comment ne décorent-ils pas avec toute la magnificence possible cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Eglise ?" Et en disant ces mots, il prit tout l'argent qu'il avait sur lui, et le jeta à pleines mains, par l'ouverture de l'autel d'où il alla tomber à grand bruit sur le saint Tombeau, à la grande surprise de tous les assistants ! Au sortir de cette église, reconstruite plus tard, et ornée par un de ses Enfants, avec une splendeur inouïe, François vit une multitude de pauvres qui imploraient la charité des fidèles. Dans un élan d'amour pour la sainte pauvreté, il courut à eux, donna ses vêtements aux plus nécessiteux dont il emprunta les misérables haillons, et demeura ainsi le reste de la journée priant et mendiant en leur propre compagnie. C'est ainsi qu'il foulait aux pieds l'orgueil du monde, et qu'il s'élevait par degrés à la perfection évangélique. Le lendemain il reprit la route d'Assise et revint au foyer maternel, respirant la sainte allégresse de la pénitence, et priant Dieu avec une nouvelle ardeur de conduire ses pas dans la voie de la sainte pauvreté.

Un matin que François méditait dans la campagne aux environs d'Assise, il entra dans une pauvre église consacrée à Saint Damien, si vieille et si délabrée qu'elle menaçait ruine. Là, prosterné sur la pierre, devant un crucifix, il prononça trois

fois, par un mouvement du Saint-Esprit, cette belle et fervente prière qu'il répéta souvent depuis: "Grand Dieu, plein de gloire ; et vous, mon Seigneur Jésus-Christ, je vous prie de m'éclairer et de dissiper les ténèbres de mon esprit, de me donner une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien qu'en toutes choses, je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté." Il regardait fixement le crucifix, les yeux baignés de larmes, lorsqu'une voix, sortant de ce même crucifix lui fit entendre trois fois ces mystérieuses paroles : " Va, François, et répare ma maison que tu vois tomber en ruines."

A cette voix du ciel, le saint jeune homme demeura immobile : un saisissement mêlé de crainte et d'amour s'était emparé de tout son être ; et il fut ravi en esprit. Ces paroles sorties du crucifix avaient un sens tout spirituel. Revenu de son ravissement, François ne les comprit pas d'abord et il les interprêta dans un sens matériel. En sortant de l'église, il trouva le prêtre, nommé Pierre, qui la desservait, et lui présentant une offrande, dit : " Je vous en prie, Maître, avec cet argent achetez de l'huile et faites brûler jour et nuit une lampe devant ce crucifix." Puis dans son empressement à exécuter les ordres du Très-Haut, l'ardent jeune homme rentre chez son père, prend un paquet de riches étoffes, monte à cheval et court jusqu'à Foligno, où il vend et marchandise et cheval, et revient en apporter le produit

au vertueux prêtre de Saint-Damien, à qui il l'offre avec respect pour la réparation de l'église et pour le soulagement des pauvres. Il le prie aussi humblement de souffrir qu'il reste quelque temps chez lui. Le prêtre consent à recevoir François, mais il refuse son argent, parce qu'il craint l'indignation de son père. Et François, qui méprisait cet argent, comme de la vile poussière, du moment qu'il ne servait plus aux bonnes œuvres, le jette avec dédain, sur une fenêtre de l'église.

Bernardone, apprenant au retour d'un voyage ce que son fils avait fait, vint à Saint-Damien, fort en colère, avec quelques-uns de ses amis. François, nouveau chevalier, encore peu aguerri au combat, eut peur : il se cacha dans la chambre du prêtre. Blotti derrière la porte, il se serra tout tremblant contre la muraille, dans laquelle il enfonça, par un vrai miracle, et échappa ainsi à la fureur de son père. De même que l'on visite encore à Assise le crucifix miraculeux, ainsi l'on montre et nous l'avons vu nous-même, à Saint-Damien, cet endroit sous forme d'une niche profonde et au fond de laquelle on a peint une touchante image de Saint François.

Quand son père fut parti, il se retira secrètement dans une caverne qui n'était connue que d'un domestique, dont il recevait les choses nécessaires à la vie, et où il priait continuellement avec une grande abondance de larmes, pour obtenir la grâce d'être délivré de ceux qui le poursuivaient, et d'accomplir ce que Dieu lui avait inspiré. Après y avoir passé

un mois, il fit réflexion que c'était en Dieu seul qu'il devait mettre son espérance, sans compter sur ses propres forces ; et cette pensée le remplit d'une joie intérieure qui releva son courage abattu. Se reprochant alors sa lâcheté, il sort de sa caverne, bannit toute crainte et se dirige vers la ville, plein d'ardeur, joyeux, allègre, content, intrépide. Les habitants d'Assise le voyant tout changé et son visage maigre et défait, se dirent entr'eux : " il est devenu fou ! " On le couvrit de boue, on lui jeta des pierres, on le poursuivit partout avec de grandes huées. Mais François était sourd et insensible à toutes ces injures, et, dans son cœur, il rendait à Dieu des actions de grâces de porter ainsi devant les hommes les marques de la sainte folie de la croix.

Cependant son père averti que ce fils dont les premiers et brillants succès l'avaient enivré d'orgueil et d'espérance, était maintenant l'objet de la risée publique, accourt furieux, se jette sur François comme un loup sur un innocent agneau, l'accable de reproches et de coups, lui ordonne de quitter ces extravagances, et de reprendre sa vie et ses occupations accoutumées. Mais le voyant insensible à ses menaces comme à ses prières, il l'enferme sous un escalier, dans un recoin obscur de sa maison, et jure qu'il l'y retiendra prisonnier tant qu'il n'aura point promis de changer de vie. François, soutenu par la voix de Jésus-Christ qui lui avait révélé sa vocation, souffrait cruellement d'affliger son père et de lui résister ; mais, en même temps, son âme était

remplie d'une joie toute céleste, en pensant qu'il expiait les frivolités de sa jeunesse, qu'il souffrait persécution pour la justice, et il répétait avec ravissement cette parole de saint Pierre : " Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ! "

On ignore combien de temps dura l'épreuve de cette dure captivité ; mais on sait comment elle prit fin. Pica, la pieuse mère de François, pleurait comme mère et comme chrétienne sur les mauvais traitements infligés à son fils ; elle cherchait à adoucir ses peines par ses caresses et ses larmes, et ne tarda pas à comprendre que c'était Dieu lui-même qui le guidait dans sa mystérieuse conduite. Aussi, profitant de la première absence de son mari, elle ouvrit à François la porte de sa prison, et l'ayant tendrement embrassé, elle le laissa libre de suivre la voie où le Seigneur l'appelait. François remercia sa pieuse mère, et retourna, à l'heure même, à l'église de Saint-Damien, bénissant Dieu de tout ce qu'il avait à souffrir pour son amour.

Pierre Bernardone, à son retour, fit à sa femme de sanglants reproches et alla rechercher son fils : celui-ci, fortifié intérieurement et tout rempli de l'esprit de Dieu se présenta bravement à son père et lui dit d'une voix assurée : " Mon Père, je compte pour rien désormais vos coups et votre prison : et c'est avec bonheur que je souffre pour l'amour de Jésus-Christ, mon divin Maître." Son père, le voyant résolu, inébranlable, ne pensa plus qu'à se faire rendre l'argent de l'étoffe et du cheval. L'ayant

trouvé sur la petite fenêtre où François l'avait jeté, lors du refus du prêtre, sa colère s'apaisa un peu. Mais son avarice ne fut pas satisfaite : il soupçonna François d'avoir d'autre argent en réserve et porta ses plaintes aux magistrats de la ville. Il voulait d'ailleurs arracher à son fils une renonciation à tout ce qu'il pouvait espérer de son patrimoine.

Cité devant les magistrats, par un héraut, François répondit : " Je suis entré, par la grâce de Dieu, dans la pleine liberté de ses serviteurs : je n'ai plus rien à traiter avec les magistrats civils." Ceux-ci, en hommes judicieux, reconnurent et respectèrent chez ce loyal adolescent, sa conversion sincère et son inébranlable persévérance : d'ailleurs pleins d'un religieux respect pour l'autorité ecclésiastique, ils ne voulurent rien entreprendre sur les droits de l'évêque et de l'Eglise. Ils dirent donc à Pierre Bernardone : " Puisque votre fils est entré au service de Dieu, il n'est plus sous notre juridiction." Bernardone s'adressa alors à l'évêque.

A cette époque, un Prélat, homme de bien, nommé Vido ou Guido Secondi, natif de Rome, occupait le siège épiscopal d'Assise. Plein d'une bonté affectueuse et prévenante pour François, il fut son ami, son protecteur et son directeur spirituel. Bernardone fit appeler François qui lui répondit : " J'irai trouver le Seigneur évêque, qui est le père et le maître des âmes." L'évêque l'accueillit très affectueusement et lui dit : " Mon fils, votre père est grandement irrité contre vous. Si vous vouiez servir Dieu et accomplir

toute justice, rendez-lui l'argent qui lui appartient. Ayez confiance en Dieu : agissez franchement , et ne craignez rien, Dieu sera votre aide ; et pour le bien de son Eglise, il vous donnera tout ce qui est nécessaire." A ces mots, François se lève ; dans un transport de ferveur et comme enivré de l'Esprit Saint, il s'écrie : " Seigneur, je rendrai à mon père tout ce qui est à lui, et même les vêtements que je porte." Et sur le champ, avec une irrésistible ardeur, il se dépouille de ses habits, les remet à son père et lui dit avec un accent qui fit tressaillir tous les assistants : " Jusqu'à présent, je vous ai appelé mon père sur la terre : désormais, je puis dire hautement : Notre Père qui êtes aux Cieux, en qui j'ai mis tous mes trésors et toute mon espérance !" Les témoins attendris de cette scène ineffable pleuraient d'admiration. L'évêque, lui aussi, visiblement ému, saisit François dans ses bras, le serre contre son cœur et l'enveloppe de son manteau.... On apporta ensuite le vieux manteau d'un pauvre paysan qui était au service de l'évêque. François l'accepta avec reconnaissance, y traça une croix avec du mortier, et s'éloigna, dépouillé de tout, mais dégagé de tous les liens de la terre, et s'estimant le plus heureux des hommes. C'était en l'année 1206 : François allait avoir vingt-cinq ans !



CHAPITRE II

1. PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS.—2. LES LÉPREUX.—3. RESTAURATION DE TROIS ÉGLISES.

C'EST chose fort intéressante, dit un pieux Auteur (1), que de connaître avec quelques détails, le visage et les qualités naturelles des Saints que nous aimons et que nous admirons. Certes, ce n'est pas cela que nous admirons principalement et que nous aimons en eux : c'est leur sainteté, ce sont leurs divines vertus, c'est l'épanouissement de la vie de Jésus-Christ en eux. Néanmoins connaître leur extérieur et leur fidèle ressemblance, donne un intérêt singulier à la contemplation de leur sainte vie et à la méditation de leurs vertus.

Notre bienheureux et bien-aimé Père Saint François était, disent les chroniques contemporaines, plutôt petit que grand, mais bien pris dans sa taille. Il avait le beau type, si fin et si distingué, des populations de l'Ombrie et des Apennins. Dans son adolescence, il passait pour " la fleur de la jeunesse d'Assise ; " et ses gracieuses qualités physiques

(1) Mgr de Ségur, de vénérée mémoire !

étaient relevées par l'innocence de ses mœurs et par la paix que Notre-Seigneur répand toujours sur le visage des jeunes gens bons et purs.

François avait la tête ronde et bien faite, le visage ovale et plutôt un peu long. Son front était beau et large ; son nez bien proportionné ; sa bouche régulière était animée d'un charmant sourire. Il avait les dents blanches, petites et bien rangées ; la face joyeuse et douce ; les oreilles petites. Ses beaux yeux noirs étaient pleins de douceur et de modestie. Sa peau, belle et fine, était assez brune ; ses cheveux étaient châtains, et sa barbe, noire et peu fournie. Il était naturellement assez maigre, et d'une complexion très délicate. Sa parole était agréable, ferme, vive, animée ; sa voix était forte et claire, à la fois douce et sonore. L'ensemble de son visage et de sa personne était singulièrement sympatique et lui gagnait d'avance tous les cœurs. Ce bienheureux Père plaisait à tout le monde, disent encore les écrivains du temps. La joie, la sérénité, la bonté, la modestie, paraissaient toujours sur son visage. Il était naturellement doux et poli, compatissant, bienfaisant, généreux, prudent, discret, de bon conseil, fidèle à sa parole, et plein d'énergie. Il était d'un caractère souple et facile, se pliant à l'humeur des autres, se faisant tout à tous, saint avec les saints, et si humble avec les pauvres pécheurs, qu'il semblait être lui-même un pécheur. Dans la conversation, il s'énonçait avec grâce ; il était fin et délié dans ses raisonnements ; actif et

accommodant dans les affaires ; d'ailleurs très simple dans ses actions et dans ses paroles.

Lorsqu'il prêchait, il dédaignait tous les apprêts du beau langage, les jugeant indignes d'un envoyé de Jésus-Christ. Néanmoins il parlait avec une éloquence entraînante, avec beaucoup d'esprit, de jugement et de vivacité. Il avait une excellente mémoire ; sa voix était vibrante, sonore et agréable ; sa parole, facile, naturelle, persuasive. Il prêchait avec toute la véhémence et tout le feu que donnent une charité ardente, une foi profonde et toutes les tendresses d'une piété pleine d'amour. Une vertu divine assistait continuellement l'homme de Dieu et pénétrait à la fois les esprits et les cœurs. Dès qu'il paraissait quelque part, les populations accouraient pour voir et entendre cet homme nouveau que Dieu leur envoyait. Il semait les miracles sur ses pas, guérissant les malades, chassant les démons, ressuscitant les morts, prédisant l'avenir, commandant à la nature et s'en faisant obéir.... Tel était notre Père Saint François, au témoignage de ses contemporains."

Ces mêmes Auteurs, en parlant de son angélique pureté, nous assurent tous, d'un témoignage unanime que notre Père Saint François garda jusqu'à la mort l'innocence de son Baptême. Et le Frère Léon nous assure lui, qu'il l'a appris par révélation. "Je vis en songe, dit-il, notre bienheureux Père debout, sur la cîme d'une montagne, au milieu d'un parterre de fleurs, et tenant un beau lis à la main ; et comme je

demandais quel était le sens de cette vision, une voix céleste me répondit que ce lis était le symbole de l'angélique pureté de François." Tel est donc l'admirable Saint dont nous allons continuer l'histoire. Dégagé de tous les liens qui le retenaient au monde, entré, selon son désir, dans la vraie liberté des enfants de Dieu, François quitta la ville, dit Saint Bonaventure, et se retira dans les profondeurs de la solitude, afin d'être seul et de mieux entendre, dans le silence, la voix mystérieuse du Très-Haut. Or, pendant qu'il traversait une forêt, en chantant, avec jubilation, les louanges de Dieu, en langue française, des voleurs sortirent du bois, se précipitèrent sur lui et lui demandèrent avec un air féroce qui il était. "Je suis le héraut du grand Roi," leur dit-il, plein d'assurance, et avec un accent prophétique. Ces brigands le prenant pour un insensé, le frappèrent avec brutalité et le jetèrent dans une fosse remplie de neige, lui disant avec moquerie : "Reste-là maintenant, chétif héraut du grand Roi." Lorsqu'ils se furent éloignés, François sortit de la fosse, tout joyeux d'avoir souffert, et il recommença à chanter d'une voix plus haute les louanges du Créateur. Il arriva ainsi à la porte d'un monastère, où il reçut l'aumône comme un mendiant : il y passa quelques jours, employé aux plus vils offices de la cuisine. De là il vint à Gubbio où un de ses anciens amis le reconnut ; il lui donna, pour le vêtir plus décemment : *une tunique courte*, *une ceinture de cuir*, *des souliers*, *un bâton* : c'était le costume ordinaire

des ermites. Sous cet habit de pénitence, il affligea son corps de nouvelles austérités, et pour se perfectionner dans la sainte vertu d'*Humilité* qu'il recherchait éperdument, il se dévoua *au service des Lépreux.* Cette dévotion était, nous le verrons bientôt, la dévotion particulière de l'époque où vivait notre Saint.

François fit alors ses délices d'habiter les léproseries, servant avec soin les malades, allant au-devant de tous leurs désirs, leur témoignant la plus grande compassion. Il leur lavait humblement les pieds, pansait leurs plaies les plus hideuses, et, surmontant toute répugnance, les baisait avec amour. C'est ainsi, dit Saint Bonaventure, qu'il se préparait à devenir le médecin des âmes, et c'est ce qui lui mérita une si grande puissance pour guérir et les maladies du corps et les maladies de l'âme. Je ne rapporterai ici qu'un fait, continue le Docteur Séraphique, car la réputation de François commençait à s'étendre au loin. Un homme du Duché de Spolète avait la bouche et les joues rongées d'un horrible cancer : cet infortuné avait employé, mais inutilement, toutes sortes de remèdes, lorsqu'un jour il rencontra François, en revenant de Rome où il avait été implorer le secours des Saints Apôtres. Il se prosterna devant le serviteur de Dieu à qui pieusement il voulait baiser les pieds. Celui-ci ne le souffrit pas, mais il le pressa dans ses bras, et l'embrassa au visage. Or, pendant que François appliquait cet héroïque baiser sur la plaie hideuse, le mal s'en-

fuit : la guérison était complète. Dans cet acte de François, dit en terminant le Saint Docteur, je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, ou l'étonnant prodige d'une telle guérison, ou la courageuse humilité d'un tel baiser.

Déjà dans le monde il s'était exercé à ce genre de dévouement, malgré sa répugnance naturelle. Dieu, pour l'encourager dans ce saint exercice, lui avait dit : " François, si tu veux connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que tu haïsses tout ce que tu as aimé et désiré selon la chair. Que ce nouveau sentier ne t'effraie pas ; car, si les choses qui te plaisent, doivent te devenir amères, celles qui te déplaisaient, te paraîtront douces et agréables."

François mit en pratique ces divines leçons ; et la première victoire qu'il remporta sur lui-même, fut de surmonter par la charité le dégoût profond que lui inspiraient les lépreux. Dieu l'en récompensa d'une façon admirable. Comme il chevauchait à travers la plaine d'Assise, il aperçut un lépreux qui venait à lui. Cette rencontre inattendue lui inspira une véritable horreur : mais se faisant violence, il saute en bas de son cheval, embrasse le lépreux, et lui fait l'aumône. Ensuite il remonte à cheval, et parcourant du regard la plaine toute découverte devant lui, il ne voit plus d'apparence de lépreux. Plein d'étonnement et inondé de joie, dit encore Saint Bonaventure, il se mit à chanter avec amour les louanges du bon Dieu, et il prit la résolution de tendre chaque jour à quelque chose de plus grand

t de plus parfait. Désormais François se souvint le cette parole du Prophète que Jésus-Christ même ut réputé méprisable, prenant toutes les apparences l'un lépreux ; et, un peu avant sa mort, il déclara lans *son Testament*, que, depuis ce jour, ce qui lui vait paru le plus amer au service des lépreux l'était changé en douceur pour l'âmc et poûr le corps.

Lorsque plus tard, l'Ordre des Franciscains fut établi, le bienheureux Patriarche voulait que ceux le ses enfants qui n'avaient point d'études, ni de alent pour la prédication, s'employassent à servir eurs frères, et allassent dans les hôpitaux rendre ux lépreux les plus vils offices, avec autant l'humilité que d'amour. Lui-même leur donnait l'exemple, et devant eux faisait les lits et pansait les plaies. Quand on demandait à entrer dans son ordre, l ne manquait pas d'avertir qu'il faudrait soigner es lépreux, et il faisait subir une épreuve. Il renvoyait les postulants qui ne pouvaient se résoudre à faire de telles fonctions ; et ceux qui s'y soumettaient volontiers, il les embrassait avec tendresse, disant : " O mon Frère et mon Enfant béni, aimons et soignons nos Frères les *Lépreux* : ce sont : *les Frères Chrétiens par excellence !* "

Un de ses disciples, Frère Jacques-le-Simple, du comté de Pérouse, se distingua entre tous les autre par son zèle dans cet exercice de charité : on l'appelait l'Econome et le Médecin des lépreux. François lui avait recommandé d'une manière toute particu-

lière un lépreux dont tout le corps n'était qu'une plaie. Jacques en prit tant de soin que les forces lui revinrent un peu, et croyant que l'air contribuerait à le guérir, il le mena un jour au couvent de Sainte-Marie-des-Anges. François trouva cette action indiscrète. " Vous ne devez pas, dit-il à Jacques, conduire ainsi les *Frères Chrétiens*, cela ne convient ni à eux, ni à vous : je souhaite bien que vous les serviez dans l'hôpital, mais je ne voudrais pas que vous les en fissiez sortir : il y a beaucoup de gens qui ne peuvent en supporter la vue." Le lépreux entendant ainsi réprimander son bienfaiteur, en eut grande peine. François s'en aperçut ; il se jeta aussitôt à ses pieds, en lui demandant pardon. Il voulut par pénitence, manger à la porte du couvent, dans la même écuelle que le lépreux ; puis, l'ayant embrassé, il le renvoya content.

O admirable François, que vous rendez donc à vos Enfants le joug du Seigneur suave, léger son fardeau, la vertu aimable, par le séduisant exemple de votre charité si délicate et si ingénieuse, et pourtant si naturelle et si sincère, ainsi que de votre incomparable humilité, ô mon admirable Père !

Nous empruntons aux *Fioretti* un autre exemple qui achève de peindre tout le dévouement de François pour les pauvres *Lépreux*, ses bien-aimés Frères.

" .... Des frères se trouvant donc au service des malades dans un hôpital voisin du couvent où restait alors le Saint, y rencontrèrent un lépreux si impatient, si intraitable et si méchant que chacun le

croyait, ce qui était vrai d'ailleurs, possédé du démon. On l'entendait proférer les paroles les plus grossières ; il frappait ceux qui le servaient et il allait même, ce qui faisait horreur, jusqu'à blasphémer le Christ à jamais béni, et Marie, sa très sainte Mère ; enfin, c'était au point que l'on ne trouvait plus personne qui pût ou qui voulût le soigner. Les frères savaient bien supporter avec patience les injures et les insultes qui leur étaient adressées, ils étaient même heureux de trouver là un moyen d'accroître leur mérite, mais ils ne pouvaient s'accoutumer à entendre les injures contre Notre-Seigneur et sa divine Mère. Ils finirent donc par se déterminer à renoncer au service du lépreux, si Saint François y consentait ; et, comme il se trouvait alors tout près de l'hôpital, ils lui firent aussitôt connaître le parti qu'ils désiraient prendre.

A la nouvelle qu'il en reçut, le Saint vint lui-même trouver le malade ; il l'aborde en le saluant par ces paroles : " Dieu vous donne la paix, mon très cher frère." Eh ! quelle paix peut-il me donner, répondit le lépreux, maintenant qu'il m'a privé de tout calme et de tout bien, maintenant qu'il a fait de mon corps un cadavre fétide et pourri ?—Ne désespérez pas, mon fils, reprit Saint François ; si Dieu nous envoie ici-bas les infirmités corporelles, c'est pour le salut de nos âmes. Oui ; soyez-en sûr, ces tribulations sont pour nous la source de grands biens, si nous savons les supporter avec résignation.—Comment donc me parler de rési-

gnation, répliqua le malade, quand jour et nuit je suis tourmenté par la douleur? Et puis, mon infirmité n'est pas la seule chose qui me fasse souffrir ; les frères que vous m'avez donnés pour me soigner ne me servent pas comme ils le devraient. Le Saint connut alors par révélation, que ce lépreux était possédé du malin esprit : il se retira et se mit en prière, implorant la miséricorde de Dieu sur cet infortuné. Sa prière terminée, il retourne vers lui et lui dit : Mon fils, puisque vous n'êtes pas content de nos frères, je veux désormais vous soigner moi-même.—Volontiers, répondit le malade, mais que pourrez-vous faire de plus que les autres ?—Tout ce que vous voudrez, reprit Saint François.—Eh bien ! dit le lépreux, je vous demande que vous me laviez tout le corps, car l'odeur qui s'en exhale est si infecte, que je ne puis plus me souffrir moi-même. Le Saint fit aussitôt chauffer de l'eau avec des herbes aromatiques ; puis après avoir dépouillé le lépreux de ses vêtements, il se mit à le laver de ses propres mains, tandis qu'un frère lui versait l'eau dont il avait besoin. Alors, par un miracle tout divin, la lèpre disparut de chaque partie du corps à mesure que Saint François la lavait et les chairs devinrent parfaitement saines. Mais là ne se borna pas le prodige ; en même temps que le corps se guérissait, l'âme commençait aussi à prendre un état meilleur. Le lépreux, sentant sa guérison, éprouva, dès lors, une grande componction et un vif repentir de ses fautes, et il fondit en larmes. Ainsi, pendant

que l'eau, à l'extérieur, purifiait le corps de la lèpre, l'âme aussi, par le repentir et les larmes, se purifiait, à l'intérieur, des souillures du péché.

Lorsqu'il se vit entièrement guéri et du corps et de l'âme, le lépreux demanda humblement le pardon de ses fautes, et il s'écriait tout en pleurs ; " Malheur à moi ! les paroles grossières et les injures dont j'ai accablé les frères qui me servaient, mes impatiences et les blasphèmes que j'ai proférés contre Dieu, me rendent éternellement digne de l'enfer." Quinze jours entiers il persévéra dans ces sentiments de componction, pleurant et implorant la miséricorde de Dieu, après avoir fait à un prêtre l'entier aveu de ses péchés.

Saint François remercia la divine bonté du miracle manifeste que Dieu venait d'opérer par son entremise ; et, quittant aussitôt l'hôpital, il se retira fort loin de là, car son humilité ne pouvait supporter les honneurs qu'on lui rendait et il ne cherchait dans toutes ses œuvres que la seule gloire de Dieu.

Cependant, après quinze jours de pénitence, il plut à Dieu d'envoyer au lépreux guéri une autre maladie, et il mourut saintement, muni des sacrements de l'Eglise. Son âme, en montant au Paradis, apparut dans les airs à saint François, qui était alors en prière dans un bois. " Me reconnaissez-vous ? " lui dit-elle. — Qui êtes-vous ? demanda le Saint. — Je suis l'âme de ce lépreux que Jésus-Christ a guéri par votre intercession, et je m'envole maintenant vers la vie éternelle. C'est à vous, après

Dieu, que je dois mon bonheur, soyez-en béni. Oui, daigne le Seigneur répandre ses bénédictions sur votre corps, votre âme, vos paroles, sur toutes vos actions enfin ; car, par vous, une foule d'âmes seront sauvées sur la terre. Sachez qu'il n'est pas un jour où les saints Anges et toute la Cour céleste ne rendent grâces des fruits de salut opérés dans tout l'univers par vous et par les frères de votre Ordre. Prenez donc courage, remerciez le Seigneur et recevez sa bénédiction. A ces mots l'âme s'envola vers les cieux et saint François demeura rempli de consolation.

La lèpre, après les Croisades, dit un savant et pieux écrivain (1), avait pris un caractère sacré aux yeux de l'Eglise et des Fidèles ; on la regardait généralement comme une marque toute spéciale de l'attention divine. Cette maladie mystérieuse et inaccessible à la science humaine, était en vénération parmi les chétiens du moyen âge. Un Ordre de Chevalerie sortit tout armé de la charité catholique pour soigner les lépreux de Jérusalem et de l'Orient : il avait un lépreux pour Grand-Maître. En Occident, nous pouvons recueillir de précieux et touchants exemples de l'amour pour les lépreux. Notre saint Louis avait pour eux une amitié toute fraternelle. Qui ne sait les beaux exemples de la charité de cette jeune Elisabeth de Hongrie, la Franciscaine, humble sur le trône, patiente dans les

(1) E. Chavin de Malan.

afflictions et n'ayant aimé des grandeurs humaines que le pouvoir de soulager les pauvres ! Qui ne sait aussi le sublime dévouement de cette admirable Dominicaine, sainte Catherine de Sienne ! Elle fut atteinte elle-même de la lèpre en soignant et en ensevelissant une lépreuse : mais bientôt ses mains devinrent blanches et pures comme celles d'un enfant qui vient de naître. En un mot, l'Eglise se déclara toujours l'amie et la protectrice des lépreux : elle en avait spécialement confié le soin aux Evêques.

Le Cérémonial de la séparation des lépreux était singulièrement touchant. Le prêtre, après avoir célébré la messe pour les infirmes, mettait un surplis et une étole, donnait de l'eau bénite au lépreux ; puis il le conduisait à la léproserie. Là, il l'exhortait en bonne patience et charité, en l'exemple de Jésus-Christ et des Saints : " Mon Frère, cher pauvre du bon Dieu, pour avoir à souffrir moult tristesse, tribulation, maladie, meselerie et autre adversité du monde, on parvient au royaume de Paradis, où il n'y a nulle maladie, ne nulle adversité, mais sont tous purs et nets, sans ordures et sans quelconque tache d'ordure, plus resplendissants que le soleil, où que vous irez, si Dieu plaît ; mais que vous soyez bon chétien, et que vous portiez patiemment cette adversité, Dieu vous en donne la grâce ! car, mon Frère, telle séparation n'est que corporelle ; quant à l'esprit, qui est le principal, vous serez toujours autant que vous fûtes oncques et aurez part et portion à

toutes les prières de notre mère sainte Eglise, comme si personnellement étiez tous les jours assistant au service divin avec les autres. Et quant à vos petites nécessités, les gens de bien y pourvoiront, et Dieu ne vous délaissera point. Seulement prenez garde et ayez patience. Dieu demeure avec vous. Amen."

Après cette allocution consolante, le prêtre avait à remplir la partie pénible de son ministère : il prononçait les défenses légales au nombre de douze. Après quoi, il prenait de la terre du cimetière, et la répandant sur la tête du malade, il disait : Meurs au monde, renais à Dieu !.... ô Jésus, mon Rédempteur, vous m'avez formé de terre, vous m'avez revêtu d'un corps ; faites-moi revivre au dernier jour.

Le peuple chantait : Tous mes os ont été agités, mon âme a été troublée ; ALLELUIA, Seigneur, faites-nous miséricorde et donnez-nous la santé. — Le prêtre lisait l'évangile des Dix Lépreux ; puis après avoir béni l'habit et le pauvre mobilier de la léproserie, il lui présentait ainsi chaque chose.

En lui donnant *l'habit* que l'on appelait Housse, il disait : " Mon Frère, recevez cet habit, et le vestez en signe d'humilité, sans lequel désormais je vous défends de sortir hors de votre maison. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit."

En lui donnant le *baril :* " Prenez ce baril pour recevoir ce qu'on vous donnera pour boire, et vous défends, sous peine de désobéissance, de boire aux rivières, fontaines et puits communs, ne de vous y

laver en quelque manière que ce soit, ne vos draps, chemises, et toutes autres choses qui auraient touché votre corps."

En lui donnant la *cliquette* : " Prenez cette cliquette, en signe qu'il vous est défendu de parler à personne, sinon à vos semblables, si ce n'est par nécessité, et si avez besoin de quelque chose, la demanderez au son de cette cliquette, en vous tirant loin des gens et au dessous du vent."

En lui donnant les *gants* : " Prenez ces gants, par lesquels il vous est défendu de toucher chose aucune à main nue, sinon ce qui vous appartient, et ne doit venir entre les mains des autres."

En lui donnant la *pannetière* : " Recevez cette pannetière, pour y mettre ce qui vous sera élargi par les gens de bien, et aurez souvenance de prier Dieu pour vos bienfaiteurs."

Un lépreux devait avoir une tartarelle, des souliers, des chausses, une robe de camelin, une housse, un chaperon de camelin, deux paires de drapeaux, un baril, un entonnoir, une courroie, un coutel, une escuelle de bois, un lit étoffé de coutte, un coussin et une couverture, deux paires de draps à lit, une hache, un écrin fermant à clef, une table, une selle, une lumière, une paelle, une aiguière, des escuelles, à mangier, un bassin, un pot à mettre cuir la chair.

Tous ces objets grossiers étaient bénits et sanctifiés par les prières de l'Eglise. Le prêtre, prenant le lépreux par son vêtement, l'introduisait alors dans sa cellule. Il disait : Voici mon

repos à jamais, je l'habiterai ; elle est l'objet de mes désirs.

Puis, en face de la porte, on plantait une croix de bois, à laquelle on attachait un tronc pour recevoir l'aumône que le pèlerin fidèle déposait en échange des prières du malade solitaire. Le prêtre, le premier, y déposait son offrande ; tout le peuple suivait son exemple.

Après cette cérémonie, mélée de tristesse et d'espérance, les fidèles retournaient à l'église, précédés de la grande croix processionnale. Alors tous se prosternaient, et le prêtre, élevant la voix, adressait à Dieu cette touchante prière : " O Dieu tout-puissant ! qui, par la patience de votre Fils unique, avez brisé l'orgueil de l'antique ennemi, donnez à votre serviteur la patience nécessaire pour supporter pieusement et patiemment les maux dont il est accablé. Amen." Et tout le peuple répondait : Amen.

Ainsi étaient séparés de la société les pauvres malades du bon Dieu. Heureux s'il possédaient la vertu et la résignation ; car alors ils étaient dans tout le pays considérés comme des personnages très-élevés dans l'ordre moral. Exilé sur la terre, privé de toutes les illusions qui entourent la vie commune, l'état habituel du lépreux était une humble et douce tristesse. Mais nous, qui n'avons plus la foi, nous ne pouvons pas comprendre tout ce que la pitié céleste a fait pour la souffrance : elle a posé des bienfaits j'usqu'à la dernière limite du malheur. Au moyen âge, on honorait un lépreux comme un

confesseur de la foi ; on prévenait des noms les plus affectueux ces hommes que le ciel consolait mystérieusement. On les appelait : *les malades du bon Dieu : les chers pauvres du bon Dieu*....

François s'était fortifié dans la pratique de l'humilité et de la charité chétienne par le service des *Lépreux*, dans l'hôpital de Gubbio. Il n'avait pas non plus oublié la voix du Crucifix lui ordonnant de restaurer l'église de Saint-Damien. Il revint à Assise, comme un homme inspiré, publiant par les rues les grandeurs de Dieu, et mendiant des pierres : il disait à ses concitoyens, avec une grande simplicité : " Qui me donnera une pierre, aura une récompense : qui m'en donnera deux, en aura deux : qui m'en donnera trois, en aura trois." Plusieurs le croyant fou, se moquèrent de lui, et le couvrirent de mépris ; d'autres, au contraire, étaient émus jusqu'aux larmes, le voyant si subitement passé de la vanité du siècle *à l'ivresse de l'amour divin.* Quant à François, insensible aux mépris comme aux louanges, il ne s'occupait que de la restauration de sa petite église de Saint-Damien. On lui apporta des offrandes, et lui-même, portant sur ses épaules, des pierres et du mortier, y travailla comme un simple manœuvre.

Le prêtre de Saint-Damien eut compassion du pieux ouvrier et prit soin de lui préparer un bon repas, quand il revenait du travail. François, ayant reçu cette charité pendant quelques jours, fit réflexion sur son état, et se dit à lui-même : " Trou-

veras-tu partout un prêtre qui ait pour toi autant de bonté ? Ce n'est pas là le genre de vie que tu as choisi : va-t-en donc désormais de porte en porte, comme un pauvre, quêter ta nourriture, pour l'amour de Dieu, avec un plat, où tu recevras, sans rougir, tout ce que la charité publique voudra bien te donner. Car, c'est ainsi que désormais tu dois vivre pauvre, pour l'amour de Celui qui est né Pauvre, qui à vécu Pauvre, qui est mort sur la Croix, dans une absolue pauvreté, et qui, après sa mort, a été mis dans un sépulcre d'emprunt."

Le lendemain il alla ainsi mendier avec un plat, et il s'assit dans la rue pour manger. Devant ce mélange dégoûtant, son cœur bondit, et sa main se retira. Mais immédiatement son amour pour la sainte Pauvreté prit le dessus ; il rougit de sa faiblesse, et malgré les répugnances de la nature, il mangea courageusement, et confessa plus tard, que le bon Dieu assaisonna si merveilleusement ces mets rebutants, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais fait un repas aussi excellent.

Cependant Pierre Bernardone, exaspéré de voir son fils vêtu comme un mendiant et devenu la risée publique, l'accablait d'injures, en le rencontrant, et lui lançait toutes sortes de malédictions. L'âme si tendre de François en était attristée outre mesure : mais Notre-Seigneur le consola. Il rencontra un vieillard pauvre, mendiant, mal vêtu. Le Saint jeune homme s'adressa à lui et lui dit avec une grande effusion de cœur : " Bon vieillard, venez, vous serez

mon Père ; nous partagerons nos aumônes. Et quand mon père Bernardone me lancera ces affreuses malédictions qui me déchirent l'âme, je me tournerai vers vous, et je vous dirai : Bénissez-moi, mon père, et je serai béni !"

Ange, son frère unique, jeune ingrat, plein de l'esprit du monde, le raillait aussi et tournait en ridicule toutes ses actions. Comme il le vit un jour dans une église, grelottant de froid, avec son pauvre habit d'ermite, et priant Dieu, il dit à un de ses amis : "Va donc trouver François, et prie-le de te vendre pour un *denier* de sueur :" François, plein d'une joie toute céleste, lui répondit : "C'est au bon Dieu, mon bon ami, que je vendrai ma sueur : et lui me l'achètera bien plus cher que toi !"

François acheva ainsi, au milieu de toutes sortes d'humiliations, la restauration de sa chère petite église de Saint-Damien, devenue ensuite si célèbre dans l'histoire de son Ordre. Après cela, il entreprit de réparer deux autres sanctuaires, également proches d'Assise : l'un était une église dédiée à saint Pierre, qu'il affectionnait beaucoup, à cause de sa tendre dévotion pour le Prince des Apôtres ; l'autre était une pauvre chapelle, vieille, et si délabrée qu'elle ne servait plus que de retraite, dans les mauvais temps, aux pâtres de la vallée ; mais devenue, par la suite, célèbre dans le monde entier, et dont nous allons immédiatement décrire la touchante origine.

"Saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, raconte

dans une lettre à l'empereur Constance qu'en l'année 351, apparut dans les airs, une Croix lumineuse, plus resplendissante que le soleil. Cette Croix immense, vue en plein jour, s'étendait depuis la montagne du Calvaire jusqu'au sommet du Mont des Oliviers.

Peu de temps après cette céleste apparition, quatre pieux ermites quittèrent Jérusalem, pour aller à Rome, visiter le tombeau des Saints Apôtres, et s'établir ensuite en Occident. Le plus riche trésor qu'ils portaient avec eux, était un *fragment* du Tombeau de la sainte Vierge Marie que saint Cyrille leur avait donné avant leur départ. Les quatre Pèlerins de Terre-Sainte reçurent du Pape, à Rome, le conseil de s'établir dans la vallée de Spolète : ils se rendirent à Assise, et bâtirent dans la plaine, à deux milles de la ville, un petit ermitage, avec une modeste chapelle. C'est là qu'ils déposèrent la précieuse *Relique* du Tombeau de la Vierge : l'humble sanctuaire fut dédié à la Mère de Dieu, sous le titre de Sainte-Marie-de-Josaphat, en mémoire de la célèbre vallée où repose le Tombeau vide de la Reine des Cieux.

Les pieux ermites ornèrent en même temps l'autel d'un tableau représentant l'Assomption de Marie, montant aux cieux, au milieu d'une multitude d'Anges. De là le nom donné ensuite par les Fidèles de *Sainte-Marie-aux-Anges* ou Sainte-Marie-des-Anges. Ce titre fut confirmé enfin par les fréquentes apparitions de ces Esprits

Célestes. Ce pieux sanctuaire, délaissé insensiblement, on ne sait trop pourquoi, par ses premiers desservants, fut donné en 516, au nouveau Patriarche des Moines d'Occident, saint Benoit. Les Religieux du Mont Cassin le desservirent pendant plusieurs siècles. Durant ce temps, les Anges y firent de fréquentes apparitions, et faisaient entendre la nuit des hymnes célestes. Les Moines y virent plusieurs fois une échelle mystérieuse atteignant jusqu'au ciel, et le long de laquelle, les Anges montaient et descendaient en chantant les louanges de Notre-Seigneur et de sa divine Mère.

Les Moines du Mont Cassin furent remplacés par les Bénédictins de Cluny, qui, à leur tour, cédèrent la petite chapelle aux Cisterciens. En 1075, le petit couvent se trouvait tellement délabré qu'il était devenu inhabitable pour une Communauté. Les religieux se retirèrent tous dans l'abbaye voisine du Mont Soubase, et la petite Chapelle devint la propriété de cette abbaye.

Entre temps les âmes pieuses continuaient à se rendre à la petite Chapelle pour implorer la Protection de la Reine des Anges. Parmi elles se trouva la Dame Pica qui obtint, par l'intercession de la douce Reine des Cieux, la naissance de son premier-né *François*, après sept ans de mariage. Dans la suite, la pieuse mère se plaisait à continuer ses visites à l'humble sanctuaire ; et elle avait soin de se faire accompagner du petit François, pour im-

primer dans son jeune cœur un vif amour pour Dieu et la Reine des Anges.

"François aima ce lieu, dit saint Bonaventure, plus qu'aucun autre au monde : là il commença son œuvre dans l'humilité : là, il la continua avec générosité : là, il la couronna heureusement. A sa mort, il le recommanda à ses Frères, en déclarant qu'il était particulièrement cher à la Sainte Vierge Marie. Un de nos pieux Frères eut à ce sujet, avant sa conversion, une vision qui mérite d'être rapportée. Il vit une multitude innombrable d'hommes frappés de cécité, la face tournée vers le ciel et les genoux en terre, se tenant avec persévérance dans l'enceinte de cette petite église. Les mains élevées en haut, ils suppliaient Dieu avec larmes, lui demandant le pardon et la lumière. Et voilà qu'une magnifique splendeur, s'abaissant du ciel, se répandit sur tous ces pauvres aveugles et leur apporta, avec l'usage de la vue, le salut qu'ils imploraient."

Cette dernière église étant donc restaurée, François la choisit de préférence aux deux autres : il y passait les jours et les nuits, dans de ferventes prières. Il conjurait avec larmes la charitable Mère de Jésus, de lui obtenir de son divin Fils de lui montrer clairement les Voies de la perfection évangélique. Or, un jour qu'il assistait dans cette église à une messe qu'il avait prié le vertueux prêtre de Saint-Damien de lui dire en l'honneur des saints Apôtres, il médita profondément ces paroles du saint Evangile : " . . . . Partout où vous irez, annoncez que le ro-

yaume de Dieu est proche. Rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les démons. Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. N'ayez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni un sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton." La lumière était faite pour François : l'avenir n'avait plus pour lui de nuage, Notre-Seigneur lui-même lui traçait sa voie. " Voilà ce que je cherche, s'écria-t-il, tressaillant d'allégresse, voilà ce que je désire de toute l'ardeur de mon âme." A l'instant même il quitte son bâton, jette sa bourse avec horreur, ôte ses souliers, et échange sa ceinture de cuir contre une grosse corde. Sa pauvre tunique d'ermite lui parait trop belle et trop délicate : il l'échange contre une autre plus grossière et plus rude. Enfin ne respirant plus que pauvreté, humilité, abjection, il choisit le vêtement le plus simple, le plus vil, le plus propre à s'attirer les railleries et les humiliations.

De ce jour (1208) date véritablement le commencement de la Famille Franciscaine, de cet Ordre des Frères-Mineurs qui devait en quelques années s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.



CHAPITRE II

1. Ses Premiers Compagnons.—2. Voyage a Rome.—3. Rivo-Torto.

IMITATEUR parfait de Jésus-Christ, François devait s'attacher d'abord *douze* disciples, image de ceux du divin Maître. Arrêtons-nous un instant à esquisser, en quelques traits, la céleste physionomie de ces premiers-nés de la grande Famille Franciscaine.

Le premier, qui tint toujours à cause de cela, une place toute spéciale dans le cœur de François, fut Bernard de Quintavalle, homme très riche et très sage, d'une des premières familles de la ville, et jouissant près de ses concitoyens, d'une grande autorité. Touché de la sainteté de François, il voulut contempler de plus près ses merveilleuses vertus. Il offrit donc au Saint l'hospitalité dans sa maison, et suivant l'usage du temps, ils couchèrent dans la même chambre. Bernard feignant de dormir, observait François attentivement. Le Saint se leva doucement, se mit à genoux, fondant en larmes, les yeux au ciel, les bras en croix, et prononçait lentement ces paroles, qu'il répéta toute la nuit : *Deus*

meus et omnia : " Mon Dieu et mon tout." C'est là véritablement un homme de Dieu, se dit Bernard, rempli d'admiration.

Quelques jours après, la grâce ayant merveilleusement agi dans son âme, il dit à François : " Si un esclave avait reçu de son maître un trésor, et qu'il n'en eût pas besoin, que devrait-il faire ? — Il devrait le rendre au maître, répondit François. — Ainsi donc, reprit Bernard, je rendrai au Seigneur tous les biens de la terre qu'il m'a donnés avec tant d'abondance. — Votre dessein est d'une grande importance, ajouta saint François. Il faut consulter Dieu sur le moyen de le mettre à exécution. Demain, dès le matin, nous irons demander une messe au Curé de Saint-Nicolas, qui est connu pour homme de bien, et après l'avoir entendue, nous continuerons de prier jusqu'à l'heure de Tierce. Et c'est ce qu'ils firent le lendemain très exactement.

Il y avait alors dans le peuple une manière fort en usage, de consulter la volonté divine : en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité, on ouvrait trois fois de suite, le Livre des saints Evangiles sur l'autel, et le premier verset qui tombait sous les yeux devenait un oracle. Dieu se plaisait souvent à bénir cette simple et naïve confiance. François s'en servit. A la première ouverture, on trouva : " Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres." A la seconde : " Ne portez rien en voyage." A la troisième : " Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il

se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive." — Voilà, dit François, la vie que nous devons mener, la règle que nous devons suivre, vous et moi, et tous ceux qui viendront se joindre à nous.

Le nouveau disciple, fortement persuadé que son dessein venait de Dieu, vendit au plus tôt tout son bien ; il en eut une somme considérable qu'il fit porter à la place de saint George, où il la distribua entièrement à tout ce qu'il put assembler de pauvres et de nécessiteux. François lui donna ensuite un habit semblable au sien.

Pierre de Catane, chanoine clerc de l'église de Saint-Ruffin, cathédrale d'Assise, touché du détachement et de la charité de Bernard, voulut imiter son exemple, et il reçut le même jour, des mains de François, l'humble habit de pénitence. Tous trois se retirèrent dans une cabane abandonnée, proche d'un ruisseau nommé Rivo-Torto, parce qu'il coule dans la plaine en serpentant.

Sept jours après, un homme de piété, nommé Gilles ou Egide, fort considéré dans Assise, voulut se joindre à ses deux concitoyens ; mais il ignorait leur nouvelle demeure. François alla au-devant de lui, par inspiration divine, l'assura de sa vocation, et l'exhorta à la persévérance. Puis il le présenta à Bernard et à Pierre, leur disant : Voici un bon Frère que le bon Dieu nous a envoyé : et, en particulier, il leur déclara que cet homme excellerait un jour en sublimes vertus.

Après un léger repas et une conférence spirituelle,

François partit avec son nouveau disciple pour aller chercher à Assise de quoi le vêtir. En chemin, ils rencontrèrent une pauvre femme qui lui demanda l'aumône ; François se tourna du côté d'Egide, avec un visage angélique, et lui dit : " Mon Frère, donnons à cette pauvre femme, pour l'amour de Dieu, le manteau que vous portez." Egide le donna aussitôt, et il vit cette aumône s'élever j'usqu'au ciel.

Quelques détails empruntés aux anciennes chroniques de l'Ordre feront mieux ressortir l'aimable et douce vertu de ces trois premiers disciples de saint François d'Assise.

Saint François et ses compagnons, disent les *Fioretti*, étaient appelés et choisis de Dieu, pour manifester la Croix de Jésus-Christ par l'esprit qui les animait, ainsi que par leurs œuvres et leurs paroles. Aussi se montraient-ils des hommes crucifiés dans leurs démarches et dans toutes leurs actions. Animés de cet esprit de pénitence, ils préféraient la honte et l'opprobre supportés pour l'amour du Christ Jésus, à l'honneur du monde, aux respects et aux louanges des hommes. Ils portaient même la perfection jusqu'à se réjouir des injures et à s'attrister des honneurs qui leur étaient rendus : ils s'en allaient par le monde, comme des pèlerins et des étrangers, ne portant avec eux que Jésus crucifié; et, comme ils appartenaient à la véritable vigne qui est Jésus-Christ, ils produisaient d'abondants et d'heureux fruits dans les âmes qu'ils gagnaient à Dieu.

C'est ainsi que dès l'origine de son Ordre, saint François, un jour, envoya Frère Bernard (son premier disciple) à Bologne, ville grande et savante, pour que, selon la grâce qui lui avait été donnée, il procurât à Dieu quelque fruit spirituel. A cet ordre du Père, Frère Bernard fit le signe de la croix, et, en vertu de la sainte obéissance, il partit aussitôt pour cette place. Lorsqu'il y arriva, à la vue de son habit usé et grossier, les enfants se mirent à l'accabler de railleries et d'injures, et le traitèrent comme un fou ; mais Frère Bernard supportait tout avec patience et avec joie, pour l'amour de Jésus-Christ ; et même, pour s'exposer à essuyer encore plus de moqueries, il alla s'asseoir sur la place de la ville. Aussitôt une foule de personnes accourent autour de lui ; on tire son capuche de tous côtés, on le couvre de poussière, on lui jette des pierres, on le pousse et on le repousse. Au milieu de tant d'insultes, le frère demeure calme et patient : son visage est gai ; pas le moindre murmure ne sort de sa bouche ; et, loin de chercher à se dérober aux persécutions, plusieurs jours encore il revient s'y exposer sur la place. La patience est une œuvre de perfection : c'est une preuve de vertu dans celui qui la possède. Aussi les insultes et les mépris se transformèrent-ils bientôt en démonstrations d'honneur, et de vénération ; à tel point qu'à son retour, frère Bernard crut devoir dire à saint François : " Père, un couvent est fondé dans la ville de Bologne (la savante), envoyez-y d'autres Frères pour y de-

meurer : car, pour moi, je n'ose plus espérer d'y faire aucun fruit, et il est même à craindre que je m'y perde, à cause des grands honneurs que j'y reçois."

Dieu se plait à répandre des grâces abondantes sur ceux qui pratiquent ainsi la pauvreté évangélique, avec un tel renoncement au monde, pour l'amour de Jésus-Christ : la vie du même Frère Bernard en est un exemple frappant. Car, dès qu'il eut pris l'habit de saint François, ce Frère se sentait très fréquemment ravi en Dieu par la contemplation des choses célestes. Un jour entre autres, qu'il entendait la messe et qu'il avait l'esprit tout appliqué aux divins mystères, il demeura tellement absorbé et ravi en Dieu, qu'au moment de l'élévation du corps adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne s'aperçut de rien, ne s'agenouilla pas et ne baissa pas son capuce comme les autres. Enfin, il resta dans cette insensibilité, les yeux fixes et immobiles, depuis le temps de Matines jusqu'à None. Alors revenant à lui, il parcourait le couvent en s'écriant d'une voix pleine d'admiration : " O frères, ô frères, ô frères ! si l'on promettait d'accorder en récompense un palais magnifique et tout rempli d'or à celui qui voudrait se charger d'un grossier fardeau, non, il n'est ici personne, si grand et si noble qu'il soit, qui ne se trouvât heureux de le porter."

Pour lui, il avait l'esprit tellement occupé de ce trésor céleste, que, pendant *quinze ans*, son cœur et ses yeux demeurèrent fixés vers Dieu ; et toutefois,

il conservait à table l'usage des aliments, bien qu'il touchât à peine à ce qui était placé devant lui. Comme son esprit était parfaitement dégagé de tout ce qui tient à la terre, semblable à l'aigle, il s'élevait par la contemplation, jusque dans les nues. On le vit pendant vingt et même trente jours entiers, se tenir sur la cîme d'une haute montagne et s'y nourrir de la méditation des choses célestes. Plein d'admiration pour les faveurs signalées dont le Seigneur daignait combler ce Frère, saint François aimait à s'entretenir souvent avec lui, et plusieurs fois on les trouva, pendant la nuit, ravis en extase dans un bois où ils se rendaient pour parler ensemble des choses du bon Dieu. Tel était le premier disciple du séraphique François d'Assise.

Frère Pierre de Catane, le deuxième compagnon de François, était un homme d'une obéissance parfaite : il mourut, premier Vicaire général de l'Ordre, au couvent de Sainte-Marie-des-Anges, le deuxième jour de Mars 1224, deux ans et quelques mois, avant son séraphique Père. Dès qu'il fut déposé dans sa tombe, Dieu fit éclater ses mérites par un grand nombre de miracles. On y venait en foule et on y laissait des offrandes considérables ; ce qui troublait la retraite des Religieux, et blessait leur étroite pauvreté. François en étant informé, vint aussitôt : il alla sur le tombeau, et transporté d'un saint zèle, il adressa ces paroles au mort, avec un empire que Dieu seul pouvait lui donner : " Frère Pierre, vous m'obéissiez toujours ponctuellement

pendant votre vie, j'exige maintenant que vous m'obéissiez de même. Ceux qui viennent à votre tombeau, nous incommodent fort : ils sont cause que notre pauvreté est blessée, que le silence n'est pas observé, que notre discipline se relâche ; ainsi je vous commande par obéissance de cesser de faire des miracles." L'ordre du Saint fut exécuté ponctuellement. A partir de ce moment, au tombeau de Frère Pierre, il ne se fit plus de miracles. Un ancien Manuscrit, conservé au Vatican assure que lorsque saint François fit faire, quelque temps après, la translation du saint corps de Frère Pierre, on le trouva, retourné dans sa tombe, à genoux et la tête baissée, dans l'attitude d'un Religieux qui reçoit en toute humilité, les ordres de son Supérieur.

La vie de Frère Egide, son troisième disciple, au témoignage de saint Bonaventure, fut plus angélique qu'humaine. Entièrement détaché du monde et de lui-même, le saint Frère Egide se vit élever par la divine miséricorde aux plus hauts degrés de l'oraison et de l'union avec Dieu. Son existence bientôt se changea en une extase presque continuelle : la pensée du ciel le transportait ; et le nom seul de *Paradis* suffisait pour le jeter en de longs ravissements.

François avec ses trois disciples voulut donner une première mission : ils s'en allèrent deux à deux, prêcher aux Fidèles la pénitence et la paix A leur retour à la cabane de Rivo-Torto, François reçut un quatrième postulant. Il se nommait Sab-

batini. Nous n'avons sur sa vie aucun détail certain : il était une de ces âmes bonnes et droites qui s'enveloppent d'humilité et que le regard de Dieu seul suit avec amour dans leur pèlerinage sur la terre.

Morique, Religieux de l'Ordre des Croisiers, fut le cinquième. Malade à l'extrêmité et abandonné des médecins dans l'hôpital de Saint-Sauveur d'Assise, où l'on recevait tous les étrangers, il se fit recommander aux prières de François. Le saint fit sa prière : puis il prit de la mie de pain qu'il trempa dans un peu d'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de Sainte-Marie-des-Anges et qu'il lui envoya par deux de ses Frères, avec ces paroles : " Portez ce remède à notre cher Frère Morique. La puissance de Jésus-Christ non-seulement lui rendra une parfaite santé, mais encore le fera devenir un généreux soldat qui entrera dans notre milice et y persévèrera." Le malade guéri entra dans la milice de François : il y vécut, dans une prodigieuse austérité, très longtemps, et toujours en bonne santé.

Le sixième disciple, nommé Jean de Capella, s'attacha aux biens temporels, abandonna la sainte pauvreté et finit comme Judas. Ainsi l'Ordre naissant du Séraphique François dut-il ressembler au collège des Apôtres, où un disciple infidèle, pour trente deniers vendit son divin Maître, puis dans son désespoir alla se pendre !

Le zèle du salut des âmes porta François à conduire sa petite troupe dans la vallée de Riéti. Il s'arrêta sur une grande roche, dans un ermitage

abandonné, où il s'entretenait avec Dieu durant la nuit, après avoir passé le jour, avec ses disciples, à prêcher et à demander l'aumône pour leur humble subsistance. C'est là qu'il fut assuré un jour, dans l'oraison, que toutes les frivolités de son jeune âge lui étaient pardonnées ; et sainte Brigitte apprit de Notre-Seigneur, dans ses grandes révélations que François, en quittant le monde pour entrer dans le chemin de la perfection en avait une si vive douleur qu'elle lui faisait dire : " Non, il n'y a rien sur la terre que je ne soie prêt à abandonner de bon cœur : rien de si pénible et de si rude que je ne veuille endurer avec joie : rien que je n'entreprenne, suivant les forces de mon corps et de mon âme, pour la gloire de mon Seigneur Jésus-Christ ; et je veux, autant qu'il me sera possible, exciter et porter tous les autres à aimer Dieu de tout leur cœur par-dessus toutes choses."

Le saint pénitent reçut avec cette assurance de la rémission plénière de toutes ses fautes, la faveur d'un ravissement où dans une merveilleuse lumière Dieu lui fit connaître l'avenir de son Ordre. Etant venu rejoindre ses disciples, il leur dit : " Prenez courage, mes Frères bien-aimés ; et réjouissez-vous dans le Seigneur. Que votre petit nombre ne vous attriste point. Que ma simplicité et la vôtre ne vous alarment point, car Dieu m'a montré clairement que, par sa bénédiction, il répandra dans toutes les parties du monde cette famille dont il est le père. Je voudrais passer sous silence ce que j'ai vu, mais

la charité m'oblige à vous en faire part. J'ai vu une grande multitude venant à nous, pour prendre le même habit et pour mener la même vie ; j'ai vu tous les chemins remplis d'hommes qui marchaient de notre côté et se hâtaient fort. Les Français viennent, les Espagnols se précipitent, les Anglais et les Allemands courent, toutes les nations s'ébranlent, et voilà que le bruit de ceux qui vont et viennent pour exécuter les ordres de la sainte obéissance retentit encore à mes oreilles."

Cette révélation consola fort ses disciples et leur inspira une nouvelle ardeur. La bonne odeur que répandait aux environs de l'ermitage la sainteté de leur vie, attira beaucoup de personnes qui s'adressèrent à eux pour s'édifier et pour s'instruire. Un homme de bien, nommé Philippe-le-Long, qui se trouvait du nombre, voulut embrasser la pauvreté évangélique. François en fit le septième de ses disciples, et il les ramena tous à la cabane de Rivo-Torto. Dans cette sainte retraite il leur parla beaucoup du royaume de Dieu, du mépris du monde, du renoncement à la volonté propre, de la mortification des sens et des autres maximes de la vie spirituelle. Il leur déclara ensuite, avec beaucoup d'humilité, que Dieu les destinait, eux et ceux qui se joindraient à eux, à renouveler la face du monde par leur prédication et par leurs exemples ; et que c'était pour cela que la grâce les avait mis si promptement en état d'exercer le saint ministère. Pour les préparer à une telle mission il leur tint cet admirable discours :

“ Considérons, mes Frères, quelle est notre vocation. Ce n’est pas seulement pour notre salut que Dieu nous a appelés par sa miséricorde ; c’est encore pour le salut de beaucoup d’autres. C’est afin que nous allions exhorter tout le monde, plus par l’exemple que par la parole, à faire pénitence et à garder les divins préceptes. Nous paraissons méprisables et insensés : mais ne craignez point, prenez courage, et ayez cette confiance que Notre-Seigneur, qui a vaincu le monde, parlera en vous d’une manière efficace. Gardons-nous bien, après avoir tout quitté, de perdre le royaume des cieux pour un léger intérêt. Si nous trouvons de l’argent quelque part, n’en faisons pas plus d’estime que de la poussière des grands chemins. Ne jugeons point et ne méprisons point les riches qui vivent dans la mollesse et portent des ornements de vanité. Dieu est leur Maître comme le nôtre ; il peut les appeler et les justifier. Allez donc annoncer aux hommes la pénitence pour la rémission des péchés et la paix. Vous trouverez des hommes fidèles, doux et pleins de charité, qui vous recevront avec joie ; d’autres, infidèles, orgueilleux et impies qui vous blâmeront et se déclareront contre vous. Mettez-vous bien dans l’esprit de supporter tout avec une humble patience ; mais que rien ne vous intimide. Dans peu de temps, beaucoup de sages et de nobles viendront se joindre à vous, pour prêcher aux Rois, aux Princes et aux Peuples. Soyez donc patients dans la tribulation, fervents dans la prière, courageux dans le travail,

et le royaume de Dieu, qui est éternel, sera votre récompense." (1)

Ce discours les remplit tous d'une nouvelle confiance. Ils se jetèrent aux pieds du saint homme, et reçurent avec joie les ordres qu'il leur donna. Ayant fait le partage de leur route, en forme de croix, vers les quatre parties du monde, et sachant bien qu'il devait être le modèle de ses Frères, François prit d'abord un côté pour lui avec son compagnon, et envoya les six autres, deux à deux, des trois autres côtés.

Partout où ils trouvaient une église, ils s'y prosternaient, en disant ce qu'ils avaient appris de leur Père : Nous vous adorons, ô très saint Seigneur, Jésus-Christ, ici et dans toutes vos églises qui sont par toute la terre, et nous vous bénissons, de ce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix." Ils avaient une profonde vénération pour toutes les chapelles, pour toutes les Croix, pour tout ce qui se rapportait au culte de Dieu : ils s'y arrêtaient et y faisaient dévotement leur prière. Dans leur prédication, ils disaient avec candeur ce que le Saint-Esprit leur inspirait, montrant le vrai chemin du ciel, enseignant les devoirs de la charité, tâchant de porter tout le monde à craindre et à aimer le Créateur et à garder ses saints Commandements.

Quand on leur demandait de quel pays et de quelle profession ils étaient, ils se contentaient de

(1) Le P. Chalippe : Livre I.

dire : " *Nous sommes des pénitents, venus d'Assise.*" Tandis que ces hommes apostoliques continuaient leur mission, François, conduit par l'Esprit de Dieu, revint à la cabane de Rivo-Torto, où il reçut *quatre* nouveaux disciples : Constance, Barbaro, Vigilance et Sylvestre qui était prêtre : ce fut le premier prêtre de l'Ordre Séraphique. François, plein de tendresse pour ses enfants, souhaita de les voir tous rassemblés. Le Seigneur exauça son désir : les *six* qui étaient encore en mission revinrent bientôt à Assise, de divers endroits, comme de concert, sans avoir été avertis. La joie que leur retour causa au Saint fut encore augmentée par le récit sincère et humble qu'ils lui firent, de tout ce qui s'était passé dans leur voyage pour la gloire de Dieu et pour l'utilité du prochain. Ils racontaient surtout avec plaisir les injures et les mauvais traitements qu'ils avaient reçus, témoignant une joie extrême d'avoir été trouvés dignes de les endurer pour le service de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Cependant le serviteur de Dieu considérant que le nombre de ses disciples augmentait, pensa sérieusement à leur donner une Règle. Ayant donc assemblé les *onze*, il leur dit : " Mes Frères, je vois que le Seigneur, dans sa bonté, veut étendre notre compagnie. Allons donc trouver notre Mère, la sainte Eglise Romaine ; faisons connaître à notre Saint Père le Pape, ce que Dieu a daigné commencer par notre ministère, afin que nous poursuivions sous ses ordres et selon sa volonté." Tous

prirent le chemin de Rome, joyeux et confiants, charmant la longueur de la route par la prière et de pieux entretiens. Passant à Riéti, François vit un chevalier, nommé Ange Tancrède ; il ne le connaissait point. Cependant il l'aborde et lui dit : " Ange, il y a assez longtemps que vous portez le baudrier, l'épée et les éperons ; il faut maintenant que vous ayez pour baudrier une grosse corde ; pour épée la croix de Jésus-Christ ; pour éperons la poussière et la boue. Suivez-moi, je vous ferai soldat de Jésus-Christ." Ange le suivit. Ainsi fut complété ce nombre mystérieux et symbolique de douze disciples qui établit une nouvelle conformité entre le Sauveur Jésus et François, son imitateur fidèle.

Le monde catholique avait alors pour Souverain Pontife Innocent III, le plus illustre des successeurs de Saint Grégoire VII, dont il continuait l'œuvre avec un invincible courage. Les tribulations de l'Eglise en Orient, les désordres des Princes en Occident n'avaient point ébranlé sa constance : sa grande âme avait fait face à tous les besoins, et jamais on ne l'avait vu fléchir en présence du devoir. En arrivant à Rome, Franç[illegible]e disciples furent reçus par leur vieil [illegible] Assise, qui s'y trouvait alors, et qui [illegible]a avec instance au cardinal Jean de Saint Paul, évêque de Sabine, Prélat d'une haute vertu et d'une grande influence.

Cependant François qui désirait avoir une prompte audience, alla au palais de Latran, et se fit présenter

au Pape par un officier de sa connaissance. Le moment n'était pas favorable : le Pontife qui se promenait alors sur une terrasse appelée le *Miroir*, absorbé tout entier dans les affaires les plus importantes de l'Eglise, par une permission divine, renvoya, comme un imposteur, ce pauvre au costume singulier, sans même lui permettre la moindre explication. Le serviteur de Dieu sortit humblement ; mais la nuit suivante, une vision céleste vint troubler le sommeil d'Innocent. Il lui semblait voir un palmier sortir de terre, croître peu à peu, s'élever, se couvrir de rameaux nombreux et devenir enfin un arbre admirable. Etonné et se demandant ce que pouvait signifier une telle vision, la lumière divine lui fit comprendre que ce palmier était le pauvre si mal accueilli la veille.

Le jour venu, il envoya ses serviteurs à la recherche de ce pauvre ; ils le découvrirent à l'hôpital de saint Antoine, et l'introduisirent au palais où le Pape le reçut avec bonté. Il reconnut la candeur, le courage et le zèle admirable de François : il le prit en affection comme un vrai pauvre de Jésus-Christ, et il inclinait à lui accorder sa demande. Il différa néanmoins, parce qu'un tel genre de vie parut à quelques cardinaux, trop nouveau et au-dessus des forces humaines. La difficulté principale était le renoncement perpétuel à toute possession, non-seulement de chaque Religieux en particulier mais de la part de tout l'Ordre en général. Le Cardinal de Saint Paul défendit François avec chaleur

et prouva, avec une grande force de raisonnements, que sa Règle était entièrement basée sur la perfection même du Saint Evangile. Le Pape frappé de cette raison dit à François : " Mon Fils, priez Jésus-Christ qu'il nous fasse connaître sa volonté, afin que nous puissions favoriser vos désirs." L'homme de Dieu fit sa prière et revint bientôt après, proposer en toute simplicité, cette parabole : " Très saint Père, il y avait une fille très belle, mais pauvre qui demeurait dans un désert. Le roi de la contrée qui la vit, fut si charmé de sa beauté qu'il la prit pour épouse : il demeura quelques années avec elle et en eut des enfants qui avaient tous les traits de leur père et la beauté de leur mère ; puis il revint à sa Cour. La mère éleva ses enfants avec grand soin, et dans la suite elle leur dit : Mes enfants, vous êtes nés d'un grand Roi : allez le trouver, dites-lui qui vous êtes, et il vous donnera tout ce qui convient à votre naissance. Les enfants allèrent à la Cour du Roi leur père, qui reconnaissant en eux tous ses traits, aussi bien que la beauté de leur mère, les reçut avec empressement et leur dit : Oui, vous êtes mes véritables enfants, et je vous traiterai comme enfants de Roi. Car si j'ai soin de nourrir dans mon palais des serviteurs et des étrangers, combien plus aurai-je soin de vous qui êtes mes propres enfants.

" Ce Roi, très saint Père, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette fille si belle, c'est la Pauvreté qui, étant rejetée et méprisée partout, se trouvait

en ce monde comme dans un désert. Le Roi des rois, descendant du Ciel, et venant sur la terre, eut pour elle tant d'amour qu'il l'épousa dans la Crèche. Il en eut plusieurs enfants dans le désert de ce monde : les Apôtres, les Anachorètes, les Cénobites et quantité d'autres qui ont embrassé volontairement la pauvreté. Cette bonne Mère les a envoyés au Roi du Ciel, leur père, avec les marques de sa pauvreté royale, aussi bien que de son humilité et de son obéissance. Ce grand Roi les a reçus avec bonté, promettant de les nourrir, et leur disant : Moi qui fais lever mon soleil sur les justes et sur les pécheurs, moi qui distribue à toute créature ce qui lui est nécessaire, combien plus volontiers soignerai-je mes propres enfants.

" C'est à ce Roi céleste, très saint Père, que cette dame, son épouse, envoie ses enfants que vous voyez, lesquels ne sont pas de moindre condition que les autres qui sont venus longtemps avant eux. Ils ne dégénèrent point ; ils ressemblent en beauté à leur père et à leur mère, puisqu'ils font profession de la plus parfaite pauvreté ! "

Le Pape avait écouté très attentivement la parabole et son application. Il en fut charmé et ne douta point que Jésus-Christ même n'eût parlé par la bouche de François. Il s'assura aussi, par une lumière de l'Esprit-Saint, qu'en sa personne s'accomplirait une vision céleste qu'il avait eue quelques jours auparavant, et que lui-même raconta, au témoignage de saint Bonaventure.

Pendant son sommeil, le Pontife vit la basilique de Latran, prête à s'écrouler, lorsqu'un homme, pauvre, et de chétive apparence, se présenta et la soutint de ses épaules. " Ah ! véritablement, s'était écrié le Pape, c'est cet homme-là qui soutiendra l'Eglise de Jésus-Christ par ses œuvres et par sa doctrine."

Innocent III approuva de vive voix la Règle du Pauvre d'Assise, l'admit à la Profession religieuse, avec ses *douze* disciples, conféra les ordres mineurs à ceux qui n'étaient point engagés dans la vie cléricale, et éleva François jusqu'au Diaconat.

Le Souverain Pontife établit ensuite François Supérieur Général de tous les religieux présents et à venir. Les *douze* promirent immédiatement obéissance à François ; et François promit obéissance au Pape. Le Saint Père les bénit, les chargea d'aller prêcher partout la pénitence, les assura de sa protection, et les ayant enfin serrés contre son cœur, avec une affection de Père, il les congédia pleins d'allégresse. L'Ordre des Frères-Mineurs était canoniquement établi (1209).

François partit donc de Rome avec ses discipes, et les ramena par la vallée de Spolète à la pauvre cabane de Rivo-Torto, près d'Assise. Cette cabane qui existe encore, et que nous avons visitée nous-même, est si étroite que les pauvres évangéliques n'avaient pas d'espace pour s'étendre et prendre un peu de repos ; ils devaient dormir, assis, chacun à sa place, devant son propre nom, écrit par saint

François sur une solive. Leur vie y était en même temps si pauvre, si dénuée de tout, que souvent manquant même de pain, ils étaient contraints d'aller à la campagne chercher quelques herbes et des racines, dont ils faisaient ensuite un *repas délicieux*. N'ayant pas encore de *livres* pour dire l'Office divin, une Croix de bois, plantée par François au milieu de la cabane et autour de laquelle ils priaient, leur servait de bréviaire.

François, étant allé un samedi à Assise, pour y prêcher, le Dimanche matin, dans la Cathédrale, comme c'était la coutume, se retira sous un petit appentis dans un jardin qui appartenait aux Chanoines, afin d'y passer la nuit, en contemplation à son ordinaire. Vers minuit, un char de feu, au milieu duquel brillait un globe, resplendissant comme le soleil entra par la porte de la cabane où étaient ses Frères, et en fit trois fois le tour, malgré son exiguité. Quelques-uns d'entre eux veillaient et priaient : les autres qui prenaient un peu de repos se réveillèrent. Grande fut leur admiration à tous, lorsqu'à la splendeur de ce char mystérieux, ils se virent éclairés au dedans comme au dehors d'une lumière si pénétrante, qu'elle leur manifesta mutuellement leurs consciences. Dieu leur donna le sens de cette vision, qui s'appliquait à François, nouvel Elie par son zèle brûlant pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères.

Au retour d'Assise, le Père s'entretint avec ses enfants du prodige qu'ils avaient vu, et s'en servit

pour les affermir dans leur vocation. Le Saint entra dans le détail des secrètes dispositions de leur cœur : il leur fit beaucoup de prédictions sur l'accroissement de son Ordre ; et leur découvrit enfin tant de choses si élevées au-dessus de l'esprit humain, qu'ils comprirent parfaitement que l'esprit de Dieu reposait sur lui avec une grande plénitude, et que pour eux la voie la plus sûre était de se conformer à sa vie et à sa doctrine.



CHAPITRE IV

1. NOTRE-DAME-DES-ANGES.—2. INSTRUCTIONS AUX NOUVEAUX DISCIPLES.—3. LES FRÈRES LÉON, RUFIN, MASSÉE ET JUNIPÈRE.

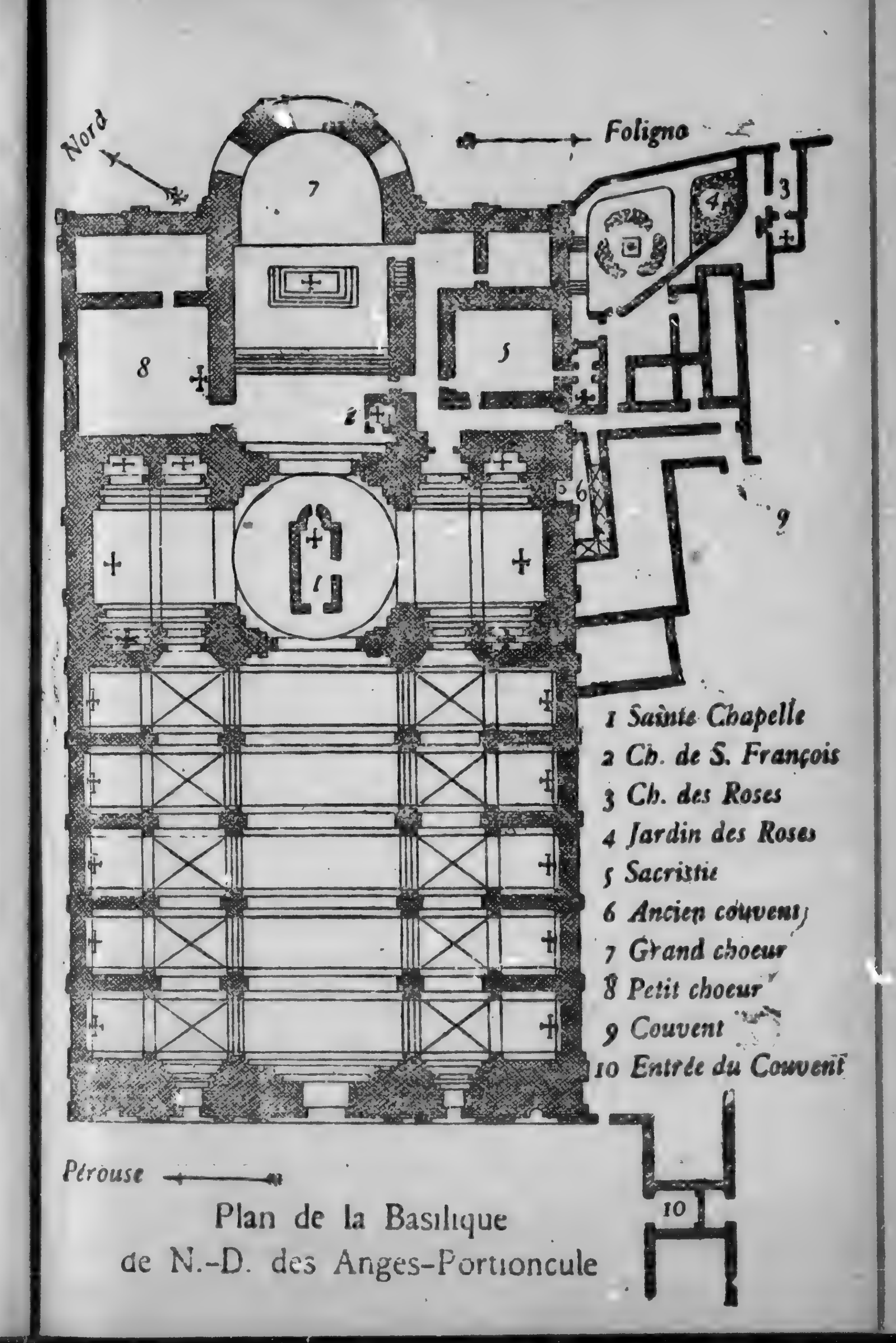
AU dehors, le public était si touché des vertus de François et de ses discours, que plusieurs nouveaux postulants se présentèrent pour entrer dans son Ordre. Il différa de les recevoir : la cabane était déjà trop étroite pour les *douze*, d'où il prit occasion de leur dire : " Dieu, mes Frères, a daigné, dans sa bonté, me faire connaître qu'il veut augmenter notre pauvre famille. Mais comment admettre les Novices, sans un endroit pour vous placer tous. Nous avons besoin d'une demeure plus spacieuse, aussi bien que d'une petite église pour entendre la Messe, pour dire l'Office et pour faire reposer en paix ceux des nôtres qui viendront à mourir. Allons donc trouver notre Seigneur l'Evêque et les Chanoines. Prions-les instamment pour l'amour de Dieu de nous l'accorder ; et, s'ils ne le peuvent pas, nous irons demander la même grâce aux Religieux du Mont Soubase."

L'évêque d'Assise et les chanoines ne purent le satisfaire, parce qu'ils n'avaient aucune église en leur disposition. Mais l'abbé du Mont Soubase, avec le consentement de sa communauté, lui accorda pour lui et pour ses frères, la chapelle de Sainte-Marie-des-Anges, qu'il avait restaurée : et le pieux abbé y mit cette condition que si l'Ordre de François venait à s'étendre, elle en serait toujours regardée comme l'origine, le Chef-lieu, la *Maison-Mère.*

François accepta l'offre et les conditions avec de grandes actions de grâces, et vint en faire part à ses Frères, leur témoignant sa joie d'avoir pour première église de son Ordre une église de la sainte Vierge, très petite et très pauvre, donnée par *aumône* ; et dans laquelle il avait pris lui-même la forme de vie apostolique.

Le même jour, François, dans sa joie naïve, empressée, reconnaissante, court à Sainte-Marie-des-Anges, où demeure un saint prêtre d'Assise, nommé Pierre Mayancoli, à qui le soin de la petite chapelle avait été confié, lors de sa restauration. Il lui raconte tout ce qui vient de se passer, lui insinue de trouver bon qu'il y vienne demeurer avec ses Frères, le prie de céder encore sa petite maison attenant à l'église et la petite *parcelle* de terre qui l'avoisine, et d'où est venu à ce Lieu béni, le nom de *Portioncule.*

Pour toute réponse le vertueux prêtre embrasse le Saint et l'assure qu'un de ses plus grands désirs, c'est de voir la Sainte Vierge honorée et louée dans



Plan de la Basilique
de N.-D. des Anges-Portioncule

ce saint Lieu qu'elle aime, et où l'on entend des concerts angéliques. Et pour preuve du fait, il fait venir immédiatement un laboureur du voisinage qui certifie que plusieurs fois, pendant la nuit, il a entendu chanter dans cette église des cantiques mélodieux, et vu sortir des fenêtres une très grande lumière.

François allait être à son tour, et sans délai, l'heureux témoin d'une autre merveille. Etant en oraison, la nuit suivante, pour recommander son Ordre naissant à la très sainte Vierge, il vit sur l'Autel, à la faveur d'une éclatante lumière, Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa très sainte Mère et une multitude d'Anges qui le regardaient avec beaucoup de douceur. Le Saint tomba en adoration et prononça ces porales : " O très Saint Seigneur, Roi du ciel, Rédempteur du monde, doux amour ! et vous, Reine des Anges, par quel eccès de bonté descendez-vous du haut des Cieux dans cette chapelle si pauvre et si petite ? " Il entendit aussitôt une voix lui dire : " Je suis venu avec ma Mère, pour vous établir, vous et les vôtres, dans ce Lieu qui nous est fort cher." Tout disparut, et François s'écria : " Véritablement, c'est ici un lieu saint, qui devrait être habité par des Anges, plutôt que par des hommes. Non, tant qu'il sera en mon pouvoir, je ne m'en séparerai pas ; il sera pour moi et pour les miens un monument éternel de la Bonté divine."

Le serviteur de Dieu, rendant grâces au Seigneur et à ses frères les Bénédictins, se transporta sur le

champ, avec ses compagnons, dans sa nouvelle demeure qui fut toujours considérée depuis comme le Berceau de l'Ordre des Frères Mineurs. Chaque année, en signe de reconnaissance, le saint homme envoyait aux Religieux du Mont Soubase un panier de petits poissons pris dans la petite rivière voisine, se proclamant par là leur débiteur et leur tributaire ; et les Enfants de saint Benoît, charmés de tant de simplicité, envoyaient aussi chaque année, en retour, à Sainte-Marie-des-Anges, une mesure de leur meilleure huile pour assaisonner les mets des Frères !

" Voilà donc, s'écrie ici un écrivain déjà cité, (1) la pauvre famille franciscaine qui peut respirer à l'aise ; elle a une place au soleil. Fort de l'approbation du Souverain Pontife, François ne craint plus rien au monde ; il court par toutes les villes, par toutes les bourgades, par tous les hameaux : gonfalonier du Christ crucifié, il lève hautement l'étendard de la pauvreté ; il commence à exercer dans le monde un nouveau genre de négoce ; il établit le plus beau et le plus riche commerce dont on se puisse jamais aviser. Il disait partout et à tous : " O vous qui désirez cette perle unique de l'Evangile, venez, associons-nous, afin de trafiquer pour le ciel ; vendez vos biens, donnez-les aux pauvres ; venez avec moi libres de tous soins terrestres ; venez, nous ferons pénitence ; venez, nous louerons et servirons notre Dieu en simplicité et en

(1) Chavin de Malan.

pauvreté." Et chaque soir il rentrait triomphant à Sainte-Marie-des-Anges, entouré de ses nouvelles conquêtes spirituelles. Le nombre des disciples de la pauvreté croissait admirablement.

Cependant le charitable Père portait tous ses enfants dans son cœur, et là, dans son délicieux Sanctuaire, sous le regard de Marie, il les élevait avec la tendresse d'une mère.

Il était le premier à aller demander l'aumône de porte en porte, pour subvenir à leurs besoins ; quelque fois même il y allait seul pour leur éviter les premières confusions de la mendicité, si naturelles, du reste, à des hommes à peine sortis du siècle, et de ses serviles vanités. Il fallait pourtant leur apprendre à demander résolument l'aumône pour l'amour de Dieu ; et c'est pourpuoi il leur tint ce discours: "Mes Frères et mes Enfants bénis! n'ayez point de honte d'aller demander l'aumône, puisque Notre-Seigneur s'est rendu pauvre en ce monde pour l'amour de nous, et qu'à son exemple, nous avons choisi l'état de la plus parfaite pauvreté. Allez donc, avec la bénédiction de Dieu, demander l'aumône, et cela avec une confiance plus grande que celui qui irait offrir cent pour un. Car, c'est l'amour de Dieu que vous offrez en la demandant, puisque vous dites: « Faites-nous l'aumône pour l'amour de Dieu," et que le ciel et la terre ne sont rien, comparés à ce divin amour.

Il leur disait encore avec la même simplicité : « Le pain quc la sainte pauvreté fait ramasser de

porte en porte est le pain des anges, parce que ce sont les bons anges qui inspirent aux fidèles de le donner pour l'amour de Dieu. Le Très-Haut a donné les Frères Mineurs au monde dans ces derniers temps, afin que les élus puissent pratiquer ce qui les fera glorifier par le Souverain Juge, lorsqu'il leur adressera ces paroles si consolantes : Ce que vous avez fait à l'un des plus petits de mes Frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait."

François, en formant ainsi ses disciples à l'esprit de pauvreté, d'humilité, d'abnégation de soi-même, les exerçait aussi au ministère de la parole. Voulant un jour juger publiquement de l'aptitude de chacun, il les réunit en communauté, et ordonna au plus ancien, Bernard de Quintavalle, d'annoncer à ses Frères la parole divine. L'humble religieux se lève, sans se troubler de cet ordre inattendu, et faisant simplement appel à son cœur brûlant de charité, à son âme toute pénétrée des merveilles de la loi divine, il étonne la sainte assemblée ; l'Esprit de Dieu semblait avoir mis sa parole sur ses lèvres. Après lui, Pierre de Catane se fit entendre avec le même succès ; un troisième vint ensuite, et ne fut en rien inférieur aux deux premiers.

Notre-Seigneur daigna confirmer lui-même ce premier essai, par un grand prodige. Il se montra visiblement au milieu d'eux sous la forme d'un beau jeune homme, plein d'une douce majesté, et leur donna à chacun sa divine Bénédiction, avec une ineffable bonté. Cette vision les ravit en extase,

après quoi François leur parla ainsi : " O mes Frères, et mes Enfants bénis, rendez de souveraines actions de grâces au Dieu Tout-Puissant, et à son Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, à qui il a plu de répandre ses célestes trésors par la bouche d'hommes simples comme vous. Oui, c'est Lui qui ouvre la bouche des enfants, délie la langue des muets et rend éloquente la parole des ignorants. Il compatit miséricordieusement au monde enseveli dans le vice, et il a décidé de faire entendre ses avertissements aux hommes jetés hors de leur voie. Afin de détruire l'œuvre du démon, au milieu de tant d'iniquité dont la terre surabonde, il a choisi pour ses Prédicateurs des personnes du dernier rang et sans considération aucune, afin que nulle chair ne se glorifie en sa présence et que le bien accompli lui revienne ostensiblement.

" Parmi vous, il y a peu de sages selon le monde, peu de nobles, peu de puissants, et cependant il vous a choisis pour une telle entreprise, il vous a destiné toutes les contrées de l'univers, afin que vous le glorifiiez par vos œuvres et vos paroles. Ceignez donc vos reins, remplissez-vous de force, revêtez-vous de l'armure de la foi, et tenez-vous prêts, pour la cause de l'Evangile, à voler comme des nuées là où vous porteront l'obéissance et le mouvement de l'Esprit divin, afin de répandre sur le sable aride et la terre endurcie des cœurs en proie aux crimes, les eaux de la céleste parole. Le Seigneur ne vous a pas appelés à cet Ordre, pour

vous y laisser vivre près de vos proches et au milieu de votre patrie, dans la paix et la tranquillité, sans fatigue, ni travail, mais pour porter son Nom et sa Foi devant les nations et les Princes de la terre. Dès demain donc, pour ne mettre ni lenteur, ni paresse à exécuter le bon vouloir de Dieu, nous partagerons les diverses contrées de l'Italie, et nous nous tiendrons prêts à partir pour d'autres missions dans les pays les plus lointains de la terre."

Ce noble langage joint à la vision qui précède les remplit tous d'un saint enthousiasme ; ils se déclarèrent prêts à tout entreprendre pour la gloire de leur divin Maître. Parmi les nouveaux Postulants qui viennent de s'unir dans l'ardeur de leur zèle aux douze premiers disciples de François, les historiens nous font remarquer spécialement Léon, Rufin, Massée de Marignan et Frère Junipère. Frère Léon était le confesseur, l'ami intime de François ; ils ne se quittaient pas, voyageaient ensemble, priaient ensemble, pleuraient ensemble. Saint François appelait Frère Léon la petite Brebis du bon Dieu ; en italien : *la pecorella di Dio.*

"C'était pendant l'hiver : un jour que saint François se rendait de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges, par un froid très rigoureux, il appella Frère Léon qui se trouvait à quelques pas devant lui, et lui dit : O Frère Léon ! plaise à Dieu que les Frères Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple de sainteté ; néanmoins fais bien attention et note soigneusement qu'en cela ne consiste pas la joie

parfaite. Un peu plus loin, il reprit : O Frère Léon ! quand les Frères rendraient la vue aux aveugles, chasseraient les démons, feraient parler les muets, et ressusciteraient les morts de quatre jours, fais bien attention que ce n'est pas là la joie parfaite. Et un peu plus loin encore : O Frère Léon ! lui dit-il, si les Frères Mineurs savaient toutes les langues et toutes les sciences, s'ils avaient le don de prophétie et celui du discernement des cœurs, fais bien attention que ce n'est pas là la joie parfaite. Et un peu plus loin : O Frère Léon ! chère petite brebis du bon Dieu, si les Frères Mineurs parlaient la langue des anges, s'ils connaissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre, et la nature des oiseaux, des poissons, des hommes et de tous les animaux, des arbres, des pierres et de l'eau, fais bien attention que ce n'est pas là la joie parfaite. Et un peu plus loin : O Frère Léon ! quand les Frères Mineurs convertiraient par leurs prédications, tous les peuples infidèles à la Foi de l'Evangile, fais bien attention que ce n'est pas là la joie parfaite. Et il continua à parler ainsi l'espace de plusieurs milles.

Enfin, Frère Léon étonné lui demanda : O Père, je vous en prie, dites-moi donc en quoi consiste la joie parfaite ? François répondit : Quand nous arriverons à Sainte-Marie-des-Anges, bien mouillés, bien crottés, transis de froid, mourants de faim et que nous frapperons à la porte, le portier nous dira : qui êtes-vous ? — Nous répondrons : Nous sommes

deux de vos Frères. — Vous mentez, dira-t-il, vous êtes deux vagabonds qui courez le monde et enlevez les aumônes aux véritables pauvres ; partez d'ici. Et il refusera de nous ouvrir : il nous laissera à la porte pendant la nuit, à la neige, au froid, mourants de faim. Si nous souffrons ce traitement avec patience, sans trouble et sans murmure ; si même nous pensons humblement et charitablement que le portier nous connaît bien pour ce que nous sommes, et que c'est par la permission de Dieu qu'il parle ainsi contre nous, ô Frère Léon, crois bien que c'est là la joie parfaite.

Si nous continuons de frapper à la porte et que le portier courroucé nous chasse comme des fainéants importuns, nous accable d'injures, de soufflets et qu'il nous dise : Partirez-vous d'ici, faquins, allez à l'hôpital ; il n'y a rien à manger ici pour vous. Si nous supportons ces mauvais traitements avec joie et avec amour, ô Frère Léon ! crois bien que c'est là la joie parfaite. Si enfin, dans cette extrêmité, la faim, le froid, la nuit nous contraignent de faire instance, avec des larmes et des cris pour entrer dans le couvent, et que le portier, irrité, sorte avec un gros bâton noueux, nous tire par le capuce, nous jette dans la neige et nous donne tant de coups qu'il nous couvre de plaies ; si nous supportons toutes ces choses avec joie, dans la pensée que nous devons participer aux souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ, ô Frère Léon ! crois bien que c'est là la joie parfaite.

Et maintenant écoute la conclusion, ô Frère Léon : " De tous les dons du Saint-Esprit que le Christ Jésus a daigné répandre sur ses serviteurs, le plus considérable est de se vaincre soi-même et de souffrir volontiers pour l'amour de Jésus, les peines les injures, les opprobres et les plus dures privations ! " (1)

Nous rencontrerons souvent Frère Léon dans la suite de cette histoire, mais surtout au mont Alverne où il sera témoin de grandes merveilles. François avait choisi trois Compagnons pour se rendre à cette mystérieuse Montagne : Frère Massée, Frère Ange, enfin Frère Léon *qu'il affectionnait singulièrement, à cause de sa pureté de cœur et de sa grande simplicité !*

Frère Rufin, citoyen des plus distingués d'Assise, personnage d'une haute sainteté, fut aussi compagnon de saint François. " Dieu a embelli et enrichi les premiers Frères Mineurs des claires et excellentes vertus de Frère Rufin, comme un arc resplendissant parmi les nuées, avec la gaie variété de ses belles couleurs, et comme une rose vermeille, à cause de sa fervente charité, et comme un lis blanc pour sa pureté, rendant une très agréable odeur dans l'Eglise de Dieu."

Frère Rufin fut pendant un temps, violemment travaillé par des tentations intérieures au sujet de la prédestination. Il était alors triste et mélanco-

(1) Fioretti : c. VIII.

lique, car le démon lui annonçait qu'il était damné, exclu du nombre des prédestinés et que tout le bien qu'il pouvait faire dans l'Ordre des Frères Mineurs était perdu. Après bien des hésitations et des amertumes Frère Rufin découvrit tout à saint François. Le serviteur de Dieu le console, le fortifie et lui enseigne un moyen nouveau de chasser le démon, en mortifiant rudement cet esprit malin et tout pétri d'orgueil. Le Christ Jésus vint à son tour consoler Frère Rufin, dans une miséricordieuse apparition en lui promettant que désormais la tristesse et la mélancolie ne viendraient plus attrister son âme. Notre-Seigneur se retira et Frère Rufin demeura dans une douce allégresse et avec une élévation d'esprit si sublime, que jour et nuit il était absorbé et ravi en Dieu. Dès lors il fut tellement confirmé en grâce, tellement sûr de son salut, qu'il se sentit entièrement changé ; et il serait demeuré continuellement en prière, dans la contemplation des choses divines, si les Frères l'y avaient laissé. Aussi saint François disait-il de lui que dès cette vie même Notre-Seigneur l'avait canonisé, et que partout ailleurs qu'en sa présence, il n'hésiterait pas à lui donner le nom de saint quoiqu'il fût encore sur la terre.

Par suite de l'état de contemplation, où il se trouvait continuellement, Frère Rufin avait l'esprit tellement absorbé en Dieu, qu'il en devenait parfois comme insensible et muet, prononçant à peine quelques mots et ne sentant plus en lui ni la force,

ni la grâce ni la facilité nécessaires pour annoncer la parole de Dieu. Or, un jour, saint François lui ordonna d'aller à Assise et de prêcher au peuple ce que l'Esprit Saint lui inspirerait. "Révérend Père, lui répondit Frère Rufin, je vous en prie, ne m'imposez pas une pareille obligation ; vous le savez, je n'ai pas la grâce de la prédication, je suis simple et ignorant." — Eh bien ! reprit le Saint, puisque vous n'avez pas obéi promptement, au nom de la sainte obéissance, je vous ordonne de vous rendre sur le champ dans une église d'Assise et d'y prêcher sans tunique."

Le Frère obéit, se dépouille de sa tunique, et part aussitôt pour la ville. Lorsqu'il y fut arrivé, il entra dans une église, et s'étant prosterné quelque temps devant l'autel, il monta en chaire et se mit à prêcher. Dès qu'on l'eut aperçu, chacun le prit pour un insensé : "Voilà encore un de ces hommes, disait-on, qui, à force de pénitence, est devenu fou ; il ne sait plus ce qu'il fait." Cependant saint François fit réflexion sur la promptitude avec laquelle Frère Rufin lui avait obéi, en partant pour Assise : il considéra que c'était un des citoyens les plus distingués de cette ville, et que l'ordre qu'il lui avait imposé était bien dur à exécuter : alors il se reprocha sa sévérité et se dit à lui-même : "O fils de Pierre Bernardone ! petit homme méprisable, d'où te vient donc tant de présomption de commander à Rufin, à l'un des hommes les plus respectables d'Assise, d'aller prêcher presque nu et comme un insensé ?

Eh bien ! tu vas exécuter toi-même les ordres que tu imposes aux autres." Et aussitôt dans la ferveur qui l'animait, le Saint se dépouille à son tour de ses habits, et se rend à Assise, avec Frère Léon qu'il charge de sa tunique et de celle de Frère Rufin. Quand il arriva à l'église, le très obéissant Frère Rufin était encore en chaire, et il adressait précisément alors à son auditoire les paroles suivantes : " O mes chers amis ! fuyez le monde, renoncez au péché et restituez le bien d'autrui, si vous voulez échapper au feu des enfers. Observez les commandements de Dieu ; aimez-le et aimez aussi le prochain ; c'est par là que vous arriverez tous un jour en paradis."

Dès que Frère Rufin eut cessé de parler, le Saint monte en chaire à son tour, et prêche avec tant de force sur le mépris du monde, la sainte pénitence, la pauvreté volontaire, le désir du royaume des cieux, le dépouillement et l'opprobre de Notre-Seigneur dans sa Passion, que tous ceux qui l'écoutaient fondaient en larmes et se sentaient touchés de ferveur et de componction. La douleur qu'il excita en parlant de la Passion du Sauveur ne se répandit pas seulement dans son auditoire, la ville tout entière entra dans des sentiments de tristesse et de regrets dont on n'avait jamais eu d'exemple.

Lorsqu'ils virent que leurs paroles avaient été pour le peuple un sujet de ferveur et de consolation, saint François et Frère Rufin reprirent leurs vêtements et retournèrent au couvent de la Portioncule,

louant et glorifiant Dieu de leur avoir donné la grâce de se vaincre par le mépris d'eux-mêmes, heureux d'avoir pu édifier, par leurs exemples, les brebis de Jésus-Christ et de les avoir convaincues de l'importance du mépris du monde. Dès lors le respect du peuple à leur égard s'accrut tellement qu'on s'estimait heureux d'avoir pu seulement toucher le bord de leurs vêtements.

Frère Massée était un homme d'une grande sainteté, plein de sagesse et d'onction quand il parlait de Dieu et des choses du ciel; et saint François l'affectionnait particulièrement à cause de ces précieuses qualités. Or il lui vint à l'esprit une singulière pensée. Un jour qu'il sortait du bois où il venait de faire oraison, Frère Massée voulut mettre à l'épreuve l'humilité de François son bien-aimé Père. Il alla donc tout droit à sa rencontre et lui dit sur le ton de la plaisanterie, lui qui était pourtant si humble, si saint et si respectueux : " Pourquoi donc vers vous ?.... Pourquoi donc ? mais pourquoi donc !.... " — Que voulez-vous, mon Frère, demanda humblement saint François ? — Je voudrais savoir, répondit Frère Massée, pourquoi chacun souhaite vous voir, vous entendre et vous obéir ; car enfin votre extérieur n'a rien de remarquable ; votre savoir est très ordinaire et vous n'êtes pas noble ! Expliquez-moi donc d'où vient cet empressement avec lequel on court vers vous." — Ces paroles remplirent le cœur du saint d'une grande joie ; il leva

les yeux au ciel et demeura longtemps dans cette attitude, l'esprit uni à Dieu ; puis rentrant en lui-même, il s'agenouilla, rendit louange et remerciment à la bonté divine, et se tournant vers le Frère Massée, il lui dit : "Voulez-vous savoir pourquoi je vois tout le monde se presser sur mes pas? Cette faveur, je la tiens du Très-Haut, de celui dont les regards tombent sur les bons comme sur les méchants. Ses yeux très saints n'ont point rencontré, parmi les pécheurs, de créature plus vile, ni plus indigne que moi : ils n'ont pu trouver sur la terre, pour opérer l'œuvre merveilleuse qu'il se propose, de créature plus méprisable, et c'est pourquoi il m'a choisi pour confondre la noblesse, la grandeur, la beauté et la sagesse du monde. Il a voulu que chacun reconnût que toute vertu et tout bien viennent de lui. Il veut que quiconque se glorifie, cherche sa gloire dans le Seigneur, à qui soit honneur et louange dans l'éternité." A cette réponse si pleine d'humilité et de ferveur, Frère Massée, rempli d'admiration, reconnut avec évidence que saint François était solidement fondé dans la vertu de l'*humilité*.

Saint François aimait ses premiers disciples, comme un bon père aime tendrement ses enfants, et il profitait de toutes les occasions pour les perfectionner dans la vertu. Un jour qu'il faisait route avec le même Frère Massée, ce Frère qui le précédait de quelques pas, étant arrivé à un endroit où le chemin se partageait en trois branches, dont l'une

se dirigeait vers Florence, une autre vers Sienne et la troisième vers Arezzo, se retourna vers le Saint et lui dit : Père, quelle route prendrons-nous ? Celle que Dieu voudra, répondit saint François. Mais comment pourrons-nous connaître sa volonté, reprit Frère Massée ? De la manière que je vais vous indiquer, dit le Saint : je vous ordonne, par le mérite de la sainte obéissance, de vous arrêter ici, de tourner sur vous-même et de ne vous reposer que quand je vous en avertirai. Frère Massée obéit aussitôt et se mit à tourner. Se sentant bientôt ébloui, comme il arrive en pareil exercice, il tomba à terre plusieurs fois. Mais, comme saint François ne lui disait pas d'arrêter, et qu'il voulait obéir ponctuellement, il se relevait et recommençait à tourner. Enfin, au moment où il tournait avec le plus de rapidité : arrêtez, lui dit le Saint ; et le Frère cessa de tourner. Vers quel chemin vous trouvez-vous ? demanda saint François. Vers celui de Sienne, répondit Frère Massée. Eh bien ! reprit saint François, voilà la route que Dieu veut que nous prenions ; et ils s'y dirigèrent. Cependant Frère Massée ne comprenait rien à la conduite du Saint : il ne concevait pas pourquoi il l'avait fait tourner ainsi, en l'exposant aux railleries des passants ; et, toutefois, il n'osait lui faire aucune observation.

A Sienne, François opéra des merveilles, et fut reçu avec distinction au palais de l'Evêque. Le lendemain il se leva de bonne heure et partit avec son compagnon, sans avertir l'Evêque. Frère

Massée murmurait d'un tel procédé, et il se disait tout en poursuivant sa route : Que signifie donc la conduite de ce bon homme ? Il m'a fait tourner comme un enfant ; puis quand l'Evêque l'a comblé d'honneurs, voilà qu'il le quitte sans lui dire un mot, sans le remercier ; et il semblait au Frère que le Saint s'était conduit d'une étrange manière. Puis réfléchissant mieux en lui-même, Frère Massée vit que c'était par manque d'humilité qu'il jugeait ainsi saint François, et il s'en fit des reproches très amers. Ces pensées occupaient encore l'esprit de Frère Massée, lorsque saint François qui sut tout par révélation, s'approcha doucement de lui et lui dit : Entretenez les pensées qui vous occupent maintenant : elles sont bonnes et utiles ; elles viennent de Dieu ; mais le murmure que vous nourrissiez auparavant, ô Frère Massée ! était vain et superbe ; et c'est le démon lui-même qui vous l'avait inspiré. Alors Frère Massée vit clairement que saint François connaissait les secrets de son cœur, et il comprit qu'il était dirigé dans toutes ses actions par l'esprit de la divine sagesse. De son côté, saint François se plaisait aussi à exercer l'humilité de Frère Massée ; il en agissait ainsi, afin que les dons et les grâces dont il était comblé ne devinsent pas pour lui une occasion de vaine gloire, mais bien un moyen d'avancer de vertu en vertu.

Saint François envoyant ses disciples, deux à deux, prêcher par le monde, prit lui-même pour

compagnon Frère Massée et se dirigea vers la France. (1)

Un jour qu'ils étaient arrivés tous les deux dans une ville, pressés par la faim, ils allèrent, suivant leur règle, mendier leur pain, pour l'amour de Dieu, chacun de son côté. Saint François qui était d'un extérieur peu avantageux, et qui était regardé comme un pauvre mendiant par ceux qui ne le connaissaient pas, ne put recueillir que quelques petits morceaux de pain ; mais Frère Massée qui était grand et beau, reçut des morceaux en abondance, de gros morceaux et même des pains tout entiers. Quand ils eurent amassé leur provision, ils se rejoignirent hors de la ville pour prendre leur repas dans un endroit où il y avait une fontaine limpide, et, tout près, une belle et large pierre sur laquelle tous deux posèrent le pain qu'ils avaient reçu en aumône. Saint François voyant que les morceaux de Frère Massée étaient en plus grand nombre, mieux choisis et plus gros que les siens, en ressentit une grande joie et dit : O Frère Massée ! ô le beau trésor ! ô le riche trésor ! Et comme il répétait ces paroles, Frère Massée répondit : Père, comment donc trouvez-vous un si grand trésor, là où tout est pauvreté, là où nous manquons de tout ? Nous n'avons ni table, ni couteaux, ni plats, ni assiettes, ni maison, ni valets, ni servantes, et vous

(1) Ce voyage eut lieu en 1216, et non après l'installation à Sainte-Ma[illegible]-Anges.

nous trouvez riches? Ah! Frère Massée, reprit le Saint, c'est en cela même que je vois un trésor, un riche trésor! Ici l'industrie humaine n'a aucune part. Tout ce que nous possédons, c'est de la Providence que nous le tenons: voyez ce pain que nous avons mendié, cette belle pierre qui nous sert de table et cette fontaine limpide: je veux donc que nous priions Dieu de nous faire aimer de tout notre cœur le trésor de la sainte pauvreté, ce trésor si noble, ce trésor qui a Dieu lui-même pour gardien. Alors tous deux se mirent en prières, puis, ayant pris leur repas, de leurs morceaux de pain et de l'eau de la fontaine, ils se levèrent pour continuer leur route vers la France.

Etant arrivés près d'une église, saint François proposa d'y passer quelque temps en prière, et allant aussitôt se placer derrière l'autel, il se mit en oraison. En ce moment Dieu daigna le visiter; il le remplit d'une si grande ferveur, et l'enflamma d'un amour si ardent pour la sainte pauvreté, qu'à l'éclat de sa figure et au frémissement de ses lèvres, il semblait qu'il jetât des flammes d'amour. Ainsi embrasé, saint François vient trouver son compagnon et s'écrie: Ah! ah! ah! Frère Massée! Ayant parlé ainsi trois fois, il souffla sur Frère Massée, et celui-ci se sentit ravi et alla tomber devant le Saint à la distance d'une longue lance. Frère Massée était dans la stupeur. Plus tard, il disait à ses compagnons que dans ce ravissement, l'Esprit-Saint avait inondé son âme d'une si grande

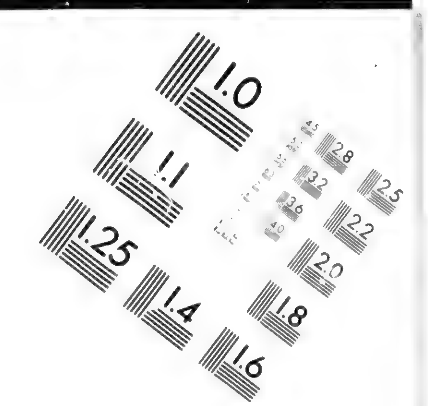
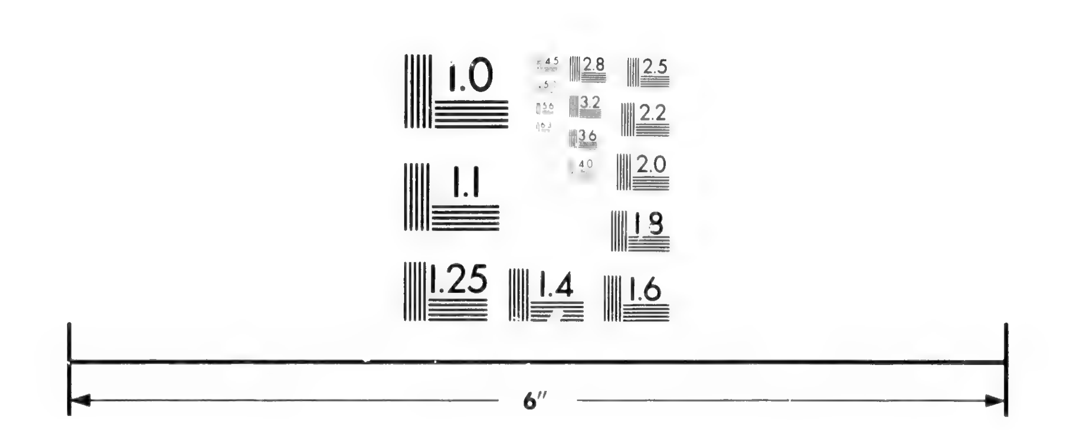


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





abondance de joie et de consolation que jamais il ne s'était trouvé si heureux. Et François, encore tout transporté hors de lui par son brûlant amour pour la sainte pauvreté, adressa à Dieu cette ardente prière : " Seigneur Jésus, montrez-moi les voies de la sainte Pauvreté, qui vous fut toujours si chère ! Ayez pitié de moi, et de ma Dame, la Pauvreté ! car, je l'aime avec tant d'ardeur, que je ne puis trouver de repos sans elle ; et vous savez, ô mon Dieu, que c'est vous qui m'avez donné ce grand amour. Elle est assise dans la poussière du chemin et ses amis passent devant elle, en la méprisant. Voyez l'abaissement de cette Reine, ô Seigneur Jésus, ô vous qui êtes descendu du ciel sur la terre pour en faire votre Epouse et pour avoir d'elle, par elle et en elle des enfants de perfection. Dès votre naissance, elle était, cette Reine, avec votre divine Mère, dans l'humilité de la Crêche. Comme un valeureux compagnon d'armes, elle s'est tenue tout armée dans le grand combat que vous avez livré pour notre Rédemption. Durant votre Passion, alors que vos Disciples fuyaient, seule, intrépide, elle ne vous a point abandonné. Marie, votre Mère, s'est arrêtée au pied de la Croix : mais la Pauvreté est montée avec vous, et là elle vous a serré plus étroitement. C'est elle qui a préparé avec amour les rudes clous qui ont percé vos mains et vos pieds ; et lorsque vous étiez mourant de soif, cette Epouse attentive, vous faisait présenter du fiel. Vous avez expiré dans l'ardeur de ses embrassements. Après

la mort, elle ne vous a point quitté, ô Seigneur Jésus ; elle n'a permis à votre corps adorable de reposer que dans un tombeau emprunté. C'est elle qui vous a réchauffé au fond du Sépulcre et qui vous en a fait sortir glorieux. Aussi vous l'avez couronnée au Ciel, et là vous voulez qu'elle marque vos Elus du sceau de la Rédemption. O Jésus, très pauvre ! la grâce que je vous demande, c'est de me donner à moi et à tous les miens, le privilège de la très sainte Pauvreté !. . . .

Après cela, François dit à Frère Massée : Allons maintenant à saint Pierre et à saint Paul, prions-les de nous faire comprendre combien est précieux le trésor incomparable de la très sainte pauvreté et de nous aider à l'acquérir. Ainsi ils se rendirent à Rome ; et, dès leur arrivée, ils entrèrent dans l'église de Saint-Pierre. Le Saint alla s'y mettre en prière d'un côté et Frère Massée de l'autre. Au moment où saint François priait ainsi, baigné de larmes et rempli de ferveur, tout-à-coup les très saints Apôtres Pierre et Paul lui apparurent brillants de splendeur et lui dirent : Tu demandes et tu désires pratiquer ce que le Christ et les saints Apôtres ont eux-mêmes observé ; eh bien ! voici que le Seigneur nous envoie t'annoncer que ta prière est exaucée, il t'accorde dans toute sa plénitude, à toi et à ceux qui te suivront, le trésor de la très sainte Pauvreté. Nous t'annonçons aussi de la part de Dieu, que quiconque, à ton exemple, observera parfaitement cette vertu, peut avoir la

certitude de son bonheur éternel. Et puis, voici que la Bénédiction divine va se répandre sur toi et sur tes disciples." A ces paroles, les saints disparurent et laissèrent saint François inondé de consolation. Alors il se releva, alla trouver son compagnon et lui demanda s'il avait reçu de Dieu quelque révélation ; et, sur la réponse que lui fit Frère Massée, qu'il n'en avait eu aucune, il lui raconta toutes les circonstances de l'apparition des Apôtres, et tous deux remplis de joie d'une telle faveur, se déterminèrent à retourner dans la vallée de Spolète et renoncèrent à leur projet de voyage en France.

Frère Junipère, l'un des disciples choisis et des premiers compagnons de saint François, était un homme d'une profonde humilité, d'une grande ferveur et d'une extrême charité, et le Saint rendit de lui ce témoignage, en présence de ses pieux Frères : que celui-là serait un religieux Mineur (Franciscain) parfait, qui aurait, comme Frère Junipère, vaincu le monde et soi-même.

Frère Junipère avait pour les pauvres une charité affectueuse et une tendre compassion ; il ne pouvait en rencontrer en haillons, mal vêtus, sans retirer aussitôt sa tunique ou son capuce pour les en revêtir ; et il lui fallut une défense positive de la part du Gardien (Supérieur) et au nom de la sainte obéissance, pour l'empêcher de se livrer à de pareilles libéralités. Peu de jours après que cette défense lui eut été faite, un pauvre à demi nu se présente à lui

et lui demande l'aumône pour l'amour de Dieu. " Hélas ! dit Frère Junipère à ce pauvre, je n'ai rien que ma tunique, et mon Gardien m'a défendu d'en donner la moindre parcelle. Cependant si vous voulez la prendre vous-même, je ne vous empêcherai pas." Le pauvre ne se le fait pas dire deux fois : il dépouille le charitable Frère de sa tunique et s'en va content. Lorsque Frère Junipère fut de retour au couvent, on lui demanda ce qu'il avait fait de sa tunique : " c'est une bonne personne, répondit-il avec simplicité, qui me l'a retirée de dessus les épaules et qui l'a emportée." De jour en jour, la charité de ce pieux Frère prenait de nouveaux accroissements ; il ne se contentait plus de donner sa tunique aux pauvres, il leur faisait l'abandon des livres, des ornements, des manteaux, enfin de tout ce qui lui tombait sous la main ; et les Frères qui connaissaient son extrême générosité, étaient obligés de veiller soigneusement à ne rien laisser à sa disposition.

Un jour que Frère Junipère se rendait à Rome où le bruit de sa sainteté s'était déjà répandu, il vit arriver vers lui un grand nombre d'habitants de cette ville qui venaient à sa rencontre. Son humilité en fut effrayée, et aussitôt il chercha le moyen de faire tourner en dérision l'estime qu'on voulait lui témoigner. A quelque distance de lui se trouvaient deux enfants qui s'amusaient à balancer. Ils avaient placé une pièce de bois au travers d'une autre, et chacun se tenant à son extrêmité, ils se

faisaient alternativement monter et descendre. Frère Junipère va les trouver, se fait donner une des deux places et se met à balancer avec l'enfant qui était demeuré sur l'autre extrêmité. Les Romains demeurèrent singulièrement surpris quand ils le virent ainsi s'amuser à des jeux d'enfants. Ils le saluèrent cependant avec respect, attendant qu'il eût fini de balancer, pour lui faire honneur et l'accompagner jusqu'au couvent. Mais Frère Junipère sans se mettre en peine des salutations qu'on lui adressait, et sans considérer qu'on l'attendait, continuait à balancer avec plus d'ardeur encore. Enfin, fatigués de demeurer là sans réponse, plusieurs commencèrent à se dire : “ Mais quel est donc ce stupide ? ” D'autres qui connaissaient son humilité, ne firent que concevoir une plus grande estime pour lui. Voyant cependant qu'il ne se lassait pas de balancer, chacun finit par se retirer. Frère Junipère, demeuré seul, se trouva bien heureux des railleries dont il avait été l'objet ; il se remit en route, fit humblement et paisiblement son entrée dans Rome, et c'est ainsi qu'il parvint au couvent des Frères Mineurs.

Les démons ne pouvaient tenir contre la pureté, l'innocence et la profonde humilité de Frère Junipère. Cela était tellement connu que quand on amenait des démoniaques à saint François lui-même pour qu'il les délivrât, si l'esprit malin ne s'éloignait pas à sa parole, le Saint le menaçait disant : “ Si tu ne sors pas bien vite, je fais venir Frère Junipère.”

Et alors craignant la présence de ce Frère et ne pouvant d'ailleurs supporter les vertus et surtout l'humilité de saint François, le démon se hâtait de prendre la fuite. (1)

Tels étaient avec les *douze*, les nouveaux disciples accourus à Sainte-Marie-des-Anges et que saint François envoya à travers l'Italie, à la conquête des âmes. C'était en l'année 1211. François lui-même, prêchant d'exemple à ses Frères, se livra à de nombreuses courses apostoliques et sema partout les prodiges sur ses pas.



(1) Fioretti.

CHAPITRE V

1. Sainte Claire. — 2. Nouveaux Prodiges. 3. Diffusion de l'Ordre.

Le saint Patriarche retourna, quelque temps avant le Carême (1212) à Sainte-Marie-des-Anges, où son premier soin fut d'examiner si la poussière du siècle n'avait pas déteint quelque peu sur son âme ; et ce qu'une extrême délicatesse de conscience lui en fit découvrir, il le purifia par une pénitence très sévère. Il s'appliqua ensuite avec grand soin à la formation des Novices rassemblés par lui et ses compagnons des diverses contrées de l'Italie, et il prêcha le Carême à Assise. Un grand nombre de personnes se convertirent et le feu de l'amour divin se ralluma dans tous les cœurs.

Alors, dit saint Bonaventure, usant d'une parole de nos Saints Livres, la Vigne du Seigneur commença à étendre ses branches : elle poussa des fleurs d'une odeur très agréable, et produisit en abondance des fruits de gloire. François, sous le souffle de l'Esprit-Saint, allait fonder un deuxième Ordre dans l'Eglise de Dieu : beaucoup de jeunes



SAINTE CLAIRE

filles voulaient se consacrer au Seigneur. Claire apparut alors au monde comme la plus belle plante du jardin de l'Epoux céleste, et comme la radieuse étoile, brillant à l'aurore de cette sainte Institution.

Son père Favorino Scifi, comte de Sasso-Rosso, et sa mère Ortolana, de l'illustre famille des Fiumi, tenaient un rang distingué dans la ville d'Assise par leur nom, leurs richesses et leur vertu. Ortolana avait consacré sa vie à toutes les œuvres de miséricorde, et dans son grand amour pour Notre-Seigneur, elle avait visité la Terre-Sainte avec tous les Lieux, témoins des mystères de notre Sainte Rédemption. Avant de donner le jour à l'enfant dont nous allons raconter des merveilles, Ortolana redoubla ses prières et ses bonnes œuvres Un jour que, prosternée devant l'image de Jésus crucifié, elle répandait avec plus de ferveur ses supplications et ses larmes, le Seigneur daigna lui faire entendre ces paroles : " Ne craignez point, Ortolana, car vous enfanterez heureusement une lumière qui éclairera le monde entier." Comme autrefois la mère de saint Jean Baptiste, Ortolana imposa elle-même à son enfant un nom reçu du ciel, elle l'appela Claire. C'est le 16 Juillet 1194, que vint au monde cette enfant de bénédiction.

Dès ses plus tendres années, la jeune Claire nous apparaît ornée des plus rares vertus ; son unique désir est de plaire à son céleste Epoux, le Sauveur Jésus. Parures, fêtes, plaisirs, tout est sacrifié à l'amour de Celui qui seul déjà possède son

cœur. Et si quelquefois elle est obligée de faire usage de vêtements précieux, elle s'en dédommage en secret, en portant un rude cilice sur son corps innocent. Claire assistait aux prédications de François ; son cœur se sentit tout embrasé par la parole inspirée de l'homme de Dieu : elle voulut le voir et lui découvrir les secrets de son âme. François l'exhorta au mépris des vanités du monde, et l'encouragea fortement dans sa résolution de se consacrer toute à Dieu, par la vie religieuse. Claire attendait avec une sainte impatience le moment heureux de se retirer dans la solitude, pour y vivre tranquille, au service de son divin Maître. Ses désirs furent accomplis le Dimanche des Rameaux, de la même année 1212. Elle s'était rendue, le matin, parée de ses plus riches vêtements, à la cathédrale d'Assise. Toute absorbée dans la prière, elle ne s'approcha point de l'autel pour recevoir la palme distribuée aux fidèles. L'évêque, qui officiait, s'en aperçut. Cédant à une inspiration divine, il quitta le sanctuaire, et alla lui présenter ce rameau béni, présage de la prochaine victoire.

La nuit suivante, Claire sortait secrètement de la maison paternelle, accompagnée d'une pieuse veuve, sa confidente, et se dirigeait vers Sainte-Marie-des-Anges. Saint François et ses disciples venus à sa rencontre, des cierges à la main, l'introduisirent au chant des hymnes et des cantiques dans l'humble Sanctuaire. C'est là qu'elle allait s'offrir en holocauste sur l'autel de l'amour divin. Elle se dépouilla

de ses riches vêtements, et le séraphique Patriarche la revêtit d'une tunique grossière ; il coupa sa chevelure et couvrit sa tête d'un voile épais ; c'est ainsi que l'humble vierge fut consacrée au Seigneur ; c'était le 19 Mars de l'année 1212 ; Claire avait alors dix-huit ans. Le Deuxième Ordre de saint François, l'Ordre des Clarisses ou des *Pauvres Dames*, qui devait donner à l'Eglise d'innombrables phalanges de vierges fidèles était désormais fondé.

N'ayant pas encore de monastère établi pour le nouvel Ordre de la Pauvreté, François conduisit Claire dans un couvent de Bénédictines. Là, son père, irrité de sa fuite, lui livra de rudes assauts ; mais Claire avait mis toute sa confiance dans le Seigneur qui la rendit victorieuse.

Claire avait laissé à la maison paternelle une jeune sœur, nommée Agnès, qu'elle aimait tendrement. Quelques jours après, l'aimable enfant qui n'avait pas encore atteint sa quinzième année vint se jeter dans ses bras, disant : " Ma sœur, je veux servir Dieu avec vous." Claire lui répondit, en l'embrassant avec une grande effusion de joie : " Très douce sœur, je rends grâces à Dieu de ce qu'il a exaucé mon plus ardent désir." Claire se trouvait alors dans un autre couvent de Bénédictines, où François l'avait faite passer pour la préserver des fréquentes visites de ses parents. Ces derniers vinrent, avec une nouvelle colère et en compagnie de quelques chevaliers, leurs amis, chercher Agnès. Dans toute la brutalité des mœurs de cette époque,

lorsqu'elles n'étaient pas adoucies par la piété, un de ces chevaliers prit l'innocente enfant par les cheveux, lui donna de grands coups et la traina hors de la maison ; mais Dieu la délivra miraculeusement. Elle revint auprès de sa sœur désolée, et le bienheureux François alla les consoler. Il donna à la jeune Agnès l'habit de religion comme à sa sœur Claire, et mit à leur disposition l'église de Saint-Damien et ses humbles dépendances où tout respirait une extrême pauvreté.

Quelques années après, Favorino que la grâce divine avait déjà transformé, s'endormit du sommeil des justes, et la pieuse Ortolana, ainsi que Béatrix, sa plus jeune fille, allèrent bientôt rejoindre Claire et Agnès, pour embrasser avec elles les austérités de la pénitence !

Il y avait déjà plusieurs années que sainte Claire était dans sa tranquille solitude de Saint-Damien, lorsqu'il lui vint le désir de revoir l'église de Sainte-Marie-des-Anges, où elle avait renoncé au monde. Et, admirable simplicité des âmes innocentes ! elle avait aussi le désir de prendre un repas dans le couvent, avec François, son père spirituel. A cette époque les règles de la clôture n'existant pas encore, le Saint pouvait lui accorder cette pieuse satisfaction. Plusieurs fois elle en fit la demande, et François lui refusa constamment la permission. Ses compagnons qui connaissaient le désir de la Sainte, lui dirent un jour : " Père, il nous semble que la rigueur dont vous usez envers

Sœur Claire n'est pas inspirée par la divine charité. Cette vierge si sainte et si chérie de Dieu souhaite prendre un repas avec vous, et vous refusez de la satisfaire dans une chose de si peu d'importance. Vous oubliez donc que c'est à votre voix qu'elle a renoncé à toutes les richesses et à toutes les pompes du siècle ? A vous dire vrai, vous demandât-elle quelque faveur bien plus grande, elle est votre fille spirituelle, et vous ne devriez pas la désobliger. — Vous croyez donc, répondit le Saint, que je dois me rendre à ses désirs ? — Oui, Père, reprirent les Frères, Sœur Claire mérite que vous lui accordiez ce qu'elle vous demande. — Eh bien ! répliqua saint François, votre avis est le mien, je consens ; et, pour procurer à notre sœur une plus grande consolation, je veux qu'elle vienne prendre ce repas à Sainte-Marie-des-Anges. Depuis longtemps déjà elle est renfermée à Saint-Damien ; ce sera pour elle un bonheur de revoir ce couvent où elle a déposé les livrées du siècle pour se faire l'épouse de Jésus-Christ ; c'est là que nous mangerons ensemble au nom du Seigneur."

Au jour convenu pour ce repas, sainte Claire sortit de son monastère avec une de ses compagnes, et, conduite par quelques-uns des Frères, se rendit à Sainte-Marie-des-Anges. Lorsqu'elle y fut arrivée, elle alla se prosterner au pied de l'autel devant lequel on lui avait coupé les cheveux et donné le voile ; puis, en attendant l'heure du repas, on la conduisit visiter le couvent. Pendant ce temps

saint François faisait tout préparer; et, suivant son usage, il voulut que les mets fussent posés à terre. Enfin, à l'heure indiquée, lui-même avec un de ses compagnons, et la Sainte avec sa compagne, se rangèrent autour des mets qu'on avait disposés, et les autres Frères prirent aussi humblement leur place. Au premier mets, le Saint se mit à parler de Dieu avec tant de suavité, de profondeur et d'éloquence, que l'abondance divine descendant bientôt sur ceux qui l'écoutaient, tous se sentirent ravis en extase, et ils se tenaient les mains et les yeux levés vers le ciel. En ce moment, les habitants d'Assise, de Bettone et des environs virent l'église de Sainte-Marie-des-Anges, tout le couvent et les bois tellement enflammés, que tout paraissait en proie à un immense incendie. Dès qu'ils aperçurent les flammes les habitants d'Assise s'empressèrent d'accourir pour les éteindre; mais arrivés près du couvent et se voyant trompés, ils entrèrent et trouvèrent saint François, sainte Claire et tous ceux qui les accompagnaient ravis en Dieu par la contemplation et assis autour de quelques pauvres mets. Ils comprirent alors que c'était un feu divin et non pas un feu matériel que Dieu avait fait apparaître miraculeusement, voulant signifier par là, les flammes de divin amour dont étaient embrasées ces saintes âmes. Ils se retirèrent édifiés et le cœur rempli de consolation. Après une longue extase, saint François, sainte Claire et tous les autres convives revinrent à eux et se sentirent tellement rassasiés de

la nourriture spirituelle qu'ils venaient de recevoir, qu'ils ne songèrent plus aux mets grossiers qu'on avait disposés. Ainsi se termina ce repas béni ; et sainte Claire suivie de sa compagne, reprit le chemin de son monastère.... (1)

Cependant après sa prédication du Carême à Assise (1212) et après avoir installé les nouvelles Religieuses à Saint-Damien, François voulut s'occuper de ce qui le regardait personnellement, et il se trouva plusieurs jours dans une grande perplexité sur la conduite qu'il devait tenir. Pour se déterminer, il consulta ceux de ses Frères avec qui il s'entretenait plus familièrement, et leur proposa ainsi sa difficulté :

“ Mes Frères, que me conseillez-vous ? Lequel des deux jugez-vous meilleur, que je vaque à l'oraison ou que j'aille prêcher ? Il semble que l'oraison me convienne mieux, car je suis un homme simple qui ne sais pas bien parler, et j'ai reçu le don de la prière plus que celui de la parole. D'ailleurs on gagne beaucoup en priant : la prière est la source des grâces. En prêchant, on ne fait que distribuer aux autres ce que Dieu a communiqué. L'oraison purifie notre cœur et nos affections, nous unit au seul vrai et souverain bien, et nous affermit dans la vertu. La prédication rend poudreux les pieds de l'homme spirituel ; c'est un emploi qui distrait et qui dissipe, qui fait aussi relâcher de la

(1) Ceci se passa en l'année 1221.

discipline régulière. Enfin, dans l'oraison nous parlons à Dieu, nous l'écoutons et nous conversons avec les Anges, comme si nous menions une vie angélique. Dans la prédication, il faut avoir beaucoup de condescendance pour les hommes, et vivant parmi eux, voir et entendre, parler et penser en quelque sorte comme eux, d'une manière humaine. Mais il y a une chose qui parait l'emporter sur tout cela devant Dieu, c'est que son Fils unique, qui est la Sagesse souveraine, a quitté, pour le salut des âmes, le sein de son Père, afin d'instruire les hommes par son exemple et par sa parole, de les racheter au prix de son sang divin, qu'il fit couler en abondance sur eux ; enfin leur donnant tout, sans se rien réserver pour lui-même. Or, nous devons toujours agir suivant les exemples qu'il nous a donnés, exemples qui frappent nos yeux dans sa Personne divine, comme s'ils partaient du haut d'une montagne lumineuse. Il semble donc plus conforme à la volonté de Dieu que je renonce aux douceurs de la contemplation, pour me livrer au ministère apostolique."

Malgré toutes ces réflexions, son esprit demeura dans une pénible incertitude. Et cet homme, dit saint Bonaventure, d'ailleurs rempli de merveilleuses connaissances par l'esprit de prophétie, ne pouvait par lui-même résoudre cette question d'une manière claire. Dieu le permettait ainsi, afin de donner plus d'éclat, par une révélation du ciel, au mérite de la prédication, et pour conserver à François son humilité et la rendre plus profonde.

Pour sortir de son incertitude, le Serviteur de Dieu appella Frère Massée et lui dit : “ Allez trouver Sœur Claire : dites-lui de ma part, de s’unir à quelques-unes de ses compagnes les plus pieuses et de prier Dieu de me faire connaître sa volonté adorable. Puis, vous irez trouver le Frère Sylvestre et vous lui ferez la même demande.

Or, ce Frère Sylvestre était celui-là même qui, lorsqu’il était encore séculier, avait vu sortir de la bouche de saint François une croix d’or, dont la partie supérieure s’élevait jusqu’au ciel et dont les bras s’étendaient jusqu’aux extrêmités du monde. Depuis son entrée en religion, il avait fait de si merveilleux progrès dans la sainteté et dans la dévotion qu’il obtenait de la divine bonté toutes les faveurs qu’il lui demandait. Aussi saint François avait pour lui une grande vénération.

Frère Massée partit donc, suivant l’ordre du Père, et s’acquitta de la commission dont il était chargé, d’abord près de sainte Claire, puis près de Frère Sylvestre. Celui-ci dès qu’il connut les intentions du Saint, se mit en prière, et après avoir reçu de Dieu la réponse qu’il demandait, alla trouver Frère Massée et lui dit : “ Annoncez à Frère François, de la part de Dieu, que ce n’est pas seulement pour sa propre sanctification qu’il est appelé au genre de vie qu’il a embrassé, il faut encore qu’il travaille au salut des autres.” Alors Frère Massée retourna vers sainte Claire pour savoir ce qui lui avait été révélé ; et la Sainte lui répondit qu’elle et ses compagnes

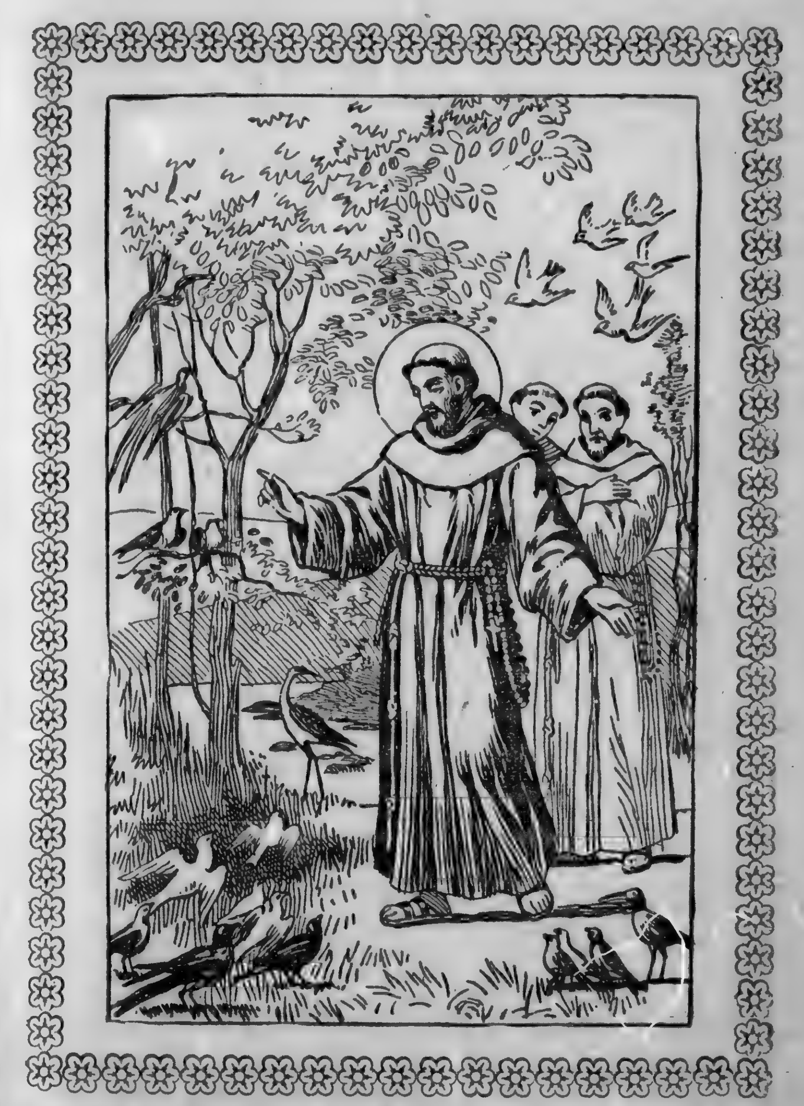
avaient reçu de Dieu la même réponse que Frère Sylvestre.

Il retourna donc vers saint François qui le reçut avec une grande charité, lui lavant les pieds et lui préparant lui-même son repas ; puis, quand le Frère eut mangé, il l'appela dans le bois, et là, se jetant à ses pieds, il baisa son capuce, étendit les bras en croix et lui demanda : " Que veut de moi mon Seigneur Jésus-Christ ? " — Voici, répondit Frère Massée, ce que le Christ Jésus a révélé à Frère Sylvestre, à Sœur Claire et à ses compagnes ; sa volonté est que vous alliez prêcher par le monde, car il ne vous a pas choisi seulement pour votre propre sanctification, mais aussi pour le salut de vos Frères !

A cette réponse, instruit de la volonté d'en Haut, le Saint s'écria : " Allons donc, au nom du Seigneur ! " Saisi de l'Esprit de Dieu, comme autrefois les Prophètes, et tout embrasé du feu de la charité, François s'élance et part avec deux compagnons, Frère Massée et Ange de Riéti. Il marchait avec tant de vitesse, pour obéir à l'ordre du Ciel, qu'on voyait bien que la main du Seigneur agissait sur lui, et qu'il était revêtu d'une nouvelle force d'en Haut, pour le ministère de la prédication. Marchant tous les trois, dans un saint enthousiasme, et sans faire aucune attention aux chemins qu'ils prenaient, ils arrivèrent à un château, appelé le château Savurniano, où saint François se mit aussitôt à prêcher. Des hirondelles gazouillaient alors autour de lui ; il

leur ordonna de se tenir en silence jusqu'à la fin de sa prédication, et les hirondelles obéirent. Alors, il prêcha si merveilleusement que les gens du château, entraînés par sa parole, voulaient immédiatement tout quitter et le suivre ; mais François les en dissuada, en leur disant : N'agissez point avec précipitation ; restez dans votre demeure. Je vous promets de vous faire connaître ce que vous avez à faire pour le salut de vos âmes. Ce fut à cette occasion qu'il projeta l'établissement du Tiers-Ordre, pour la sanctification de tous. François prit congé des gens du château, qu'il laissa pleins de consolation et tout disposés à la pénitence, et il se rendit dans un pays situé entre Cannaio et Bevagna.

Il cheminait ainsi plein de ferveur, quand, levant les yeux, il vit, près de la route, des arbres sur lesquels se trouvait une multitude d'oiseaux. Cette vue le remplit d'admiration, et aussitôt il dit à ses compagnons : " Attendez-moi ici, car il faut que j'aille prêcher les oiseaux, mes petits Frères." Et se dirigeant vers l'endroit où ils étaient posés, il se mit à prêcher ceux qui se trouvaient à terre. A sa voix, les autres, qui étaient encore sur les arbres, vinrent se réunir autour de lui et se tinrent immobiles durant tout le temps de sa prédication ; il avait même cessé de parler qu'ils demeuraient encore, et ils ne se dispersèrent qu'après avoir reçu la bénédiction de leur Prédicateur. Frère Massée, le témoin réjoui de ce merveilleux spectacle, disait



SAINT FRANÇOIS PRÊCHANT AUX OISEAUX

plus tard à Frère Jacques, que saint François se promenait parmi ces oiseaux, qu'il les frôlait avec sa robe, et que pas un n'avait peur ni ne songeait à s'envoler. Or, voici à peu près quelles furent les paroles de saint François dans cette circonstance : " Chers oiseaux, mes petits Frères, vous devez à votre Créateur une bien grande reconnaissance ; oui, partout et toujours vous devez chanter ses louanges. C'est à lui que vous devez la liberté de voler où il vous plait ; c'est lui qui vous a revêtus d'un double et triple vêtement ; c'est lui qui dans l'arche de Noé, a réservé quelques-uns des vôtres pour conserver votre race ; c'est à lui que vous devez l'air que vous respirez. Et puis, voyez encore : vous ne semez, vous ne moissonnez pas : c'est Dieu qui vous nourrit ; c'est lui qui vous donne les rivières et les fontaines pour y étancher votre soif ; c'est à lui que vous devez les montagnes et les vallées où vous vous retirez, et les arbres où vous posez vos nids. Vous ne savez ni filer, ni coudre, et c'est encore Dieu qui vous donne le vêtement à vous et à vos petits. Votre Créateur vous aime donc beaucoup, puisqu'il vous comble de tant de bienfaits. Ah ! gardez-vous, mes petits Frères, de vous montrer ingrats envers lui : appliquez-vous au contraire à lui rendre le tribut constant de vos louanges."

Au moment où le Saint parlait ainsi, les oiseaux commencèrent à ouvrir le bec, allongèrent le cou, étendirent leurs petites ailes et inclinèrent res-

pectueusement la tête vers lui, montrant ainsi, par toute leur attitude et le gazouillement qu'ils faisaient entendre, l'extrême plaisir que leur procuraient les paroles de leur Prédicateur. Saint François, lui aussi, tressaillait de joie et s'émerveillait à la vue d'une si grande multitude d'oiseaux, de leur belle variété et de l'attention qu'ils prêtaient à ce qu'il leur disait ; et dans son ravissement, il s'épanchait en louanges devant son Créateur. Enfin, sa prédication terminée, il congédia les oiseaux, en faisant sur eux le signe de la croix, et aussitôt ils s'élevèrent dans les airs en faisant retentir des chants merveilleux ; puis selon la direction de la croix formée sur eux par le Saint, ils se divisèrent en quatre parties, s'envolant les uns vers l'Orient, d'autres vers l'Occident, d'autres vers le Midi et d'autres enfin vers le Nord. Ce prodige avait sa signification mystérieuse : de même que saint François, ce gonfalonier du Christ avait prêché les oiseaux, et fait sur eux le signe de la croix dans la direction des quatre parties du monde vers lesquelles ils s'étaient dirigés : de même aussi, la prédication de la Croix du Sauveur devait être renouvelée dans le monde entier par son ministère et celui de ses Frères, qui, semblables, aux oiseaux ne possèdent rien et abandonnent à la seule providence de Dieu tout le soin de leur existence.

De retour vers ses compagnons, cet homme, *simple et pur*, dit saint Bonaventure, s'accusa de

négligence pour n'avoir pas encore, jusqu'à ce jour, *prêché ses Frères les oiseaux !*

Les miracles que Notre-Seigneur fit éclater partout sur son passage, rendaient témoignage à sa grande sainteté. A Bévagna, il rendit publiquement la vue à une jeune fille aveugle, en lui mettant à trois reprises de la salive sur les yeux, au nom de la Très sainte Trinité. A la vue de ce prodige, quantité de pécheurs se convertirent. Son grand amour pour Jésus-Christ et le salut des âmes lui fait concevoir le dessein d'aller en Orient, pour convertir les Infidèles ou remporter la palme du martyre. Il va à Rome et obtient du Pape Innocent III, la faveur d'aller prêcher l'Evangile au Soudan d'Egypte. Il s'embarque : des vents contraires le jettent sur les côtes de l'Esclavonie : la divine Providence le ramène à Assise, où elle l'éprouve par des infirmités, des maladies, et en particulier, des fièvres intermittentes et très douloureuses. Après un peu de mieux dû aux soins du charitable et pieux évêque d'Assise, les fièvres le reprennent et minent rapidement son tempérament déjà si épuisé. C'était vers la fin de l'année 1212, François entrait dans sa trente et unième année : à partir de cette époque sa vie ne fut plus qu'une série de souffrances et de maladies de tout genre. Mais soutenu par la ferveur de l'esprit, cet homme tout séraphique continua ses missions et son laborieux apostolat pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Le zèle du martyre s'empara de nouveau de son âme, et avec un tel élan que dès qu'il put se mettre en chemin, il quitta Assise pour entreprendre le voyage d'Afrique, marchant à pieds, à travers le nord de l'Italie, la France et l'Espagne. Son espoir était d'entrer dans l'empire musulman de Maroc et d'y prêcher l'Evangile. Son voyage qui dura jusqu'à la fin de l'année 1213, ne fut qu'une suite de miracles, de fondations de monastères et de travaux qui tenaient du prodige. Dès le départ, à Terni, dans l'Etat pontifical, il fit plusieurs miracles, entre autres celui-ci : Un jeune garçon venait d'être affreusement écrasé par la chute d'une muraille. François se fit apporter le corps tout broyé et tout sanglant : il se mit en prières, s'étendit sur le cadavre, comme autrefois le prophète Elisée, et le ressuscita en présence de tout le peuple.

Non loin de là, dans le comté de Narni, il reçut l'hospitalité d'un homme de bien qui était plongé dans une grande douleur : son frère s'était noyé et malgré toutes les recherches, on n'avait pu retrouver son cadavre. François se retira quelques instants pour prier, puis il revint, et indiquant un endroit de la rivière : "Là, dit-il, le corps est arrêté par ses habits au fond de l'eau." On plongea, on ramena le cadavre, et le Saint *lui rendit la vie*, devant toute la famille, transportée d'admiration et de bonheur !

A la prière de l'Evêque de Narni, il fit un simple signe de croix sur un pauvre vieillard, perclus de

tous ses membres, et aussitôt le paralytique se mit à marcher. Un autre signe de croix rendit aussitôt la vue à une femme aveugle.

A Orti, il redressa en le bénissant, un pauvre petit enfant tellement contrefait, que sa tête touchait à ses pieds ! Des prédications confirmées par de tels prodiges attiraient au Saint de nombreux disciples ; on élevait partout de nouveaux couvents, entre lesquels, il faut compter celui du Mont Alverne, dont nous parlerons à l'occasion du prodige de l'impression des *Stigmates*. François passa par le Piémont, le Midi de la France, pénétra en Espagne par la Navarre, avec le désir de s'embarquer de là pour le Maroc. Le Seigneur avait sur lui d'autres desseins : il lui envoya une violente maladie qui le retint en Espagne jusque vers la fin de 1214, où il se décida à rentrer en Italie. A Compostelle, un Ange lui apparut, pour le confirmer dans ce dessin, lui assurant que telle était la volonté de Dieu. Après avoir parcouru une grande partie de l'Espagne et du Portugal, le séraphique François repassa les Pyrénées, traversa le Roussillon et le Languedoc, s'arrêta quelque temps à Montpellier et revint à travers le Dauphiné, par le nord de l'Italie à son cher couvent de Sainte-Marie-des-Anges.

François s'arrêta peu de temps à Assise : son zèle lui fait entreprendre de nouvelles courses apostoliques : il va visiter une première fois le Mont Alverne ; de là il part pour Rome. En chemin, il fait des prédictions, des conversions, de nouveaux

miracles. Il arrive à Rome au temps du quatrième Concile de Latran. C'était en 1215 ; Innocent III déclare devant tous les Pères du Concile que dequis cinq ans, il avait approuvé l'Ordre et la Règle de François d'Assise, quoiqu'il n'eut pas donné de Bulle expresse et il renouvelle solennellement cette approbation. Le Saint retourne à Assise, y tient le premier chapitre général de l'Ordre, à la Pentecôte 1216 : après quoi, il envoie des Religieux en divers pays : lui-même se propose d'aller à Paris : retourne à Rome pour mettre son voyage sous la protection des Saints Apôtres, et y rencontre saint Dominique. (1) Tandis que François se trouvait à Rome, Innocent III mourait à Pérouse. Les Cardinaux élurent pour son Successeur, le Cardinal Censio Savelli qui prit le nom d'Honorius III. Le nouveau Pape, quelques mois après son élection approuva l'Ordre de saint Dominique. François partit de Rome, sur la fin de la même année (1216), dans le dessein de poursuivre son voyage en France. Il se rendit à Florence en Janvier 1217, pour y rencontrer son ami et son protecteur, le Cardinal Ugolini, qui lui donna le conseil charitable et prudent de rester en Italie, pour l'affermissement de son Ordre. François accepta ce sage avis avec reconnaissance, prit le

(1) Nous parlerons au chapitre suivant de l'amitié de saint François et de saint Dominique, et de l'union de leurs deux grandes Familles.

chemin de la vallée de Spolète et envoya à sa place, trois de ses disciples en France.

Dans le même temps, le saint Fondateur se proposa de demander au Pape, un cardinal de la sainte Eglise, comme Protecteur de son Ordre. Une vision céleste le confirma dans cette résolution. Il vit, pendant son sommeil, une poule qui tâchait de rassembler tous ses poussains sous ses ailes, pour les défendre du milan ; elle ne pouvait les couvrir tous, et plusieurs étaient exposés au péril : mais un autre grand oiseau qui parut, étendit ses ailes, et les protégea tous. A son réveil, François pria Notre-Seigneur de lui expliquer ce que cela signifiait, et il apprit que la poule le représentait lui-même, que les poussains étaient ses enfants, que l'oiseau à grandes ailes était l'image du Cardinal qu'il devait demander pour Protecteur. Il dit alors à ses Frères : « L'Eglise Romaine est la Mère de toutes les églises et la Souveraine de tous les Ordres Religieux. C'est à elle que je m'adresserai pour lui recommander mes Frères, afin qu'elle réprime par son autorité ceux qui leur veulent du mal, et qu'elle procure partout aux enfants de Dieu la liberté pleine et entière de s'avancer tranquillement dans la voie du salut éternel. Quand ils seront sous sa protection, il n'y aura plus d'ennemis qui s'opposent à eux, ni qui les inquiètent ; on ne verra parmi eux aucun enfant de Bélial qui ravage impunément la vigne du Seigneur. La sainte Eglise aura du zèle pour la gloire de notre pauvreté ; elle ne souffrira

pas que l'humilité qui est si honorable, soit obscurcie par les nuages de l'orgueil. C'est elle qui rendra indissolubles parmi nous, les liens de la charité et de la paix, punissant avec rigueur les auteurs des dissensions. Sous ses yeux la sainte observance évangélique fleurira toujours toute pure : elle ne laissera pas affaiblir, pas même pour un peu de temps, ces pratiques sacrées, qui répandent une odeur vivifiante. Que les enfants de cette sainte Eglise soient donc bien reconnaissants de ces douces faveurs qu'ils recevront de leur Mère ; qu'ils embrassent ses pieds avec une profonde vénération, et qu'ils lui vouent à jamais un attachement inviolable."

Cet admirable discours montre combien François, cet homme si simple, avait une connaissance profonde des prérogatives de l'Eglise de Rome, et comment il savait apprécier, la souveraine autorité du Siège Apostolique. François retourna à Rome et Honorius III, lui donna pour Protecteur, son ami, le Cardinal Ugolini. Le Saint plein de joie, reprit le chemin de Sainte-Marie-des-Anges, mais il passa le reste de l'année dans la vallée de Riéti, où il fit beaucoup de choses merveilleuses qui toutes ont été racontées par Frère Ange un de ses premiers compagnons. L'année 1218 fut partagée entre le séjour qu'il fit à Sainte-Marie-des-Anges pour l'instruction de ses Frères, et quelques voyages au Mont Alverne et à d'autres endroits où on lui donna de nouveaux monastères. Sa route était toujours marquée par les fruits de sa prédication, et par l'éclat de ses miracles.

CHAPITRE VI

1. Chapitre des Nattes. — 2. Saint François et Saint Dominique. — Grande union des deux Ordres.

Le 26 Mai de l'année suivante 1219, fut un grand jour dans l'histoire de l'Ordre des Frères Mineurs : c'était le saint jour de la Pentecôte. Ces Frères, arrivant de toutes les parties du monde, se trouvèrent réunis à Sainte-Marie-des-Anges pour assister au Chapitre Général auquel les avait convoqués leur séraphique Père.

Le fidèle serviteur du Christ, disent les *Fioretti*, Saint François, voulut tenir à Sainte-Marie-des-Anges un Chapitre général de son Ordre, et il réunit plus de *cinq mille* de ses Frères. (1) Saint Dominique, Fondateur et général de l'Ordre des Frères Prêcheurs qui se rendait alors de Bologne à Rome, se détourna avec sept de ses Religieux pour y assister ; et l'on y vit aussi un Cardinal très

(1) Ce fait est vraiment prodigieux : 5000 Religieux réunis en Chapitre, sans compter ceux qui étaient restés pour garder les Couvents, alors que cet Ordre nouveau comptait à peine *dix* années d'existence !

dévoué à saint François et auquel ce Bienheureux prédit qu'un jour il serait Pape. Ce Prélat qui avait quitté Pérousse, où se trouvait alors la Cour Romaine, pour venir à Assise, visitait chaque jour le Chapitre. Il y chantait quelquefois la messe, d'autres fois il y prêchait, et c'était toujours pour lui un bonheur et une consolation de pouvoir se trouver au milieu de cette sainte assemblée. A la vue de ces Frères assis dans la plaine autour du Couvent de Sainte-Marie-des-Anges, et partagés par groupes de quarante, de quatre-vingts et de cent ; à la vue de ces hommes occupés à s'entretenir de Dieu, adonnés à la prière, aux larmes et aux exercices de la charité ; à la vue de cette réunion qui se tenait dans un si profond silence et dans une si grande modestie qu'on n'y entendait pas la moindre rumeur, le moindre mouvement qui pût distraire ; à la vue d'une multitude si considérable et réglée par une discipline si exacte, il se sentait ravi d'admiration, et versant des larmes, il s'écriait dans la ferveur de son âme : " Oui, c'est vraiment ici que se trouve le *camp* et l'armée des chevaliers de Dieu." Dans une si grande assemblée, on n'entendait pas une expression oiseuse, pas une parole inutile ; quelques Frères se réunissaient-ils, c'était pour prier, réciter l'office divin, pleurer leurs péchés et ceux de leurs Bienfaiteurs, et s'entretenir du salut des âmes.

Toute la plaine où les Frères se trouvaient réunis était couverte de tentes faites avec des claies

et des nattes : elles étaient divisées en différents groupes, selon les diverses provinces auxquelles appartenaient les Frères qui les habitaient, et ce fut cette circonstance qui fit donner au Chapitre, le nom de Chapitre des *Claies* ou des *Nattes*. La terre nue servait de lit aux Frères ; quelques-uns seulement prenaient un peu de paille ; une pierre ou un morceau de bois leur tenait lieu d'oreiller. Une telle mortification excita une si grande dévotion dans tous ceux qui en étaient témoins ou qui en entendaient parler ; le bruit de la sainteté des Religieux se répandait si promptement que de Pérouse, où se trouvait alors la Cour du Pape, et des autres contrées de la vallée de Spolète, accourut bientôt pour les voir, une foule de comtes, de barons, de chevaliers et d'autres gentilshommes ; on vit arriver aussi des Cardinaux, des Evêques et des Abbés avec un grand nombre de Clercs. Tous voulaient être témoins d'une réunion si nombreuse, si sainte, si admirable par les exemples d'humilité qu'elle présentait, d'une réunion telle, enfin, que jamais le monde n'en avait vu de semblable. On accourait surtout pour voir le Chef très saint de cette pieuse milice, celui qui avait ravi au monde une si belle proie, rassemblé un troupeau si saintement composé, pour le faire marcher à la suite de Jésus-Christ, le vrai Pasteur.

Le Chapitre général une fois réuni, saint François, le Père et le Ministre, dans la ferveur qui l'animait, se mit à expliquer la parole de Dieu et à prêcher

ce que l'Esprit-Saint lui inspirait. Voici les paroles qui firent le sujet de son discours : " Nous avons promis à Dieu de grandes choses, mais il nous en a promis de plus grandes encore : gardons les unes, et soupirons après les autres. Le plaisir est court, la peine est éternelle : les souffrances sont légères et la gloire est infinie." Ces paroles qu'il développait avec ferveur, excitaient les Frères à l'obéissance et les y confirmaient. Elles les portaient au respect pour la sainte Eglise leur Mère, à la charité fraternelle, à la prière pour tous les pécheurs, à la patience dans les afflictions, à la modération dans la prospérité, à la modestie, à la chasteté, à la paix et à la concorde avec Dieu, avec le prochain et avec sa propre conscience, enfin à l'amour et à l'observance de la sainte Pauvreté. Saint François ajouta encore : " Par le mérite de la sainte obéissance, je vous ordonne, à vous tous qui êtes ici rassemblés, de n'avoir aucune sollicitude au sujet de votre subsistance et des autres besoins temporels : appliquez-vous uniquement à prier et à louer Dieu, laissez-lui tout le soin de subvenir à vos nécessités corporelles, et soyez sans inquiétude, car ce bon Père a pour vous une sollicitude toute spéciale." Cet ordre fut reçu de tous les Frères, l'allégresse dans le cœur, la joie sur le visage ; et quand saint François eut cessé de parler, tous se mirent en prière.

Cependant saint Dominique, témoin de ce qui se passait, s'étonnait beaucoup de la recomman-

dation que saint François venait de faire à ses Frères et il la regardait comme indiscrète. Il ne pouvait comprendre qu'une si grande multitude d'hommes pût être maintenue sans qu'aucun d'eux s'occupât de ce qui était nécessaire à leur subsistance. Mais le premier Pasteur, le Christ béni, voulant montrer le soin qu'il a de son troupeau et l'amour singulier qu'il porte à ses pauvres, inspira aux habitants de Pérouse, de Spolète, de Foligno, de Spello, d'Assise et des autres pays d'alentour d'apporter ce qui était nécessaire à l'entretien de cette sainte réunion. Bientôt l'on vit arriver des hommes conduisant des bêtes de somme, des chevaux et des chariots chargés de pain, de vin, de fèves, de fromage et de tout ce dont les Pauvres du Christ pouvaient avoir besoin. On apportait aussi des tables, des pots, des coupes, des verres, enfin toute la vaisselle nécessaires pour leur repas; et ceux-là s'estimaient les plus heureux qui pouvaient le plus contribuer à leur rendre service. Ce fut au point que l'on vit des chevaliers, des barons et d'autres gentilshommes que la curiosité avait conduits au lieu du Chapitre, s'empresser eux-mêmes de servir les Frères avec humilité et respect.

A ce spectacle, voyant que la Providence veillait d'une manière si spéciale et si manifeste sur ces saints Religieux, saint Dominique reconnut la témérité du jugement qu'il avait porté en regardant comme indiscrets les ordres que saint François avait donnés. Il alla le trouver et se jetant à ses

pieds, il s'accusa humblement de sa faute et lui dit : " Oui, véritablement, Dieu prend un soin tout particulier de ses saints Pauvres, et je ne le savais pas : mais maintenant moi aussi, je promets d'observer la sainte Pauvreté de l'Evangile." Saint Dominique se retira donc fort édifié de la foi qui animait saint François, de l'esprit de pauvreté qu'il avait admiré dans une assemblée si nombreuse et si bien ordonnée, de la Providence divine qui se manifestait d'une manière si éclatante, et des bonnes œuvres qui se multipliaient avec tant de zèle.

Ce fut encore au temps de ce Chapitre que saint François connut, par révélation, qu'un grand nombre de Frères portaient sur la chair des cilices et des cercles de fer, ce qui occasionnait une multitude d'infirmités qui mettaient la plupart d'entre eux dans l'impossibilité de vaquer à la prière, quand ils avaient assez de force pour ne pas succomber entièrement. Aussitôt, comme un Père plein de discrétion, il ordonna, au nom de l'obéissance à tous ceux qui portaient ces instruments de mortification de les retirer et de les déposer devant lui. Les Frères obéirent, et l'on compta jusqu'à *cinq cents* cilices et un bien plus grand nombre encore de cercles de fer ; tout cela formait un énorme monceau. Saint François défendit aux Frères d'en rien reprendre. Enfin, le Chapitre terminé, après les avoir affermis dans le bien, après leur avoir enseigné les moyens de se conserver sans péché, malgré la perversité du monde, il leur donna la Bénédiction

de Dieu et la sienne, et les renvoya dans leurs provinces tout remplis d'une sainte joie. (1)

Plusieurs Prélats et une foule nombreuse d'autres personnes de qualité étaient venus par curiosité à ce Chapitre pour contempler la nouveauté de ce spectacle. En voyant le dénûment des Frères, leur simplicité, leur abandon complet à la Divine Providence et leur fraternel amour, beaucoup étaient émus jusqu'aux larmes. " Voilà, se disaient-ils, ce qui montre bien que le chemin du ciel est étroit, et qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu. Nous nous flattons de faire notre salut, en jouissant des douceurs de la vie et en prenant toutes nos aises, pendant que ceux-ci, pour sauver leur âme, châtient rudement leur corps, se privent de tout et tremblent encore. Nous voudrions mourir comme eux, mais nous ne voulons pas vivre de même ; on meurt cependant comme on a vécu." Et ils vinrent au nombre de plus de *cinq cents*, se jeter aux pieds de François et lui demander de les recevoir parmi ses Frères.

On établit dans ce Chapitre des Ordonnances fort importantes et qui fixèrent les glorieuses destinées de l'Ordre. L'une d'elles était conçue en ces termes : " Tous les Samedis il sera célébré dans tous nos Couvents une messe solennelle en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie *Immaculée*." L'Ordre séraphique dressa ce remarquable Statut

(1) Fioretti c. XVIII.

six siècles avant la proclamation solennelle du grand dogme de l'Immaculée Conception !

La présence du Patriarche saint Dominique au Chapitre des Nattes convoqué par le séraphique Père saint François prouve que ces deux grandes âmes se connaissaient déjà et voulaient travailler de concert, dans leur zèle brûlant, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

L'histoire nous apprend dans quelles circonstances merveilleuses ces deux admirables Saints se rencontrèrent une première fois et comment leur amitié toute céleste a été transmise à l'innombrable postérité de leurs Enfants spirituels.

C'était en 1216 ; le grand Patriarche saint Dominique était venu à Rome demander au Saint Siège l'approbation des Constitutions de son Ordre. Or, une nuit qu'il était en oraison dans la Basilique de Saint-Pierre, il fut ravi en extase et eut une grande vision : le ciel s'ouvrit à ses yeux et il vit le Christ, irrité contre la terre, brandissant trois dards enflammés, et prêt à exterminer trois classes de pécheurs : les orgueilleux, les avares et les impudiques. Comme le Saint tremblait à cette vue et cherchait un secours pour la terre contre la colère divine, tout-à-coup apparaît l'auguste Vierge Marie qui se jette aux pieds de son Divin Fils et implore le pardon des coupables en présentant à leur Juge en courroux deux hommes vêtus en mendiants : " Voici, dit la toute-puissante Médiatrice à son Divin Fils, voici deux fidèles Serviteurs

qui feront refleurir partout la Foi et les vertus Evangéliques."

Dominique s'était reconnu pour l'un de ces deux pauvres, mais ne connaissait pas le second ; il sortait à peine de la Basilique, que son mystérieux compagnon venait au-devant de lui ; Dominique court à sa rencontre, l'embrasse avec transport, et les deux Saints se comprennent et s'aiment, bien que jusque-là ils ne se fussent jamais vus. Dominique raconte à François la vision dont il vient d'être favorisé, puis il ajoute : "Vous serez mon Frère, nous travaillerons ensemble ; demeurons saintement unis, et personne ne pourra prévaloir contre nous." A partir de ce jour, un amour inexprimable unit les deux saints Patriarches. Dominique voulut que François lui donnât sa corde grossière, et il la porta depuis sous ses vêtements, comme le symbole du lien indissoluble qui devait l'unir à son frère d'armes dans le camp du Seigneur.

Après le Chapitre des Nattes, saint François fit un grand voyage en Orient, comme nous le verrons au chapitre suivant. A son retour, il visita dans la Haute Italie plusieurs couvents de son Ordre, et il s'y rencontra de nouveau avec son ami saint Dominique. Au monastère des pieux Solitaires de la vallée d'Astino, saint Dominique qui était prêtre, chanta une grand'messe, et saint François qui n'était que diacre l'assista dans les fonctions de son Ordre. Quelle Messe ! et quels Saints !

Pendant qu'ils étaient ensemble à Crémone, s'en-

les vertus

e ces deux
; il sortait
ieux com-
ique court
et les deux
que jusque-
que raconte
re favorisé,
e, nous tra-
ement unis,
e nous." A
ble unit les
voulut que
et il la porta
symbole du
rère d'armes

François fit
us le verrons
isita dans la
Ordre, et il
saint Domi-
taires de la
était prêtre,
ois qui n'était
e son Ordre.

rémone, s'en-



RENCONTRE DE S. DOMINIQUE ET DE S. FRANCOIS

tretenant des choses célestes, les Religieux du couvent vinrent les prier tous deux de bénir un puits dont l'eau était trouble et insalubre. A la sollicitation de l'humble François, Dominique bénit un vase plein de cette eau bourbeuse et la fit renverser dans le puits. A partir de ce moment, l'eau du puits ne cessa d'être parfaitement claire et de qualité excellente.

On rapporte dans la vie de saint François un autre miracle qui lui fut commun avec son ami saint Dominique. Il est consigné plus au long dans un manuscrit espagnol d'un Compagnon du bienheureux Père saint Dominique. En voici la substance :

" Saint François tenant un Chapitre de son Ordre dans une petite ville, notre Père saint Dominique alla le voir ; et ils se cherchaient souvent pour leur consolation spirituelle. Le Couvent se trouva dépourvu de vivres : l'heure du repas vint ; on n'avait rien à manger. Les deux Saints se mirent en prière, et se sentant exaucés, ils firent assembler les Religieux au réfectoire, où, après la bénédiction de la table, on vit entrer de jeunes hommes, d'une admirable beauté, au nombre de vingt, qui apportaient tout ce qui était nécessaire pour le repas de la Communauté entière. Ils servirent les Religieux avec un grand recueillement et une profonde humilité ; après quoi, se plaçant en ordre, deux à deux, ils se retirèrent. Le repas étant fini, notre Père saint Dominique fit un beau discours sur la confiance en

Dieu, et il avait coutume de prêcher dans les Couvents des Frères Mineurs, lorsqu'il y recevait la sainte hospitalité dans ses voyages. Il en agissait ainsi, à cause de son étroite union avec son grand ami, saint François."

L'âme virginale de saint Dominique s'envola de cette misérable terre vers le séjour de l'éternelle joie, cinq ans avant celle de son inséparable ami, le Séraphin d'Assise.

Nous possédons le portrait de ce Chérubin de la terre, peint en ces termes dans la Légende du Séraphique François, Légende composée par ordre du Pape Grégoire IX, le sincère ami de ces deux saints Patriarches. "Dominique était d'une taille médiocre, fine et bien proportionnée. Il avait le visage beau et agréable, la voix sonore et les mains longues. Ses cheveux étaient clairs et d'un blond quelque peu ardent aussi bien que sa barbe. De son front et de son regard sortait une splendeur rayonnante qui le faisait vénérer de tout le monde. Une religieuse allégresse était toujours peinte sur son visage, à moins que sa compassion pour les âmes souffrantes n'y fit paraître de la tristesse."

Son corps virginal repose dans le Couvent de son Ordre, à Bologne la Savante. Nous avons eu le bonheur de nous prosterner, le cœur ému, dans ce Couvent des heureux Enfants de saint Dominique, sur le magnifique tombeau du grand Patriarche, leur illustre Père.

L'amitié qui avait uni les deux Saints, pendant

leur vie, s'est perpétuée parmi leurs enfants. Les Frères Prêcheurs et les Frères Mineurs ont travaillé de concert à la défense de l'Eglise et à la réforme de la société chrétienne : portant dans le monde entier le flambeau de la foi, ils se sont rencontrés sur toutes les plages, sous tous les climats, et souvent ils ont cueilli ensemble la palme du martyre.

Les Supérieurs des deux Ordres eurent toujours à cœur d'entretenir dans leurs Familles ces traditions de sainte confraternité.

Nous possédons la magnifique Lettre adressée en 1255 à tous les Religieux des deux Ordres, par le Bienheureux Humbert de Romans, Maître général des Frères Prêcheurs et le B. Jean de Parme, Ministre général des Frères Mineurs.

“ A NOS FRÈRES BIEN-AIMÉS EN JÉSUS-CHRIST, LES FRÈRES MINEURS ET LES FRÈRES PRÊCHEURS RÉPANDUS PAR TOUT L'UNIVERS.

“ Le Sauveur du monde qui aime tous les hommes et ne veut la mort d'aucun de ses enfants, a pris différents moyens, dans les diverses époques, pour réparer la ruine primitive du genre humain : dans ces derniers temps, il a suscité nos deux Ordres pour ce ministère de salut. Nous le croyons indubitablement, c'est lui qui a appelé et enrichi de ses dons les plus précieux ces deux nombreuses Familles d'hommes dévoués, qui doivent sauver la terre par

la parole et par l'exemple. Pour la gloire de Dieu et non pour la leur, ces deux Ordres sont deux grands flambeaux qui illuminent d'une clarté céleste ceux qui sont assis à l'ombre de la mort : ils sont deux chérubins remplis de science qui lisent dans leurs âmes les mêmes pensées et les mêmes désirs : étendant leurs ailes sur le peuple, ils le protégent et le nourrissent de vérités salutaires : ils sont les deux fils du Dominateur de la terre : ils se tiennent prêts à exécuter toutes ses volontés : ils sont les deux témoins de Jésus-Christ, vêtus d'habits symboliques ; ils prêchent la vérité et lui rendent témoignage ; ils sont ces deux étoiles brillantes qui ont, suivant l'oracle des sibylles, l'apparence de quatre animaux et qui dans ces derniers jours ont créé au monde l'humilité et la pauvreté volontaire.

Qui pourrait compter tous les mystérieux et symboliques rapports des nombres avec ces deux Ordres sacrés ? La divine Sagesse qui a produit toutes choses avec nombre, n'a pas voulu seulement un Ordre, mais deux, afin qu'ils aient une société mutuelle pour le service de l'Eglise et pour leur avantage propre ; ils se réchaufferont dans une même charité ; ils s'aideront et s'encourageront l'un et l'autre ; et ainsi leur zèle sera doublé ; la force de l'un ajoutera ou suppléera à la force de l'autre ; et le double témoignage qu'ils rendront à la vérité en sera plus imposant.

Considérez, nos très chers Frères, combien abondante doit être la sincérité de notre dilection, nous

que notre Mère la sainte Eglise a enfantés en même temps, nous que l'éternelle Charité a envoyés ensemble pour travailler au salut des hommes. Comment les Fidèles nous reconnaîtront-ils pour des envoyés du Christ si ce n'est à notre affectueuse union ? Comment pourrions-nous répandre la charité dans les âmes, si, entre nous, elle restait faible et languissante ? Combien grand, combien fort doit être l'amour qui nous unit, puisqu'il a été incommensurable entre le Bienheureux François et le Bienheureux Dominique et entre nos anciens Pères ! Ils se regardaient comme des anges de Dieu ; ils se recevaient réciproquement, comme s'ils avaient reçu le Christ lui-même ; ils se rendaient des honneurs, ils se réjouissaient de leurs progrès spirituels, ils se donnaient de saintes louanges, et, en toutes choses, ils se prêtaient une sincère et mutuelle assistance.

Quels grands avantages ont retiré de cette union nos deux Ordres et le peuple fidèle ! Quelle gloire en a été rendue à Dieu ! Voilà ce qui faisait frémir l'antique ennemi ; comme un lion en fureur, il cherche à briser les liens de cette ancienne charité. O vous qui êtes bénis de Dieu, prenez garde qu'il ne puisse dire dans son orgueil : J'ai prévalu contre eux, parce que, s'éloignant des vestiges de leurs ancêtes, ils n'ont plus marché dans les voies de la dilection et de l'amour. Que le démon nous trouve donc toujours prêts à défendre cette très précieuse charité qui nous a été léguée par nos Pères.

Nous vous supplions par la Charité qui est Dieu même, de faire avec soin tout ce qui pourra entretenir la paix, la mutuelle concorde dans le Seigneur et l'indissoluble unité.

Nous avons regardé comme un devoir de notre paternité de vous écrire ces choses, ne pouvant vous les dire de vive voix."

Ces deux grandes Familles, nous l'avons déjà dit, ne se sont écartées en rien de ces admirables enseignements. Deux siècles plus tard, Sixte IV, en les contemplant, s'écriait dans son admiration : "Ces deux Ordres, comme les deux premiers fleuves du paradis des délices, ont arrosé la terre de l'Eglise universelle, par leur doctrine, leurs vertus et leurs mérites, et la rendent chaque jour plus fertile : ce sont les deux Séraphins qui, élevés sur les ailes d'une contemplation sublime et d'un angélique amour au-dessus de toutes les choses de la terre, par le chant assidu des louanges divines, par la manifestation des bienfaits immenses que Dieu, ouvrier suprême, a conférés au genre humain, rapportent sans cesse dans les greniers de la sainte Eglise les gerbes abondantes de la pure moisson des âmes rachetées par le précieux Sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes dont se sert le Seigneur Dieu pour appeler les peuples au Banquet de son saint Evangile."

Ces traditions de mutuelle charité nous sont recommandées dans les Constitutions générales de l'Ordre, en vigueur chez les Frères Mineurs de l'Observance.

Pour garder dans les traditions des deux Ordres cette étroite union, un usage touchant a été établi, éternel mémorial de l'amitié des saints Patriarches : le 4 Août, Fête de Notre Père saint Dominique, le Ministre Général des Frères Mineurs de l'Observance se rend au Couvent généralice des Dominicains, à Rome, afin d'y célébrer les offices solennels ; et le 4 Octobre, Fête de N. S. P. S. François le Maître Général des Frères Prêcheurs préside au Couvent des Franciscains, et célèbre avec le successeur de saint François, la Fête du séraphique Patriarche. Cet usage se pratique également dans toutes les autres villes et localités où les Dominicains et les Franciscains ont des Monasères.

Cette admirable fraternité des deux Ordres se retrouve jusque dans leur Liturgie respective : les Frères Prêcheurs récitent pour la Fête de saint François, l'Office propre du Saint que récitent les Frères Mineurs ; et ceux-ci pour la Fête de saint Dominique, disent le même office que les Frères Prêcheurs, sous le rit Double de 1re classe, avec Octave. (1)



(1) Auréole Sérap. 4 Août.

CHAPITRE VII

1. Voyage en Orient. — 2. Retour. — 3. Le Tiers-Ordre.

Le Chapitre des Nattes étant terminé, François, à l'exemple des Apôtres, partagea le monde entre ses Frères, pour le soumettre tout entier à l'Empire de Jésus-Christ. Après une longue prière, suivant sa coutume, il fit savoir qu'il prenait pour lui et pour *douze* de ses Compagnons, la Syrie et l'Egypte. Avant de partir pour aller prêcher l'Evangile aux Musulmans du Levant, il choisit six de ses Frères pour aller évangéliser les Musulmans dans le Maroc où ils reçurent la couronne du martyre, traversa la Province de la Marche et alla s'embarquer à Ancône. Le Capitaine d'un vaisseau qui allait porter du secours à l'armée chrétienne devant Damiette voulut bien recevoir le saint Patriarche, avec *onze* de ses Frères. Tous les Religieux qui étaient présents, désiraient l'accompagner, avec l'espérance du martyre. Le Saint pour n'en chagriner aucun leur dit à tous fort prudemment et avec la bonté d'un véritable père :

" Mes très chers enfants, il n'y en a pas un parmi vous que je voulusse éloigner de moi : je voudrais que vous puissiez m'accompagner tous dans ce voyage, mais je n'ai pu raisonnablement demander au Capitaine du vaisseau de vous recevoir tous. C'est pourquoi, afin de n'attrister personne, je ne veux pas faire le choix moi-même ; il faut que ce soit le Ciel qui le fasse." Et appelant aussitôt un petit enfant qui se trouvait parmi les passagers : " Le Seigneur, ajouta-t-il, a souvent fait connaître sa volonté par la bouche des petits enfants : interrogeons celui-ci, et ajoutons foi à ce qu'il dira. Dieu parlera par sa bouche." Il demanda donc à l'enfant si c'était la volonté de Dieu que tous les Religieux présents fissent avec lui le voyage d'Orient. Le petit enfant répondit d'une voix ferme : " Non, ce n'est pas la volonté du bon Dieu." Il lui demanda alors lesquels il devait prendre. L'enfant inspiré d'en Haut en nomma *onze*, les montrant du doigt, et s'approchant d'eux à mesure qu'il les nommait.

Les Religieux, remplis d'admiration tombèrent tous à genoux, reçurent la bénédiction de leur père commun, et se séparèrent après s'être donné le baiser de paix.

François s'embarqua avec ses *onze* Compagnons : on leva l'ancre. La navigation fut heureuse. Les missionnaires abordèrent à l'île de Chypre, où le vaisseau stationna deux jours. De Chypre, François alla débarquer à Saint Jean d'Acre, d'où il envoya ses Frères deux à deux dans les lieux de la Syrie

qui avaient le plus besoin de missionnaires. Le Saint se rembarqua avec le Frère Illuminé, pour se rendre en Egypte, à l'armée des Croisés qui assiégeait Damiette.

La discorde régnait alors au camp des Croisés ; les chevaliers méprisaient souverainement les hommes de pied. L'infanterie répondait en accusant les chevaliers de lâcheté. Une émulation séditieuse animait les uns et les autres, et, afin de montrer qui aurait plus de valeur, ils contraignirent le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, à livrer bataille. Cette décision affligea profondément le serviteur de Dieu qui venait d'arriver au camp des Chrétiens. Il dit à Frère Illuminé : " Le Seigneur m'a fait connaître que les chrétiens auront le désavantage dans cette bataille. Si je le dis hautement, je passerai pour un insensé : si je ne le dis pas, ma conscience en sera chargée. Que vous en semble ? — Mon Père, répondit Frère Illuminé, peu vous importe le jugement des hommes ; d'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on vous regarde comme un insensé. Déchargez votre conscience, et craignez Dieu plus que tout le monde." Et le Héraut du Christ donna aux Croisés des avis salutaires, prédisant les malheurs du combat. Mais la passion enivrait les esprits et les paroles du Saint furent prises pour des rêveries. La bataille fut livrée le vingt-neuvième jour d'Août, par une chaleur excessive : les Chrétiens perdirent six mille hommes sans compter les prisonniers. Cette perte

fut l'accomplissement de la prophétie de François, et elle fit comprendre qu'on n'aurait pas dû mépriser ses conseils si pleins de sagesse.

Cependant l'homme de Dieu, après avoir passé de longues heures dans la prière, se lève avec un visage rayonnant de confiance, et il prend le chemin du camp des infidèles, en chantant ces paroles du Prophète : " Maintenant, Seigneur, que vous êtes avec moi, je ne craindrai aucun mal, quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort." On lui représenta le danger d'une telle entreprise et l'ordre du Soudan qui promettait un besant d'or à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien ; rien ne put arrêter cet intrépide Chevalier de Jésus-Christ. Deux brebis qu'il rencontra d'abord lui causèrent une grande joie : il dit à son Compagnon : " Mon Frère, ayez confiance au Seigneur, la parole de l'Evangile s'accomplit en nous : Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups." En effet, un peu plus loin une bande de Sarrasins se jeta sur eux, comme des loups sur des brebis. Ces infidèles les chargèrent de coups et d'insultes, et les conduisirent bien garottés, au Soudan qui leur demanda pour qui, pourquoi et comment ils étaient envoyés. François répondit avec tout le courage de son cœur : " Ce ne sont pas les hommes, c'est le Très Haut qui m'envoie, pour vous montrer à vous et à votre peuple, la voie du salut, en vous annonçant les vérités de l'Evangile." Et il prêcha aussitôt avec une merveilleuse ferveur

et une force admirable un seul Dieu en trois Personnes, Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'était l'accomplissement de ces paroles : " Je vous donnerai des paroles et une sagesse auxquelles tous vos ennemis ne pourront résister ni rien opposer." Le Soudan, frappé d'un tel courage, l'écouta volontiers et l'engagea instamment à demeurer avec lui. François dit : " Je resterai avec vous, si vous et votre peuple, vous vous convertissez pour l'amour de Jésus-Christ. Si vous hésitez à quitter la loi de Mahomet pour la loi du Christ Jésus, faites allumer un grand feu, et j'entrerai dedans avec vos prêtres, afin que vous voyiez par là quelle est la Foi qu'il faut suivre. — Je ne crois pas, répondit le Soudan, qu'aucun de nos prêtres veuille entrer dans le feu ni souffrir quelque tourment pour sa religion." Il fit cette réponse, parce qu'à la proposition du feu, il avait vu s'esquiver en secret et promptement un des plus anciens et des notables. François reprit : " Si vous me promettez d'embrasser la religion chrétienne, j'entrerai seul dans le feu : si je suis brûlé, qu'on l'impute à mes péchés : mais, si Dieu me conserve, vous reconnaîtrez Jésus-Christ pour vrai Dieu et Sauveur de tous les hommes."

Le Soudan lui avoua qu'il n'osait accepter ce parti, par crainte d'une sédition. Il offrit alors à François de riches présents : cet amant de la Pauvreté les méprisa comme de la boue. Le Soudan de son côté, craignant que quelques-uns des siens,

touchés des paroles de cet homme de Dieu, ne se convertissent et ne passassent à l'armée des chrétiens, le fit conduire en sûreté et avec honneur au camp devant Damiette.

O homme vraiment heureux, s'écrie ici saint Bonaventure, qui, bien que son corps n'ait pas été déchiré par le fer du tyran, n'a pas perdu la ressemblance avec l'Agneau divin immolé ! Oui, dis-je, homme vraiment heureux, qui n'a pas succombé sous le glaive des persécuteurs, et qui pourtant a reçu la palme du martyre.

Pendant que François demeura en Egypte, il ne fit pas grand fruit parmi les Infidèles ; mais ses paroles furent une semence féconde, dont ses disciples envoyés depuis par les Pontifes Romains recueillirent une abondante moisson.

Les Sarrasins ne furent pas le seul objet du zèle de François. Il travailla encore au salut des Chrétiens de l'armée des Croisés, et il y en eut quelques-uns qui se rendirent ses disciples. L'Evêque d'Acre, Jacques de Vitry, écrivant à ses amis de Lorraine sur la prise de Damiette, leur apprenait que Reinier, Prieur de Saint-Michel, était entré dans l'Ordre des Frères Mineurs ; que trois des principaux de son clergé l'y avaient suivi ; qu'il avait peine à retenir le Chantre et d'autres qui voulaient embrasser le même état. A quoi il ajoute : "Cette Religion se répand fort dans le monde, parce qu'elle imite exactement la forme de la primitive Eglise, et la vie des Apôtres."

Les plus anciens monuments de l'Ordre assurent qu'après quelques mois de séjour en Egypte, le saint Patriarche alla en Palestine, visita les saints Lieux, et fonda la mission Franciscaine de Terre-Sainte, en laissant alors à Jérusalem, quelques-uns de ses disciples. Il dressa la tente de ses Frères sur la sainte montagne de Sion, mais il ne put rien leur confier, on ne lui avait rien confié à lui-même. Les Catholiques ne possédaient plus alors un seul pouce de terrain en Terre-Sainte. C'est à force de patience, au prix de mille sacrifices et même de leur propre vie que nos Pères acquirent peu à peu et conservèrent à la Catholicité ses plus précieux Sanctuaires. *Deux mille* de nos Religieux ont enduré le martyre du sang, pour la garde de ces Sanctuaires et pour la conservation de la Foi parmi la chrétienté de la Palestine, et plus de *six mille* sont morts martyrs de la charité, au chevet des pestiférés, victimes eux-mêmes de la terrible épidémie.

A la chute de Ptolémaïde en 1291 (date lugubre), avec les Croisés tout avait disparu de Palestine, et clergé et fidèles, Ordres monastiques et Ordres militaires ; nos Pères *seuls* restèrent, au milieu de la désolation générale, au milieu du sang et des ruines, pour continuer, dans la mesure du possible, l'œuvre des Croisades ; et tout le monde convient qu'il est glorieux pour les Frères Mineurs d'avoir été seuls commis par les Souverains Pontifs à la garde des Saints-Lieux, au nom de toute l'Eglise,

offrant à Dieu les vœux communs de tous les Fidèles, dans les Lieux mêmes que Notre-Seigneur a sanctifiés par sa divine présence. Mais les Enfants de Saint François en rapportant toute la gloire à leur séraphique Père, persuadés que cette grande prérogative de leur Ordre, est à l'égard de leur bienheureux Patriarche une récompense spéciale, à cause de son grand amour pour la Croix de son divin Maître, récompense dont ils jouissent par une merveilleuse disposition de la sagesse et de la bonté divines.

De la Palestine, François se rendit à Antioche et passa par la Montagne noire, où se trouvait un célèbre Monastère de l'Ordre de Saint Benoît. L'Abbé qui était mort depuis peu, avait prédit qu'il viendrait bientôt un saint homme, chéri de Dieu, Patriarche d'un grand Ordre ; mais pauvrement vêtu et de chétive apparence. Les Religieux ainsi prévenus de son arrivée, vinrent processionnellement au-devant de lui, et le reçurent comme un envoyé de Dieu. François demeura quelques jours avec eux et la sainteté qu'ils reconnurent en sa personne gagna si bien leurs cœurs qu'ils embrassèrent son Ordre, remettant tous leurs biens à la disposition du Patriarche d'Antioche. Quelques autres Monastères suivirent leur exemple ; et en peu d'années, il se forma dans le pays une Province florissante.

Saint François, après avoir ainsi visité les Croisés en Egypte, prêché aux Musulmans la Foi en Jésus-

Christ et posé en Orient les fondements de son Ordre, revint en Italie. Il débarqua à Venise en 1220. De là il se dirigea vers Assise, s'arrêtant dans les principales villes, sur son passage, annonçant la parole de Dieu, selon sa coutume, prêchant la pénitence et semant partout de nouveaux prodiges sur ses pas.

C'est à sa chère Portioncule que l'homme de Dieu reçut la nouvelle que les Frères envoyés au Maroc, avaient généreusement versé leur sang pour Jésus-Christ. En l'apprenant, le saint Patriarche tressaillit d'une joie céleste, et les yeux mouillés de larmes, il s'écria : " C'est maintenant que je puis dire en toute assurance que j'ai eu cinq véritables Frères Mineurs." Puis, se tournant du côté de l'Espagne et saluant le Couvent d'où ils étaient partis pour aller au martyre : " Maison sainte, dit-il, terre sacrée, tu as produit et offert au Roi du Ciel cinq belles fleurs pourprées, d'une odeur très suave. O maison sainte ! sois toujours habitée par des Saints !"

Les reliques des glorieux martyrs furent une bénédiction pour la terre de Portugal où elles reposaient ; elles donnèrent bientôt à l'Eglise et à l'Ordre de saint François, un de leurs enfants les plus saints, une de leurs pures illustrations. Un jeune Portugais, chanoine régulier, Fernandez de Bouillon, issu d'une des premières familles du pays, alors âgé de vingt-cinq ans, se trouvant à Coïmbre, lors de la translation solennelle du corps des martyrs, sentit naître en son cœur un ardent désir

de vivre et de mourir pour Jésus-Christ. Il sollicita et obtint l'habit des Frères Mineurs, reçut le nom d'Antoine, et, guidé par l'Esprit-Saint, il arriva de monastère en monastère, d'épreuve en épreuve, à Sainte-Marie-des-Anges, où il trouva saint François



SAINT ANTOINE DE PADOUE

qui l'accueillit avec amour. Il le ravit par sa science théologique, remua une partie de la France et l'Italie entière par ses prédications, ses vertus et ses miracles, et mourut dix ans après, en 1231, laissant un renom presque sans égal ; dès l'année suivante,

le pape Grégoire IX le canonisa au milieu des acclamations populaires : c'était saint Antoine de Padoue.

Cette même année 1220, le saint Patriarche convoqua un nouveau Chapitre, auquel furent spécialement invités les Frères des diverses Provinces de l'Italie. C'est dans ce Chapitre que le Saint remit le généralat de l'Ordre entre les mains de Frère Pierre de Catane, qui était jusqu'alors son Vicaire. " Peu d'années après sa conversion, dit Thomas de Célano, (1) il résigna la fonction de Prélat de l'Ordre en présence de tous les Frères réunis en Chapitre, afin de mieux pratiquer la sainte vertu d'humilité. Je suis désormais mort pour vous, leur dit-il ; mais voici Frère Pierre de Catane, auquel vous et moi nous obéirons tous. Aussitôt il s'inclina devant lui et lui promit obéissance et respect. Les Frères pleuraient tous et gémissaient hautement de se voir orphelins d'un tel Père ! Le bienheureux François se leva et dit, les mains jointes et les yeux dirigés vers le ciel : Seigneur, je vous recommande la famille que jusqu'à présent, il vous avait plu de me confier. Ne pouvant plus en avoir soin à cause des infirmités que vous connaissez, ô très doux Seigneur, je la remets entre les mains des Ministres. Ils vous rendront compte au jour du Jugement si un des Frères vient à se perdre par leur négligence ou leur trop grande rigueur." A partir de ce jour jusqu'à sa mort, saint François resta soumis au

(1) Vita secunda, p. III, ch. LXXXI.

Supérieur et se montra plus humble que tout autre Frère.

Cependant les Religieux ne voulaient pas consentir à ce que leur bien-aimé Père cessât d'être le Chef de Famille et que l'un d'entre eux devint son Supérieur. Pierre de Catane se contenta de recevoir le titre de Vicaire Général. Cet humble et parfait Religieux ne demeura pas longtemps en charge : il mourut le 10 Mars de l'année suivante 1221 ; et Frère Elie, jusqu'alors Provincial de Toscane, au Chapitre qui se tint deux mois après, fut nommé Vicaire Général à sa place.

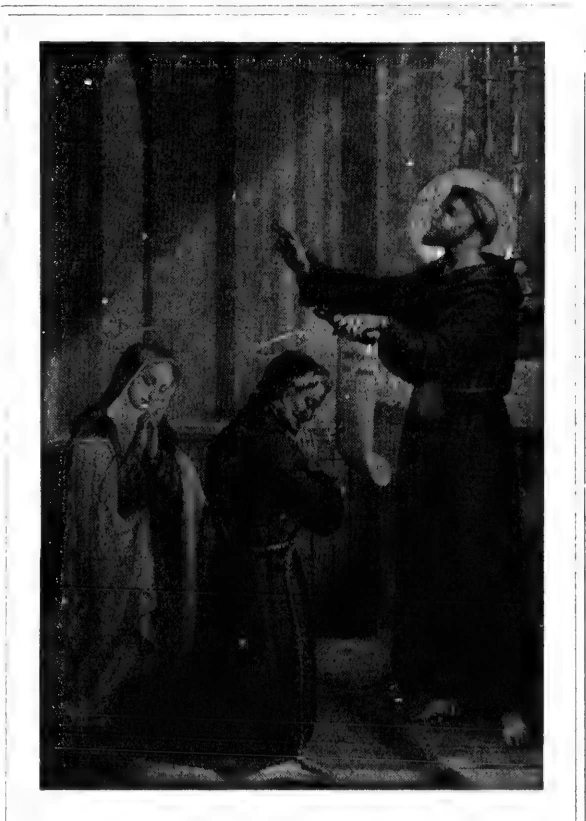
Cependant le Premier Ordre, celui des Frères Mineurs, fondé depuis douze ans, par le Patriarche d'Assise était répandu dans tout le monde, fécondant de ses sueurs les églises d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Espagne, et arrosant de son sang la terre infidèle du Maroc, de la Mauritanie et de l'Egypte. Le deuxième Ordre, celui des Clairisses ou Pauvres-Dames, fondé peu de temps après le Premier, se développait avec une égale rapidité. L'exemple du serviteur de Dieu, François, et la grâce de Jésus-Christ qu'il portait en lui, produisaient dans les peuples un élan universel vers le sacrifice et de tous les rangs de la société sortaient en foule des pauvres volontaires qui couraient avec un grand amour se placer sous la conduite de François, ou de son illustre Fille, sainte Claire.

Les Fidèles que les engagements de leur état ou des liens plus sacrés retenaient au milieu du monde,

tout autre

t pas con-
ıt d'être le
devint son
de recevoir
: et parfait
charge : il
: 1221 ; et
oscane, au
ut nommé

les Frères
Patriarche
nde, fécon-
Allemagne,
on sang la
tanie et de
s Clairisses
os après le
e rapidité.
çois, et la
ui, produi-
rsel vers le
é sortaient
raient avec
onduite de
nte Claire,
eur état ou
du monde,



SAINT FRANÇOIS

Donnant l'habit aux deux premiers Tertiaires le Bx Luchesius et son épouse la Bse Bona-Donna.

s'affligeaient de ne pouvoir suivre ce mouvement divin qui semblait entraîner tous les cœurs vers le cloître. De toutes parts des hommes et des femmes, ployant sous le poids des sollicitudes, des charges et des soins extérieurs de la famille, venaient consulter le saint Patriarche sur les moyens de vivre chrétiennement au milieu du siècle : ils lui demandaient une règle de vie tracée de sa main, afin de marcher plus sûrement dans les voies de la perfection évangélique : de là, la fondation du Troisième Ordre, ou Tiers-Ordre de Saint François qui devait, comme les deux autres se développer et s'étendre en tous lieux et dans tous les temps, avec une rapidité irrésistible et une merveilleuse fécondité.

Le Saint allant de Florence à Cagiano près de Poggi-Bonzi, en Toscane, rencontra un des anciens amis de sa jeunesse, le marchand Luchesio. Cet homme, autrefois avare et violent s'était converti et édifiait ceux qu'il avait scandalisés. Charitable, chérissant les pauvres, soignant les malades dans les hôpitaux, il ouvrait sa maison aux pèlerins et les traitait avec une chrétienne hospitalité. Sa femme Bona-Donna, d'abord opposée à ces œuvres de miséricorde l'avait bientôt imité, et plus d'une fois tous deux avaient prié le Saint de leur tracer une voie de perfection appropriée à leur état.

Arrivé dans cette maison déjà sanctifiée par la charité, François leur dit : " J'ai songé depuis peu à instituer un troisième Ordre où les personnes mariées pourront servir Dieu d'une manière par-

faite ; et je crois que vous ne sauriez mieux faire que d'y entrer." Luchesio et Bona-Donna, après avoir demandé les lumières du Saint Esprit, prièrent François de les admettre dans ce nouvel Institut, dont ils furent les prémices. Le Saint leur fit prendre un habit simple et modeste, de couleur cendrée, avec une corde à plusieurs nœuds pour ceinture, et leur prescrivit la pratique de quelques exercices de piété, jusqu'à ce qu'il eut composé la Règle.

A peine fondé, cet Ordre s'étendit merveilleusement et envahit tous les degrés de la hiérachie sociale : les Tertiaires se trouvaient partout ; à la cour, à l'armée, dans les charges publiques, dans toutes les professions honnêtes : et, ces chrétiens généreux et dévoués accomplissaient, sans affectation, comme sans respect humain, les devoirs de leur Règle, donnant ainsi à tous l'exemple de la perfection propre à l'état séculier.

De l'Italie, le Tiers-Ordre se répandit très rapidement dans toutes les autes contrées de l'Europe : en France, en Espagne, en Portugal, en Angleterre, en Sicile, dans toutes les parties de l'Allemagne ; et partout des Rois et des Reines donnaient à leurs sujets d'augustes exemples, en revêtant l'humble habit de la Pénitence.

Le Tiers-Ordre franchit bientôt les limites de l'Europe, passa en Asie et alla cueillir jusque dans le Japon la palme du martyre. Les Frères Mineurs de l'Observance l'avaient porté dans les Indes Occidentales, avec les lumières de l'Evangile ; et

dans le recensement fait moins d'un siècle et demi après la découverte par Christophe Colomb, on put y compter *cent dix-huit mille* Tertiaires !

De nos jours, grâces surtout aux chaleureuses exhortations du Chef Suprême de l'Eglise, le Tiers-Ordre prend une extension vraiment surprenante. Sa Sainteté Léon XIII, entièrement dévoué à cette Institution si puissante pour le salut des âmes, non content de recommander le Tiers-Ordre dans les Audiences particulières, soit aux Tertiaires soit aux Supérieurs de l'Ordre Séraphique, en a encore prescrit la diffusion, avec les plus vives instances, auprès de l'Episcopat du monde entier dans *quatre* Lettres Encycliques subsécutives. Et déjà à l'heure présente, plusieurs *millions* d'âmes sincèrement chrétiennes se trouvent enrolées sous la bannière Séraphique dans le Tiers-Ordre de la Pénitence fondé par saint François d'Assise. (1)



(1) Une statistique approximative de l'année 1892, élève à plus de *six millions* le nombre des Tertiaires dans tout l'Univers Catholique.

CHAPITRE VIII.

1. Indulgence de la Portioncule. — 2. La promulgation. — 3. Les pèlerinages.

Après avoir établi son troisième Ordre, François continua ses prédications dans la Toscane. C'est en ce temps-là, vers le mois d'Octobre, (1221) que l'homme de Dieu obtint la fameuse Indulgence de Sainte-Marie-des-Anges, autrement dite de la Portioncule. (1)

Les grandes lumières que le saint homme recevait dans l'oraison, lui découvraient le malheureux état des pécheurs: il déplorait leur aveuglement, il en était pénétré de compassion, et souvent il priait pour eux. Une nuit qu'il demandait à Dieu leur conversion avec beaucoup d'ardeur et beaucoup de larmes, il fut averti par un Ange d'aller à l'église, où il trouverait Jésus-Christ et sa très sainte Mère, accompagnés d'une multitude d'Esprits célestes. Le Saint y alla transporté de joie et se prosterna pour rendre ses hommages à la Majesté du Fils de

(2) Plusieurs Auteurs modernes font remonter cet évènement à une époque antérieure. — Les anciens n'en ont pas indiqué l'année précise.

Dieu. Notre-Seigneur lui dit : « François, le zèle que vous et les vôtres avez pour le salut des âmes, fait qu'il vous est permis de demander quelque chose en leur faveur, à la gloire de mon Nom.” Au milieu des merveilles qui le ravissaient, François fit cette prière : “ Notre Père très saint, je vous supplie, quoique je ne sois qu'un misérable pécheur, d'avoir la bonté d'accorder aux hommes, que tous ceux qui visiteront cette église, reçoivent une Indulgence Plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés à un Prêtre ; et je prie la bienheureuse Vierge, votre Mère, l'Avocate du genre humain, d'intercéder pour me la faire obtenir.”

La sainte Vierge intercéda, et Jésus-Christ prononça ces paroles : “ François ce que vous demandez est grand ; mais vous recevrez des faveurs encore plus grandes. Je vous accorde celle-ci : je veux néanmoins que vous alliez trouver mon Vicaire à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier, et que vous lui demandiez la même Indulgence.” Les Compagnons du Saint, qui étaient dans leurs cellules, entendirent toutes ces choses : ils virent une grande lumière qui remplissait l'église, ainsi que les troupes d'Anges ; mais une respectueuse frayeur les empêcha d'approcher.

Dès le matin, François les ayant assemblés leur défendit de publier cette merveille, et il partit, avec Frère Massée, pour Pérouse où se trouvait alors le Pape Honorius. Quand il fut en sa présence, François lui dit : “ Saint Père, il y a quelques années

que j'ai réparé une petite église dans votre domaine ; je vous supplie d'y accorder une Indulgence qui soit libre et sans obligation de faire une offrande.' Le Pape lui répondit que cela ne se pouvait pas raisonnablement accorder, parce qu'il était juste que celui qui voulait gagner une Indulgence, la méritât en quelque manière, surtout par des œuvres de charité. " Mais, ajouta-t-il, pour combien d'années me demandez-vous cette Indulgence ? " — " Très saint Père, répondit François, qu'il plaise à votre Sainteté de me donner non pas tant des années que des âmes." — " Et en quelle manière voulez-vous des âmes, répliqua le Pape ? " — " Je souhaite, poursuivit François, que sous le bon plaisir de votre Sainteté, ceux qui entreront dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, contrits, confessés et bien absous par un Prêtre, reçoivent une entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre. — Le Pape lui dit alors : " François, vous demandez quelque chose de grand. La Cour Romaine n'a pas coutume d'accorder une pareille Indulgence." — " Très saint Père, repartit François, je ne vous la demande pas de moi-même : c'est Jésus-Christ qui m'a envoyé : je viens de sa part." A ces dernières paroles du Saint, le pieux Pontife répéta publiquement jusqu'à trois fois : " Je veux bien que vous l'ayez : Je veux bien que vous l'ayez : Je veux bien que vous l'ayez."

Les cardinaux qui étaient présents représentèrent à Honorius qu'en accordant une si grande Indul-

gence, il allait détruire celles de la Terre-Sainte, et du Tombeau des Bienheureux Apôtres. " La concession est faite, leur répondit le Pape, il n'est pas à propos de la révoquer : modifions-la seulement." Et rappelant François il lui dit : " Nous vous accordons l'Indulgence que vous nous demandez : c'est pour tous les ans à perpétuité, mais seulement pendant un jour naturel, depuis un soir, y comprenant la nuit, jusqu'au soir du lendemain." A ces paroles, François baissa humblement la tête. Comme il s'en allait, le Pape lui demanda : " Où allez-vous, homme simple ? Quelle assurance avez-vous de ce que vous venez d'obtenir ? " — " Très saint Père, répondit-il, votre parole me suffit. Si cette Indulgence est l'œuvre de Dieu, lui-même la manifestera. Que Jésus-Christ, sa sainte Mère et les Anges soient à cet égard Notaire, papier et témoins ; je ne demande point d'autre Acte authentique." Ces paroles du Saint lui étaient dictées par la grande confiance que lui inspirait la vertu de cette grande apparition.

François partit de Pérouse pour retourner à Sainte-Marie-des-Anges, et au milieu du chemin, à un village nommé *Collé*, il s'arrêta dans un hôpital de lépreux, où il prit un peu de repos. A son réveil, il se mit en oraison ; puis il appela Frère Massée et lui dit avec une grande joie : " J'ai l'assurance que l'Indulgence qui m'a été accordée par le Souverain Pontife, est confirmée au Ciel."

Le jour où cette Indulgence pourrait être gagnée

n'était pas déterminé ; mais François, assuré de la volonté divine laissait à la Providence le soin de compléter l'œuvre de miséricorde qu'il avait sollicitée En attendant, il continua sa vie apostolique et mortifiée, prêt à donner mille fois sa vie, s'il avait pu, pour le salut de tant de pauvres âmes qui vivaient dans l'oubli de Dieu et de leur bienheureuse éternité !

Deux ans après, (1223) une nuit que le Saint était en prière dans sa cellule à Sainte-Marie-des-Anges, le tentateur lui suggéra de ne point tant veiller, cherchant à lui persuader qu'à son âge.... le sommeil lui était nécessaire. François sentant la malice du démon, se lève, court vers le bois, quitte son habit et se jette à travers les ronces et les épines " Il vaut mieux, disait-il à son corps déchiré et tout en sang, il vaut bien mieux souffrir ces douleurs avec Jésus-Christ que de suivre les conseils d'un ennemi qui me flatte." Aussitôt une grande lumière l'environna, et il vit les buissons couverts de belles roses blanches et rouges, bien qu'on fût au mois de Janvier et dans un hiver très rigoureux. Une troupe d'Anges lui [illegible] lui dirent : ' François, hâtez-vous d' [illegible] Jésus-Christ vous y attend avec [illegible]." Au même moment, il se sentit miraculeusement revêtir d'un nouvel habit, éclatant de blancheur, cueillit sous l'inspiration qui le pressait, douze roses de chaque couleur, et se rendit à l'église dont le chemin lui semblait richement ornée. Après une profonde ado-

ration, il fit à Jésus-Christ cette prière, sous la protection de la sainte Vierge. « Notre Père très-saint, Seigneur du ciel et de la terre, Sauveur du genre humain, daignez, par votre grande miséricorde, déterminer le jour de l'Indulgence que vous avez eu la bonté d'accorder pour ce saint lieu. »

Notre Seigneur lui répondit avec une grande bonté : « Je veux que ce soit depuis le soir (1er Août aux 1ères Vêpres) du jour où l'Apôtre saint Pierre fut délivré de ses liens, jusqu'au soir du lendemain. »

« Seigneur très saint, ajouta François, de quelle manière cette Indulgence doit-elle être publiée ? Il pourra se faire que l'on n'ajoute pas foi à mes paroles. »

« Allez de nouveau, lui dit Notre-Seigneur, trouver mon Vicaire sur la terre ; faites-lui connaître ma volonté ; présentez-lui comme preuve quelques-unes de ces roses miraculeuses : prenez avec vous quelques-uns de vos Frères qui de leurs cellules ont entendu ma voix : allez ; ma grâce fera le reste. »

Jésus-Christ ayant cessé de parler, les chœurs angéliques entonnèrent le *Te Deum* en action de grâces, et la vision disparut.

Le lendemain, François ayant choisi trois roses rouges et trois blanches, accompagné de trois Frères qui avaient été témoins du prodige, partit pour Rome. Introduit au palais de Latran devant le Pape et les Cardinaux assemblés il raconta avec beaucoup de simplicité, sa merveilleuse vision, et

présenta les roses blanches et rouges en témoignage de sa véracité. Honorius considérant ces fleurs si belles, si fraîches, si parfumées (on était au cœur de l'hiver) et admirant plus encore la sainteté de François, accueillit favorablement sa requête, Il fixa la grande Indulgence au 2 Août et manda aux Evêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Foligno, de Nocera, de Spolète et de Gubbio, de la promulguer solennellement en la Fête de Saint Pierre-aux-Liens. François était lui-même porteur des Lettres Pontificales.

Au jour indiqué les sept Prélats, ayant à leurs côtés le bienheureux Patriarche, montèrent sur une estrade dressée à la porte de la petite église de la Portioncule. (1) François invité à parler le premier à la foule assemblée, fit un discours si plein de ferveur *qu'il semblait d'un Ange plutôt que* d'un homme, et il termina par ces paroles écrites sur un petit papier qu'il tenait à la main : " Je veux vous faire aller tous en paradis. Je vous annonce une Indulgence plénière que j'ai obtenue de la bonté du Père céleste et de la bouche même du Souverain Pontife. Vous tous qui êtes venus ici, le cœur contrit, confessés et absous par un Prêtre, vous aurez la pleine rémission de la peine due à vos

(1) On conserve encore à Notre-Dame-des-Anges. deux des poutres de cette estrade, dans la petite Chapelle des Roses, près de laquelle on admire *lo spineto* ou le petit jardin des Rosiers miraculeux de saint François, *toujours verts et sans épines.*

péchés ; et il en sera de même tous les ans, à *perpétuité*, pour tous ceux qui se présenteront dans les mêmes dispositions. Je souhaitais que cela durât huit jours, mais je n'ai pu l'obtenir."

En entendant annoncer l'Indulgence : à *perpétuité*, les Evêques en restèrent fort surpris et ils convinrent entre eux de la réduire seulement à dix ans. L'Evêque d'Assise voulut le premier la restreindre de cette manière ; mais il ne put s'empêcher de dire, comme François, à *perpétuité*. Les autres Evêques essayèrent successivement de mettre la restriction, et Dieu permit que, sans le vouloir, ils répétassent tous, à *perpétuité*. Par là, ils reconnurent tous la volonté du Ciel, et publièrent volontiers l'Indulgence à *perpétuité*.

Tel est le résumé de la merveilleuse origine de la célèbre Indulgence que depuis près de sept siècles, les peuples vénèrent sous le nom d'*Indulgence de la Portioncule* ou de *Grand Pardon d'Assise*.

Depuis ce jour mémorable, tous les ans, le 2 Août, les populations se portent en foule à la Portioncule, pour gagner la célèbre Indulgence.

Il faut voir, dit un Auteur (1) qui, comme nous, a visité tous les lieux sanctifiés par les miracles de saint François d'Assise, il faut voir ces troupes de quinze mille, de vingt mille pèlerins arrivant de toutes les parties du monde et campant dans la plaine deux ou trois jours avant l'heure sainte.

---

(1) E. Chavin de Malan.

La journée est ordinairement consacrée à visiter la Basilique d'Assise, le Tombeau de sainte Claire, Saint-Damien, tous les sanctuaires vénérés de ce paradis de l'Apennin ; mais les bandes pieuses en chantant des cantiques aiment surtout à aller prier un instant dans l'humble et très ancienne chapelle du Couvent *Delle Carceri*. Pour arriver à cette solitude chérie de saint François, il faut suivre une petite route qui serpente sur le flanc du Mont Subazio. Le pauvre Couvent occupé par les Pères Réformés est en partie adossé à un énorme rocher qui fait un des côtés du cloître. Au milieu d'une nature si pittoresque, si grandiose, en face de ce monument des saintes douleurs de la pénitence, l'homme qui aime Dieu verse des larmes bien douces et des prières bien ferventes. (1)

---

(1) Ce petit Couvent est resté tout embaumé du parfum des vertus de tant d'autres grands Saints, qui, à l'exemple de leur séraphique Père, y ont pratiqué de rudes austérités, et il est tout rempli de merveilles. Ici c'est la peinture murale, représentant Notre-Seigneur qui allongea le bras pour réveiller, un soir, un bon Frère qui de retour de la quête et accablé de lassitude s'était endormi dans la petite Chapelle. Là, c'est le rocher qui servait de lit à Saint François, et que les Pèlerins vénèrent à genoux, après avoir ôté leur chaussure. Un peu plus loin c'est le Crucifix miraculeux dont le Saint se servait dans ses courses apostoliques et qui, une nuit, revint *seul* de Rome où l'avait emporté par dévotion, un Cardinal de la sainte Eglise. A côté, on voit un puits immense, creusé dans le roc vif par le démon qui chassé honteusement par Saint François montra ainsi sa rage impuissante. En face, le regard plonge au fond du torrent, véritable abîme, demeuré sec depuis le jour où le saint homme lui commanda

Le soir, après que chacun a pris son repas en famille, car il y a des familles entières, ou avec des compagnons de route, les uns se reposent de leur long voyage, les autres racontent d'édifiantes histoires, quelques-uns chantent en s'accompagnant des instruments de leur pays. Sous ce ciel d'Italie, pendant ces nuits d'été si sereines, si calmes, les anges descendent sur la terre et recueillent, pour les présenter à Dieu, toutes ces joies confiantes et ces douleurs résignées. Les portes de la Basilique restent toujours ouvertes, et des Confesseurs nombreux, assis au Tribunal de la Pénitence sont occupés à panser et à guérir les blessures de l'âme.

L'intérieur du Couvent présente l'aspect d'un grand caravansérail, où se serait arrêtée une nom-

---

de ne plus troubler par le tumulte de ses eaux, la psalmodie des Frères. Au fond de ce torrent, l'œil étonné contemple le petit jardin, rempli de fraîcheur et qui jadis s'inondait comme signe avant-coureur de quelque calamité publique. De l'autre côté l'*yeuse* verdoyante, sortant de la fente du rocher et surplombant l'abîme, sur laquelle les petits oiseaux de la forêt venaient se grouper pour entendre chaque jour la prédication du séraphique Père. Le long du torrent, on montre encore, semées çà et là, les grottes silencieuses où autrefois des amis du bon Dieu faisaient d'effrayantes pénitences....

Dans l'intérieur de ce petit Couvent *des Prisons* et qui mérite bien ce titre, les cellules primitives, creusées dans le roc et toujours existantes, sont si étroites et si basses, que voulant, par curiosité, en mesurer une, nos deux mains, en étendant les bras, touchaient sans effort, d'un côté à la voûte et de l'autre à toutes les parois environnantes. La petite et unique fenêtre destinée à lui donner l'air et la lumière mesure très exactement, en hauteur.... *onze pouces*, et sa largeur est naturellement encore plus restreinte !

breuse caravane. Tous les bons paysans des environs, qui, plus d'une fois dans l'année, ont accueilli le Frère Quêteur, descendent de leurs montagnes et viennent demander à leur tour une hospitalité qu'ils n'ont jamais refusée. D'ailleurs le Couvent est par excellence la maison du peuple. Il s'y établit comme chez lui ; dans la cour, il met son âne, son cheval, et il se couche tranquillement dans les corridors, dans les cloîtres et sur les marches des escaliers. Tout le long de la route, de Pérouse à Spolète, à plusieurs milles, des marchands dressent leurs boutiques ; on y vend des vivres, des étoffes et surtout des chapelets, des médailles et autres petits objets de dévotion ; chacun veut emporter un souvenir, un gage qui doit charmer les embrassements du retour.

Ce Pèlerinage qui nous paraît encore si nombreux, n'est rien en comparaison de ce qu'il était dans les siècles de foi. Barnabi de Sienne, compagnon de saint Bernardin, raconte dans la touchante histoire qu'il nous a laissée, qu'étant venu à la *Porziuncula* pour gagner l'Indulgence avec son saint ami, ils y trouvèrent *plus de deux cent mille Pèlerins !*

En 1309, le Bienheureux Jean de l'Alverne se trouvant à la Portioncule pour confesser dans le temps de l'Indulgence, entendit la confession d'un homme âgé de plus de cent ans, portant l'habit du Tiers-Ordre, qui était venu à pied du lieu de sa demeure, entre Assise et Pérouse. Le Bienheureux, admirant son zèle, lui demanda comment il avait

pu entreprendre ce voyage dans une si grande vieillesse. " Mon Père, répondit-il, si je ne pouvais venir à pied, je me ferais amener, et même je me ferais traîner, plutôt que de perdre le fruit de ce saint jour." Le confesseur ayant voulu savoir d'où lui venait une telle confiance : " C'est, poursuivit le vieillard, que j'étais présent lorsque saint François, qui logeait souvent chez mon père, y vint un jour en allant à Pérouse, et nous dit qu'il allait demander au pape la confirmation de l'Indulgence qu'il avait obtenue de Notre-Seigneur. Depuis ce temps-là, je n'ai pas manqué, chaque année, à venir dans ce saint lieu, le jour du Pardon, et je n'y manquerai jamais, tant que j'aurai un souffle de vie sur cette terre."

Que d'âmes, depuis saint François, qui étaient mortes à la vie de la grâce ; que de pauvres pécheurs qui étaient assis dans les ténèbres du vice et de l'iniquité ont recouvré la lumière et la vie dans cet auguste Sanctuaire. C'est bien là le sens de l'admirable vision rapportée par saint Bonaventure : " Un de nos pieux Frères, dit le Docteur Séraphique, eut avant sa conversion une vision qui mérite d'être rapportée. Ce Frère eut donc une vision près de l'église de la Portioncule. Il vit, rangés autour d'elle, une multitude innombrable d'hommes, tous frappés d'une affreuse cécité ; ils se tenaient là le visage tourné vers le ciel et les genoux en terre, élevant les mains et suppliant Dieu avec larmes de leur faire miséricorde et de leur rendre la lumière de leurs yeux. Tout-à-coup, pendant qu'ils se tenaient

dans cette attitude suppliante, une grande lumière, descendant du ciel se répandit sur eux, et leur rendit à l'instant même, l'usage de la vue qu'ils demandaient avec tant de supplications et avec une si grande abondance de larmes."

Un peu plus tard, un autre prodige vint prouver combien cette petite Eglise était chère à Jésus-Christ et à sa divine Mère. L'an 1309, pendant qu'une foule de Pèlerins se pressaient autour de la sainte Chapelle, le 2 Août, jour du *Grand Pardon*, on entendit un bruit semblable à celui du tonnerre, et à la vue de tous les assistants, une colombe blanche comme la neige fit cinq fois le tour de la Chapelle et disparut. En même temps, le Bienheureux Conrad d'Offida, qui était aussi présent, vit la sainte Vierge assise au sommet de la Chapelle, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Jésus leva sa petite main et bénit le peuple.

Bien des peuples manquent aujourd'hui à ce saint rendez-vous d'indulgence et d'amour ; ceux de l'Italie sont restés fidèles. C'est là où il faut les voir avec leurs costumes si gracieux et si variés. Ce sont les paysans de la Toscane, les plus propres, les plus élégants de tous, surtout les femmes avec leur vêtement toujours bleu ou écarlate, leurs cheveux ordinairement blonds, nattés en rond derrière la tête, leurs chapeaux de paille, et les longues touffes de rubans de diverses couleurs qui flottent autour d'elles. Ce sont les montagnards de l'Ombrie et des Abruzzes avec leurs brayes serrées, leurs justaucorps

gris, leurs larges chapeaux et cette chaussure de grosse toile et de cuir liée avec des cordelettes ; les femmes avec leur coiffure si simple, en toile blanche ou de couleur, leur corset de velours vert ou rouge, bordé de noir, leurs jupes larges à mille plis, et leur mantelette, longue pièce de drap ordinairement rouge ou bleu et dont elles se drapent d'une manière pittoresque.

Cependant la cloche du *Sagro-Convento*, à Assise, donne le signal solennel que la journée du *Grand Pardon* s'ouvre dans le ciel et sur la terre. Tous les Religieux de saint François, Observants, Réformés, Capucins, Conventuels, Tertiaires, qui s'étaient réunis dans le *Sagro-Convento*, défilent en longues processions et descendent dans la plaine ; l'Evêque suit avec son clergé, tous les grands personnages ecclésiastiques et les magistrats. Les portes de la vaste Basilique de Notre-Dame-des-Anges s'ouvrent avec cérémonie. La procession traverse la grande nef, entre dans la petite église de la Portioncule sous l'immense dôme, où elle ne fait qu'une simple salutation à l'autel ; puis sortant par la petite porte pratiquée à droite, elle se retire dans le cloître. Alors les Pèlerins, poussant leur cri d'enthousiasme : *Evviva Maria*, se précipitent vers le Sanctuaire, avec une passion, un délire dont il est difficile de se faire une idée. Ce sont des cris, des invocations, des cantiques. Chacun à sa manière témoigne à Marie, Reine des anges et des hommes, son amour, son respect, sa reconnaissance. Toute cette foule entre

dans la petite église par la porte sur la façade et en sort, sans s'arrêter, par la petite porte latérale. Cette procession en masse compacte dure ainsi depuis l'heure des premières vêpres de la veille, jusqu'au soir du lendemain.

Le chrétien, en contemplant ces choses, bénit Dieu dans son cœur, et rend de sincères actions de grâces à son infinie miséricorde qui remet ainsi aux pécheurs de longues et pénibles satisfactions, et attache cette Indulgence aux exercices du christianisme les plus ordinaires et les plus faciles ; il est impossible de ne pas être ému profondément.

Au milieu du chemin de la vie, quel est celui qui ne soupire pas après la source d'une onde rafraîchissante et un doux repos à l'ombre des grands arbres ? Quel est celui qui ne désire briser ses liens, s'affranchir de l'influence des lieux, des habitudes, faire un pèlerinage et orienter son âme à une vie nouvelle ? Où est l'homme qui ne voudrait pas, entre les regrets du passé et les espérances de l'avenir, pencher sa tête endolorie et son cœur malade sur le sein glorieux de la Vierge qui a enfanté au monde le salut et la vie ? O sainte Marie des Anges, Refuge des pécheurs, priez pour nous !"



CHAPITRE IX

1. Saint François et la Création : Les Petites Brebis. — 2. Les Oiseaux. 3. Le Loup de Gubbio.

Saint François d'Assise s'est distingué entre tous les autres Saints, par son amour pour la nature. Notre Séraphique Père fut uni avec tout ce qui est innocent et pur. Il était au milieu de la création ce qu'était Adam dans le paradis terrestre. Selon l'ordre donné par Jésus-Christ à ses apôtres et à ses disciples, François parcourut le monde, prêchant l'Evangile à toute créature, et toutes les créatures l'écoutèrent avec tendresse. Par un admirable sentiment de piété, il les appelait toutes ses Frères et ses Sœurs. Remontant, dit saint Bonaventure, jusqu'à la première origine des choses, son âme se remplissait d'une plus grande onction ; il considérait tous les êtres comme sortis du sein de la divinité et reconnaissait qu'ils avaient tous avec lui le même principe. Cependant il aimait plus tendrement, avec une affection plus sentie, parmi les créatures, celles qui, par la nature, représentent la mansuétude du Sauveur et dont les Saintes Ecritures se servent pour la figurer. C'est ainsi qu'il racheta souvent des agneaux que l'on conduisait à la boucherie, et cela pour honorer le souvenir de l'Agneau, la douceur même, qui voulut être conduit à la mort pour racheter les pauvres pécheurs.

Cheminant un jour dans les environs de Sienne, le saint homme trouva dans les pâturages un grand troupeau de moutons. Les ayant salués avec douceur selon son habitude, ils laissèrent leur pâture, accoururent tous en levant la tête et fixant sur lui leurs regards. Ils lui firent une telle fête, que les bergers et les Frères étaient dans l'admiration, en voyant non-seulement les agneaux, mais les béliers même donner des signes d'une si merveilleuse allégresse.

Une autre fois, près de Sainte-Marie-de-la-Portioncule, on offrit à l'homme de Dieu, une petite brebis qu'il accepta avec joie, à cause de son amour pour l'innocence et la simplicité dont cette humble créature de Dieu est le symbole. En la confiant à ses Frères, il lui dit : " Petite brebis, ma Sœur, il faut que tu assistes, toi aussi, aux louanges de Dieu, mais sans incommoder les Frères. Avec eux tu te rendras à l'Office et tu prendras garde de les troubler dans leurs prières." La brebis obéit ; et lorsque les Religieux allaient au chœur réciter l'Office, elle allait d'elle-même à l'église, se mettait au pied de l'autel de Notre-Dame-des-Anges, pliait ses petites pattes de devant, et faisait des bêlements pleins de douceur, comme pour rendre ses hommages à la Très Sainte Vierge. Elle en faisait autant pendant la Messe, au moment de l'Elévation. Et la fidèle petite brebis continua, sa vie durant, en présence de tous, le bel office que lui avait confié le grand serviteur de Dieu.

Quatre ans avant sa mort, saint François étant à

Rome avait toujours avec lui un beau petit agneau, en mémoire de l'Agneau de Dieu qui a voulu être immolé pour nous. Lorsqu'il dut quitter la ville, il confia son agneau à la sainte Dame, nommée Jacqueline, qui s'était toujours montrée si charitable pour lui et pour ses Frères. Le petit animal semblait avoir été formé à la piété par le saint homme ; il suivait dame Jacqueline à l'église, y demeurait et en revenait avec elle, sans jamais la quitter. Si quelque matin, elle était moins diligente à se lever, il allait à son lit, bêlait, frappait de la tête et avait l'air de l'avertir, par d'autres petits mouvements, d'aller promptement servir Dieu. La Dame admirait et chérissait l'agneau de saint François ; elle le regardait comme une sorte de petite relique vivante de son bienheureux Père, et, dit saint Bonaventure, comme un de ses disciples, devenu pour elle un maître dans la dévotion.

Le serviteur de Dieu, voyageant avec Frère Paul, Ministre de la Marche, rencontra sur la route d'Ancône à Osimo, un berger qui conduisait parmi des chèvres et des boucs, un tendre petit agneau. Le Saint tout ému : « Voyez, dit-il, ce petit agneau : ainsi marchait Jésus, si plein d'humilité et de douceur, au milieu des Scribes et des Pharisiens." Et ils résolurent d'acheter le petit agneau ; mais tous deux ne possédaient rien au monde que leur pauvre habit ; ils se prirent à pleurer. Un marchand vint à passer sur ces entrefaites et ayant appris le sujet de leur douleur, il acheta le petit agneau et le donna à

François. Le saint tout joyeux le mena avec lui chez l'évêque d'Osimo qui s'émerveilla fort de la grande simplicité du Saint. Mais lorsque le pieux Prélat eut appris tout ce qui venait de se passer, il fut lui-même ému jusqu'aux larmes, et ils étaient là tous les trois pleurant de tendresse.

Nous avons déjà vu la prédilection marquée de l'homme de Dieu pour les oiseaux, ses petits Frères.

A son retour de Syrie, traversant avec un Frère les lagunes de Venise, il trouva une grande multitude d'oiseaux qui chantaient dans les broussailles. En les voyant, il dit au Frère : "Nos Frères les oiseaux louent leur Créateur. Allons au milieu d'eux, et nous aussi louons Dieu et chantons nos heures canoniales." Ils entrèrent dans le fourré, et les oiseaux gardèrent leur place. Mais à cause de leur gazouillement, les Religieux ne pouvaient s'entendre en récitant leurs Heures. Alors l'homme de Dieu se tourna vers les oiseaux et leur dit : "Mes Frères les oiseaux, cessez vos chants, jusqu'à ce que nous ayons acquitté la dette de louanges que nous devons à Dieu." Ils se turent aussitôt, et leur silence dura tout le temps que les serviteurs de Dieu dirent leurs Heures. Quand ils eurent fini, les oiseaux reçurent de François la permission de reprendre leurs chants, ce qu'ils firent immédiatement.

Auprès de Sainte-Marie-de-la-Portioncule, une cigale se tenait sur un figuier près de la cellule de l'homme de Dieu : elle chantait, et par son chant, elle excitait à louer Dieu plus fréquemment celui

qui avait appris à admirer les merveilles de la création jusque dans les plus petites choses. Un jour il l'appela, et, divinement conduite, elle vola et se reposa sur sa main. " Chantez, lui dit-il, ma sœur la cigale, et louez par vos chants le Créateur de toutes choses." Aussitôt la cigale se mit à chanter et elle ne s'arrêta que lorsque, par l'ordre du Père, elle retourna sur son arbre. Or, elle y demeura huit jours, venant chaque jour sur la main de François, chantant et s'en retournant quand l'ordre lui en était donné. Enfin il dit à ses Frères : " Donnons maintenant congé à notre sœur la cigale ; il y a assez longtemps qu'elle nous excite à louer Dieu." Au même moment la petite cigale s'envola et ne reparut plus.

François était tombé malade à Sienne ; un seigneur qui venait de prendre un faisan, le lui envoya vivant. Dès que l'oiseau eut entendu et vu l'homme de Dieu, il s'attacha tellement à lui qu'il ne souffrait en aucune manière d'en être séparé. A plusieurs reprises, on le porta dans une vigne hors de l'habitation des Religieux, afin qu'il prît sa liberté, s'il en avait envie ; il revenait sur le champ vers le Saint, comme s'il avait été élevé par lui et ne l'avait jamais quitté. Plus tard on le livra à un particulier qui avait coutume de visiter l'homme de Dieu par dévotion. Le faisan tout triste de n'être plus en la présence du bon Père, refusa toute nourriture. Rapporté au Saint, il manifesta sa joie par ses mouvements, dès qu'il le vit, et se mit à manger de grand appétit.

L'homme de Dieu était un jour en voyage avec Frère Léon ; avant de prendre sa pauvre réfection, il se sentit intérieurement rempli de célestes consolations au chant d'un rossignol. " Frère Léon, dit-il, chante donc les louanges du Seigneur alternativement avec ce petit oiseau." Et comme Frère Léon s'en excusa sur sa mauvaise voix, François, tout transporté d'amour de Dieu, se mit à répondre au rossignol, et continua ainsi jusqu'au soir, où il fut obligé de cesser, avouant avec une sainte envie que le petit oiseau l'avait vaincu. Il le fit venir sur sa main, le loua d'avoir si bien chanté, lui donna à manger et ce ne fut que sur son ordre et après avoir reçu sa bénédiction que le rossignol s'envola.

Un jeune homme avait pris un grand nombre de tourterelles, et il s'en allait les vendre. Saint François venant à le rencontrer, considère ces oiseaux d'un regard plein d'une tendre compassion, puis, s'adressant à celui qui les portait : " O bon jeune homme ! lui dit-il, donne-moi ces tourterelles ; que des oiseaux si doux, que l'Ecriture représente comme les emblêmes des âmes chastes, humbles et fidèles, ne viennent pas à tomber entre les mains d'hommes cruels qui les feraient mourir." A ces mots, le jeune homme soudainement inspiré de Dieu, présenta ses oiseaux, et saint François, en les recevant dans son sein, leur adressa ces douces paroles : " Tourterelles, mes chères petites sœurs simples, innocentes et chastes, pourquoi donc vous êtes-vous laissées prendre ainsi ? Mais je veux vous

arracher à la mort, et vous préparer des nids où vous puissiez vous multiplier, selon l'ordre qui vous est donné par votre Créateur." Pour le jeune homme qui les avait cédées, le Saint lui dit : "Mon fils, vous serez un des Frères de notre Ordre, et vous vous y dévouerez généreusement au service de Jésus-Christ." La prédiction se réalisa : le jeune homme prit l'habit des Frères-Mineurs, et fut admis dans l'Ordre, qu'il édifia par sa haute sainteté. Et quant aux tourterelles, le Saint les porta jusqu'à son couvent de Ravacciano, près des murs de Sienne ; là, il enfonça son bâton en terre, devant la porte, et ce bâton était devenu le lendemain un gros et grand chêne. Le saint homme y laissa aller les tourterelles, en leur commandant d'y faire leurs nids ; ce qu'elles firent durant plusieurs années ; et elles étaient si bien apprivoisées qu'elles venaient prendre dans les mains des Religieux leur nourriture.

On connaît aussi la grande prédilection de saint François pour les alouettes. Il se plaisait à remarquer dans leur plumage la couleur gris cendré qu'il avait choisie pour son Ordre, afin que l'on pensât souvent à la mort, à la cendre de la tombe. Montrant à ses disciples, l'alouette s'élevant dans l'air et chantant dès qu'elle a pris sur la terre quelques grains : "Voyez, disait-il avec joie, elles nous apprennent à rendre grâces au Père commun qui nous donne la nourriture, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever au ciel où doit être notre conversation."

Comme le Saint n'avait que des motifs nobles et spirituels, dans ces actions, en apparence, si simples et si communes, Dieu s'en servit une fois pour instruire les hommes par l'exemple d'un oiseau. Près du couvent de Mont-Colombe, il y avait un nid d'alouettes huppées ou crêtées, dont la mère venait tous les jours prendre à manger de la main du serviteur de Dieu, pour elle et pour ses petits ; et quand ils furent un peu forts, elle les lui amena. Il s'aperçut que la plus forte des petites alouettes piquait les autres et les empêchait de prendre la becquée ; cela lui fit une grande peine, et s'adressant à elle, comme si elle eût pu l'entendre ; " Insatiable et cruelle, dit-il, tu mourras misérablement, et les plus avides animaux ne voudront point manger de ta chair." En effet, quelques jours après, elle se noya dans un vase où il leur mettait à boire ; on la jeta aux chats et aux chiens ; pas un n'y toucha. Nous verrons à la mort du Saint une multitude de ces alouettes qu'il aimait tant, s'abattre sur le toit de Notre-Dame-des-Anges et chanter avec une merveilleuse douceur, comme pour fêter déjà son triomphe dans les cieux.

Ayant gagné l'ermitage de l'Alverne pour célébrer le carême de saint Michel, des oiseaux de diverses espèces se mirent à voltiger autour de sa cellule ; ils faisaient entendre des chants harmonieux et s'agitaient avec bonheur. On aurait dit qu'ils se réjouissaient de l'arrivée de l'homme de Dieu et paraissaient le solliciter à demeurer avec eux dans cette solitude. A cette vue, François dit à son

Compagnon : " Je vois, mon Frère, que la volonté de Dieu est que nous restions ici quelque temps, puisque nos Frères les oiseaux paraissent si heureux de notre présence." Il s'arrêta donc en ce lieu, et un faucon qui y bâtissait son nid, se prit pour lui d'une grande affection. Toujours, à l'heure de nuit, où le Saint devait se lever pour ses exercices spirituels, le faucon le réveillait par son chant et l'appelait. Cette attention était très agréable à François, parce que cette sollicitude de l'oiseau le garantissait contre toute torpeur et toute nonchalance. Mais, si l'homme de Dieu était plus fatigué et plus souffrant que d'habitude, le faucon s'en préoccupait et ne l'éveillait point de si bonne heure. Comme averti d'en Haut, il ne faisait entendre alors et à la pointe du jour qu'un léger son de voix.

Il paraît bien, continue ici saint Bonaventure, il paraît bien qu'il y eut quelque chose de divinement prophétique soit dans cette jubilation de toutes sortes d'oiseaux, soit dans le chant du faucon ; sans doute, le véritable adorateur de Dieu, le Saint qui publiait ses louanges, porté sur les ailes de la contemplation, devait être exalté dans ce lieu par une apparition séraphique.

Nous verrons au Chapitre suivant cet incomparable prodige !

Aux premiers siècles de l'Eglise, le sang des martyrs apaisait la férocité des tigres et des léopards qui au milieu de l'amphithéâtre montraient de la compassion, du respect, de la sympathie pour les

Saints de Dieu. Des lions rugissants, devenus comme de timides agneaux, se couchaient aux pieds des victimes et leur lêchaient doucement les plaies. Dans le désert, les lions vinrent pleurer la mort de Paul, le 1er Ermite, et assister à ses funérailles. En Palestine, saint Gérasime ordonnait à un lion, devenu serviteur du Couvent, d'aller au fleuve du Jourdain prendre l'eau qui lui manquait pour les besoins de son Monastère. Dans les Vosges, saint Colomban commandait à l'ours de la montagne ; et celui-ci lui apportait les peaux de cerfs dont il avait besoin pour sa chaussure.

François d'Assise, dans son grand amour pour Dieu et son intarissable charité pour ses frères, commandait lui aussi aux bêtes féroces, ainsi que le prouve avec éclat l'événement qui va suivre :

" Dans le temps où saint François restait à Gubbio, apparut aux environs de cette ville, un loup d'une grosseur prodigieuse et d'une extrême férocité. Il ne poursuivait pas seulement les animaux, mais plusieurs fois aussi des hommes avaient été victimes de sa rage. On l'avait vu souvent s'approcher de la ville, et les habitants effrayés ne sortaient plus que tout armés, comme s'ils étaient partis pour un combat ; et même, en cet état, malheur à ceux qui avaient à lutter seuls contre le terrible animal, leurs armes étaient impuissantes contre sa férocité. Enfin, l'effroi devint tel que personne n'osait plus sortir de Gubbio.

La consternation qu'il voyait répandue autour de

lui, excita vivement la compassion de saint François ; il résolut d'aller trouver le loup ; et, malgré les instances que l'on fit pour l'en détourner, il fit le signe de la croix, et mettant en Dieu toute sa confiance, il sortit un jour de la ville avec quelques-uns de ses Frères. S'apercevant que ceux-ci tremblaient de s'avancer, il les laissa et prit seul le chemin qui conduisait au furieux animal. A la vue de la multitude qui se pressait pour être témoin de ce qui allait se passer, le loup s'élance d'abord vers saint François, la gueule béante. Le Saint avance à sa rencontre, fait sur lui le signe de la croix, l'appelle et lui dit : " Viens ici, Frère loup, viens, et, de la part du Christ, je te l'ordonne, ne me fais aucun mal, ni à moi, ni à d'autres." O merveille ! à peine le signe de la croix a-t-il été fait, qu'aussitôt, ce loup, tout à l'heure si terrible, ferme la gueule, s'arrête, et, sur l'ordre de saint François, vient, doux comme un agneau, se coucher à ses pieds. Alors le Saint lui dit : " Frère loup, tu causes d'immenses ravages dans cette contrée ; tu t'es rendu coupable de grands crimes, en blessant et en faisant mourir les créatures de Dieu sans sa permission. Tu ne t'es pas contenté de déchirer et de dévorer les animaux, tu as poussé l'audace jusqu'à donner la mort à des hommes créés à l'image de Dieu ; tu mérites, après tant de forfaits, d'être traîné aux fourches comme un brigand et un infâme homicide. Tout le monde crie et murmure contre toi, et tu es un objet d'horreur pour tous les habitants de la ville. Mais

je le veux, Frère loup, tu vas te réconcilier avec eux, tu leur promettras de ne plus leur causer aucun tort, et ils te pardonneront tous tes ravages ; et, ni eux, ni leurs chiens, ne te poursuivront plus désormais." A ces paroles, le loup incline la tête, et témoigne, par toute son attitude, par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il accepte les conditions, et qu'il est disposé à les remplir. Le Saint ajouta : " Frère loup, puisque tu consens à faire la paix que je te propose, et à y demeurer fidèle, je te promets d'obtenir des habitants de Gubbio que jamais ils ne manqueront de fournir ce qui est nécessaire à ta subsistance ; et ainsi tu ne souffriras plus de cette faim qui, je le sais bien, est la cause de tout le mal qu'on te reproche. Mais, en reconnaissance de cette faveur que je vais te procurer, je veux, Frère loup, que tu me promettes de ne plus nuire désormais à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux ; me le prometstu ?" Le loup, baissant la tête, donna à entendre qu'il le promettait. Saint François reprit : " Frère loup, je veux pouvoir compter sur ta promesse ; j'exige donc que tu m'en donnes un garant." Et le Saint présentant la main, le loup lève une de ses pattes de devant et l'y pose familièrement, donnant ainsi autant qu'il le pouvait, un gage de sa fidélité. Le Saint ne s'en tint pas encore là : " Frère loup, dit-il, au nom de Jésus-Christ, je t'ordonne de me suivre sur-le-champ ; viens, nous allons ratifier cette paix au

nom de Dieu." Et le loup obéissant suivit, doux comme un agneau.

Les habitants de Gubbio étaient frappés d'admiration à la vue d'un si étonnant prodige ; la nouvelle s'en répandit promptement dans toute la ville et l'on vit bientôt une foule de personnes de tout âge et de tout sexe se presser sur la place pour voir le loup qui suivait saint François. Lorsque tous les habitants furent rassemblés, le Saint monta sur un lieu élevé et se mit à les prêcher. Il leur fit entendre que c'était en punition de leurs péchés que Dieu leur avait envoyé les fléaux qui les consternaient ; que, du reste, la flamme de l'enfer, qui doit éternellement tourmenter les damnés, était bien plus à craindre que la fureur d'un loup, qui, après tout, ne pouvait tuer que le corps. Combien donc l'enfer devait-il être terrible, puisque la gueule d'un simple animal pouvait seule faire trembler toute une multitude ! " O mes chers amis ! ajouta-t-il, convertissez-vous donc, faites pénitence de vos péchés, et Dieu vous délivrera, non seulement de la rage du loup dans cette vie, mais encore des flammes de l'enfer après votre mort."

La prédication terminée : " Mes Frères, dit saint François, écoutez : Frère loup, que vous voyez ici, m'a promis de se réconcilier avec vous et de ne plus vous nuire désormais en aucune manière, il m'a donné un gage de sa fidélité ; promettez-lui donc aussi, de votre côté, de lui fournir tout ce qui sera nécessaire à sa subsistance ; je me rends caution

Saint François et le Loup de Gubbio.

pour lui, et, je vous le garantis, sa fidélité, dans la paix qu'il va vous assurer, sera inviolable." Aussitôt tout le peuple s'étant écrié d'une voix unanime qu'il consentait à nourrir toujours le loup, le Saint se tourna vers l'animal et lui dit : " Frère loup, c'est maintenant à toi de promettre l'observation fidèle des conditions de la paix ; promets-tu désormais de ne plus nuire à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux ? " Le loup s'agenouilla, inclina la tête et fit entendre au peuple, comme il le pouvait, et par son humble attitude et par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il promettait d'être fidèle au pacte. " Frère loup, lui dit alors saint François, tu m'as donné, hors de la ville, un gage de ta fidélité ; je demande que tu le renouvelles maintenant en présence de cette multitude, et que tu attestes, par là, que tu n'abuseras jamais de la promesse que j'ai faite en ton nom, ni de la caution, que j'ai donnée pour toi." Le loup leva de nouveau la patte droite de devant et la posa sur la main du Saint. A cette vue, la joie et l'admiration du peuple furent à leur comble ; la vénération des habitants de Gubbio pour saint François, la singularité du miracle dont ils venaient d'être témoins, et le plaisir que leur procurait la paix promise par le loup, excitèrent parmi eux un si vif enthousiasme, qu'ils se mirent à pousser vers le ciel des cris d'allégresse, louant et bénissant Dieu de leur avoir envoyé un saint qui, par ses mérites, les avait délivrés de la fureur d'une bête cruelle.

Le loup vécut encore deux ans dans Gubbio ; il allait familièrement de porte en porte, entrait dans les maisons, sans faire aucun mal à personne et sans recevoir lui-même aucun mauvais traitement. Chacun se faisait un plaisir de lui fournir ce qui était nécessaire pour sa nourriture ; et, quand il traversait la ville, jamais les chiens n'aboyaient après lui. Enfin, deux ans après sa conversion, Frère loup mourut, et les habitants de Gubbio le regrettèrent vivement, car la vue de cet animal, parcourant la ville avec la douceur d'un agneau, était pour eux un souvenir qui leur rappelait la sainteté et les vertus de saint François."



Ste Elisabeth de Hongrie
Patronne des Sœurs du Tiers-Ordre

CHAPITRE X.

1. Le Prodige des Stigmates : ce qui le précède. — 2. Ce qui l'accompagne.
3. Ce qui le suit.

La bienveillance que le pape Honorius III avait témoignée au saint Patriarche, lorsqu'il était allé à Rome pour l'Indulgence de la Portioncule, lui donna la pensée de faire autoriser solennellement par ce Pontife, la Règle de son Ordre, que le Pape Innocent III n'avait approuvée que de vive voix ; et il eut pendant la nuit, cette révélation qui est rapportée par saint Bonaventure.

Il lui semblait avoir ramassé à terre de très petites miettes de pain qu'il devait distribuer autour de lui à une multitude de Frères affamés. Mais comme il hésitait à les leur donner, craignant qu'étant si menues elles ne leur échappassent des mains, une voix céleste lui dit : " François, de toutes ces miettes faites une hostie et donnez-en à tous ceux qui voudront en manger." Il le fit. Or, tous ceux qui ne recevaient pas dévotement leur part ou la méprisaient après l'avoir reçue, paraissaient infectés de

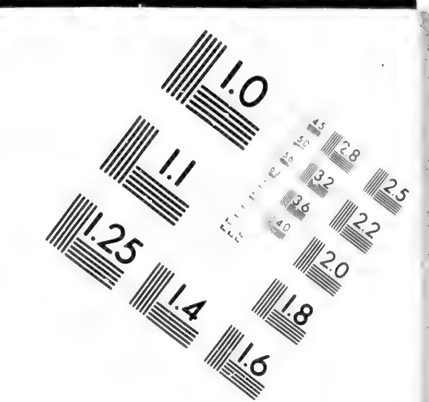
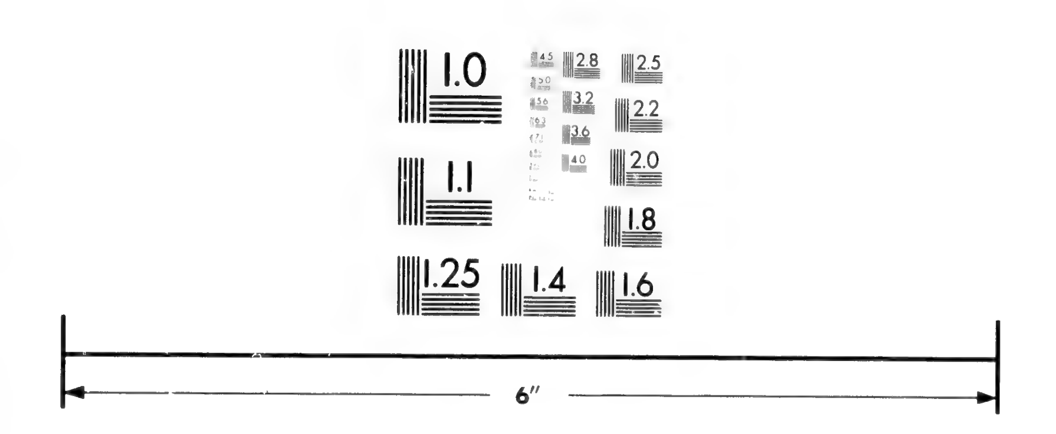


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



lèpre. Le matin il raconta la vision à ses Frères, tout affligé de n'en pas comprendre le mystère. Le jour suivant, comme il persévérait dans la prière, une voix du ciel lui dit : " François, les miettes de la nuit passée sont les paroles de l'Evangile : l'hostie, c'est la Règle, composée de ces paroles : la lèpre, c'est le péché.

L'oracle du Ciel apprit à François que la Règle qu'il voulait faire approuver et qui n'était composée que des paroles de l'Evangile devait être abrégée et mise dans un ordre plus précis. Pour l'exécuter, il fut inspiré d'aller à Mont-Colombe près de Riéti, où il se retira dans la fente d'un grand rocher, avec deux Frères, jeûnant au pain et à l'eau. Là il fit écrire la Règle selon que l'Esprit de Dieu la lui dictait dans la prière. Ensuite il descendit de la montagne et la confia à son Vicaire qui, peu de jours après, assura l'avoir égarée. Le Saint retourna dans la même solitude, et la fit écrire une seconde fois, comme si Dieu la lui dictait de sa propre bouche.

Les Enfants du saint Patriarche l'ayant acceptée, François partit au mois d'Octobre, pour aller la faire approuver par le Souverain Pontife. A Rome il fut invité à dîner par le Cardinal Hugolin, Protecteur de son Ordre, et qui, on le sait, avait pour lui une singulière affection ; mais il ne s'y rendit, dit saint Bonaventure, qu'après avoir quêté quelques morceaux de pain ; ce qu'il avait coutume de faire, lorsqu'il mangeait chez des personnes de considé-

ration. Etant à table, il tira ces morceaux de sa manche, se mit à en manger, et en distribua aux autres conviés qui en mangèrent par dévotion. Après le repas, le Cardinal l'embrassa et lui dit en souriant : " Homme simple, pourquoi, venant dîner avec moi, m'avez-vous fait l'affront d'aller quêter du pain, et de le faire paraître à ma table ?" — " Monseigneur, répondit François, bien loin de vous faire affront, je vous ai fait honneur, en honorant à votre table un plus grand Seigneur que vous, à qui la pauvreté plait beaucoup, surtout celle qui va jusqu'à la mendicité volontaire pour l'amour de Jésus-Christ. J'ai résolu de ne point abandonner pour des richesses fausses et passagères, cette vertu qui est d'une dignité royale, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions riches et héritiers du royaume des Cieux, en qualité de pauvres d'esprit."

Le Cardinal présenta François au Pape pour demander la confirmation de sa Règle. Le saint Père la lut, et la trouvant trop rigoureuse, il voulait que l'on y fît quelque changement ; mais l'homme de Dieu protesta qu'il n'y avait pas mis de lui-même un seul mot, et que Jésus-Christ l'avait dictée telle qu'elle était ; Honorius III en conféra avec les Cardinaux et la confirma. Sa Bulle, donnée au Palais de Latran, est datée du vingt-neuvième jour de Novembre de l'année 1223, et de son Pontificat la huitième.

Le saint Patriarche parlant de cette Règle à ses

Religieux disait : " Mes Frères et mes Enfants bénis à jamais, on nous a fait une insigne faveur, en nous donnant cette sainte Règle. Car, c'est le livre de vie, l'espérance du salut, le gage de la gloire, la moelle de l'Evangile, le chemin de la Croix, un état de perfection, la clef du Paradis et le nœud d'une alliance éternelle."

En quittant Rome, François se disposa à célébrer, cette année, la Naissance du Sauveur avec une particulière solennité ; et il passa en effet la délicieuse nuit de Noël dans le bois de Greccio, où de grandes merveilles l'accompagnèrent. Vers ce même temps, Claire et ses filles du monastère de saint Damien avaient prié instamment François de leur donner par écrit une Règle et une forme de vie semblable à celle des Frères-Mineurs. Le Saint en conféra avec son ami, le Cardinal Hugolin, Protecteur des deux Ordres, et ils la composèrent ensemble. Pendant qu'il écrivait, le saint homme ne put retenir ses larmes, en considérant que de pauvres filles voulaient embrasser des austérités si extraordinairement au-dessus de leur faiblesse !

C'est encore vers cette époque que le même Cardinal ôta à François le manteau de dessus les épaules et lui ordonna de l'envoyer à la Duchesse de Thuringe, Elisabeth, fille du Roi de Hongrie, en reconnaissance de ses libéralités pour ses Frères et à cause de son éminente sainteté.

Au mois d'Août de la même année 1224, le serviteur de Dieu voulut se retirer dans sa chère soli-

tude de l'Alverne pour se préparer à la fête de saint Michel et commencer avec encore plus de ferveur que de coutume son grand carême en l'honneur de cet illustre Archange, comme s'il eût eu le secret pressentiment des grandes merveilles qui allaient s'accomplir sur cette sainte montagne. Il prit avec lui les trois Frères, Massée, Ange et Léon. Lorsqu'ils furent arrivés au pied du rocher même de l'Alverne, François se reposa un peu sous un grand chêne ; c'est là que nous avons vu plus haut la multitude des oiseaux, ses petits Frères voltigeant autour du Saint, battant de leurs ailes et lui faisant grande fête.

Le Comte Orlando qui avait donné la montagne à François et à son Ordre éprouva une vive satisfaction quand il apprit que le Saint et ses trois Frères étaient venus se fixer sur l'Alverne. Le lendemain de leur arrivée, il alla lui-même les visiter, et leur porta une abondante provision de toute sorte de nourriture. Il trouva les pieux ermites en prière, les aborda et les salua avec bonté. Saint François se leva, reçut avec une joie pleine d'affection Orlando et sa compagnie, et ils s'entretinrent ensuite quelque temps. Le Saint remercia Orlando de la générosité avec laquelle il lui avait cédé l'Alverne et de la visite dont il l'honorait ; puis il le pria de lui faire construire une petite cellule au pied d'un beau hêtre, dans un lieu très recueilli, très propre à l'oraison et situé à peu près à un jet de pierre de l'endroit où se trouvaient ses Frères.

Son désir fut immédiatement satisfait. Comme le soir approchait et qu'il fallait repartir, saint François dit quelques paroles et bénit la petite troupe. Au moment du dernier adieu, Orlando prit à part saint François et ses Frères et leur dit : " Mes bien chers Frères, je ne veux pas que sur cette montagne sauvage vous souffriez aucune nécessité corporelle qui vous empêche de vous livrer entièrement à la contemplation ; je veux, et je vous le dis à présent pour toujours, je veux que vous veniez chercher dans ma maison tout ce qui vous est nécessaire ; si vous faites autrement, j'en aurai beaucoup de peine." Après cela, Orlando et sa compagnie retournèrent au château.

Alors saint François fit asseoir ses Compagnons et les instruisit sur le genre de vie qu'ils devaient mener, eux et tous ceux qui veulent vivre en solitaires. Il leur imposa l'observance de la sainte pauvreté, et leur dit : " Ne vous appuyez pas trop sur l'offre charitable du seigneur Orlando ; prenons garde de blesser notre profession de pauvreté. Soyez sûrs que si nous sommes de vrais pauvres, le monde aura compassion de nous ; si nous embrassons bien étroitement la pauvreté, il nous donnera libéralement ce qu'il nous faut pour vivre. Dieu, qui nous a appelés dans la sainte religion pour le salut du monde, a fait ce pacte avec nous ; nous devons donner au monde de bons exemples, et le monde doit fournir à toutes nos nécessités. Persévérons donc dans notre pauvreté, parce qu'elle est la voie

de la perfection et le gage des richesses éternelles." Le Saint donna encore à ses Frères plusieurs autres avis et il ajouta en finissant : "Voilà donc le genre de vie que nous devons embrasser tous ; pour moi, en particulier, je sens que je touche au terme de ma carrière, et je veux désormais me tenir dans la solitude, me recueillir en Dieu et pleurer mes péchés en sa divine présence. Frère Léon, quand il voudra, m'apportera une petite provision de pain et d'eau ; mais ne laissez venir à ma cellule aucun séculier, pour quelque raison que ce soit ; je vous charge de répondre pour moi à ceux qui me demanderaïent." Ayant dit ces mots, saint François bénit ses Compagnons et se retira dans sa cellule, au pied du hêtre ; et les trois Frères prirent dès lors la ferme résolution de se conformer aux règles que leur Père leur avait imposées.

Quelques jours après, le Saint, considérant, de sa cellule, la disposition de la montagne, et contemplant avec étonnement les larges fentes et les grandes ouvertures des énormes rochers qui l'environnaient, il lui fut révélé de Dieu que ces fentes s'étaient ouvertes miraculeusement à l'heure de la Passion du Christ, au moment où, selon le saint Evangile, les pierres se fendirent. Dieu avait voulu que ce prodige s'opérât d'une manière plus frappante sur la montagne de l'Alverne, parce que là devait se renouveler dans l'âme de François, par l'amour et la compassion, et dans son corps, par l'impression des sacrés Stigmates, la Passion de

Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après cette révélation, le Saint se renferma dans sa cellule et s'y recueillit, dans l'attente du mystère qui allait s'accomplir. Dès lors, la prière continuelle à laquelle il se livra lui fit éprouver plus fréquemment encore les douceurs de la divine contemplation ; aussi, très souvent il se trouvait tellement ravi en Dieu, que ses Compagnons le voyaient corporellement élevé au-dessus de terre et dans une extase qui le mettait hors de lui-même. Dans ces sublimes contemplations, Dieu lui révélait non seulement l'avenir, mais encore les secrètes pensées et les inclinations de ses Frères. Frère Léon, son Compagnon, en fut convaincu par sa propre expérience. Se trouvant tourmenté par une tentation de l'esprit, il lui vint en désir de posséder quelque pieuse pensée écrite de la main du Saint ; et il espérait qu'une fois qu'il l'aurait obtenue, la tentation disparaîtrait, au moins en partie. Depuis quelque temps déjà, il nourrissait ce désir, et toujours il se sentait retenu par la honte et le respect. Mais l'Esprit-Saint révéla à saint François ce que son Compagnon n'osait lui confier. Aussitôt il le fait appeler, lui demande ce qui est nécessaire pour écrire, et traçant à la louange de Jésus-Christ quelques lignes tirées des Saints Livres et qu'il signe de la lettre T (Tau), il les remet au Frère en lui disant : (1) " Recevez ce papier, Frère

(1) Voici le texte de cette Bénédiction, dont l'autographe se conserve dans le trésor de la Basilique Patriarcale d'Assise :

" *Benedicat tibi Dominus, et custodiat te, ostendat faciem suam*

Léon, et conservez-le toute votre vie. Que Dieu vous accorde sa bénédiction, et qu'il vous protège contre les tentations. Que s'il permet que vous les éprouviez, ne vous en troublez pas ; plus vous serez tenté, plus je vous regarderai comme le véritable ami et serviteur de Dieu, plus je vous chérirai ; car, je vous le dis en vérité, personne ne doit s'estimer parfait ami de Dieu qu'il n'ait auparavant passé par beaucoup de tribulations et de tentations." Frère Léon reçut avec respect et confiance l'écrit du Saint, et aussitôt sa tentation disparut complètement. Alors il retourna vers ses Compagnons et leur raconta, plein de joie, la grâce que Dieu venait de lui accorder. Depuis il conserva toujours son écrit avec soin, et les Frères s'en servirent ensuite pour opérer plusieurs miracles. Dès ce jour aussi, en toute simplicité et avec l'intention la plus pure, Frère Léon se mit à observer de plus près toute la conduite de saint François et sa bonne foi lui mérita de le voir souvent ravi en Dieu, élevé au-dessus de terre à la hauteur de trois ou quatre brasses, quelquefois jusqu'au sommet du hêtre, et parfois même il le voyait si haut dans les airs et environné de tant de splendeur, qu'à peine il pouvait encore l'apercevoir. Et que faisait le bon Frère quand le Saint n'était encore

---

tibi et misereatur tui ; convertat vultum suum ad te, et det tibi pacem." — "*Dominus benedicat te, Frater Leo.*" *T*

"Que le Seigneur te bénisse et qu'il te garde ; qu'il te montre sa face et qu'il ait pitié de toi ; qu'il tourne son visage vers toi et qu'il te donne la paix." — "Que le Seigneur te bénisse, Frère Léon." T

qu'à la hauteur d'un homme? Il allait doucement sous lui, lui baisait les pieds, les arrosait de ses larmes et il disait: " Mon Dieu, prenez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur, et, par les mérites de ce saint homme, daignez me communiquer quelque petite portion de votre grâce."

Un jour que Frère Léon se trouvait ainsi sous les pieds de saint François, et qu'il était à une hauteur où il ne pouvait plus l'atteindre, il vit descendre du ciel un billet écrit en lettres d'or qui vint se placer sur la tête du Saint: sur ce billet étaient tracés ces mots: " Ici se trouve la grâce de Dieu." Le Frère eut le temps de le lire, et il le vit ensuite remonter vers les cieux.

Sous l'impression de cette grâce divine qui le remplissait, saint François n'était pas seulement ravi en Dieu par la contemplation, souvent aussi il était consolé et fortifié par de grandes apparitions. Une fois entr'autres qu'il revenait d'un de ces ravissements qui l'élevaient de terre, Jésus-Christ parut, assis sur une table de pierre fort basse, où le Saint avait coutume de prendre sa pauvre nourriture, il lui parla comme à un ami, avec la plus intime familiarité. Lorsque Notre-Seigneur eut disparu de dessus la table, Frère Léon, qui ignorait entièrement ce qui s'était passé, voulut la préparer comme à l'ordinaire, François l'en empêcha disant: " Frère Léon, chère petite brebis, lavez cette pierre avec de l'eau." Frère Léon obéit. " Maintenant, reprit le Saint, d'un visage rayonnant de joie, lavez-la avec

du vin." La pierre fut ainsi lavée. "Lavez-la avec de l'huile" dit-il encore. Le Frère obéit. "Frère Léon, chère petite brebis, dit enfin saint François pour la quatrième fois, lavez cette pierre avec du *baume.*" — "O mon doux Père, répondit le Frère, comment trouver du *baume* dans ces lieux sauvages." — "Sachez, Frère Léon, chère petite brebis du Christ, reprit saint François, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu reposer sur cette pierre. (1) Je vous ai commandé par quatre fois de la laver sans me répliquer, en mémoire de quatre grâces particulières que Dieu, dans sa bonté, a promises pour mon Ordre : la première, que cet Ordre durerait jusqu'à la fin du monde ; la deuxième, que ceux qui le persécuteraient avec malice, ne vivraient pas longtemps, s'ils ne venaient à faire pénitence ; la troisième, que les Bienfaiteurs de cet Ordre seraient agréables à Dieu et comblés de bénédictions célestes ; la quatrième, qu'un de ses membres, séduit par l'esprit de malice ne demeurerait pas longtemps dans son sein, s'il ne venait à se convertir promptement.

A l'approche de la Fête de l'Assomption de Notre-Dame, le Saint voulut chercher un lieu plus solitaire encore et plus isolé, où il pût passer le Ca-

---

(1) Nous avons vu cette table au mont Alverne, dans son petit oratoire, où clle sert actuellement de pierre d'autel. Elle porte une inscription latine dont voici la traduction : TABLE DE SAINT FRANÇOIS sur laquelle il a eu d'admirables apparitions, et qu'il a consacrée en y répandant de l'huile et en disant : *C'est ici l'autel de Dieu !*

rême de saint Michel Archange qui commence le jour de cette solennité ; il appela donc Frère Léon et lui dit : " Allez à l'oratoire de nos Frères, tenez-vous sur la porte et revenez me trouver quand je vous appellerai." Frère Léon obéit. Saint François s'éloigna un peu, l'appela d'une voix haute ; et lorsque le Frère l'eut rejoint, il lui dit : " Mon Frère, cherchons un lieu plus secret encore où vous ne puissiez m'entendre quand je vous appellerai." Puis continuant leur recherche ils trouvèrent, dans la partie méridionale de la montagne, un endroit très solitaire et parfaitement disposé selon les désirs du Saint ; mais il fallait, pour y arriver, traverser l'immense et effrayante ouverture d'un énorme rocher. Cette difficulté n'arrêta pas saint François ; aidé de Frère Léon, il parvint, après de longs efforts, à jeter sur l'ouverture une pièce de bois, en forme de pont, et l'on put traverser. Alors le Saint fit appeler ses autres Frères et leur annonça l'intention où il était de passer en ce lieu le Carême de saint Michel Archange. Il les pria d'y construire une pauvre cellule et de la disposer de telle sorte qu'ils ne pussent l'entendre crier de leur ermitage. Les Frères le satisfirent ; alors il leur dit : " Retournez maintenant, laissez-moi seul ici, car avec le secours de Dieu, je me propose de passer ce Carême sans dérangement et sans trouble. Qu'aucun de vous ne vienne me trouver, mais défendez surtout aux séculiers d'avancer jusqu'ici. Seulement, Frère Léon, une seule fois le jour vous viendrez m'apporter une

petite provision de pain et d'eau ; puis, dans la nuit, vous reviendrez une autre fois vers l'heure de Matines. Alors vous vous approcherez en silence, et quand vous serez arrivé à la tête du pont, vous me crierez : *Domine, labia mea aperies ;* si je vous réponds, vous viendrez jusqu'à ma cellule pour y réciter Matines avec moi ; sinon retournez aussitôt auprès des autres Frères." Saint François l'exigeait ainsi, parce qu'il était quelquefois tellement ravi en Dieu, qu'il n'entendait plus rien et qu'il n'éprouvait plus aucune sensation corporelle. Il donna donc sa bénédiction et les Frères se retirèrent.

Le jour de l'Assomption étant arrivé, le Saint commença son Carême ; dès lors il se réduisit à une sévère abstinence, macéra rudement son corps, fortifiant en même temps son esprit par de ferventes prières, des disciplines et des veilles. C'était en pratiquant ces saints exercices que, croissant de vertus en vertus, il disposait son âme à recevoir les divins mystères et les divines splendeurs, et son corps à soutenir les violents assauts des démons avec lesquels il avait souvent à combattre sensiblement.

Cependant le Saint, se sentant presque épuisé par ses longues abstinences et ses luttes contre le démon, éprouva le besoin de se fortifier en procurant à son âme une nourriture spirituelle. Pour cela, il se mit à penser à la gloire infinie, au bonheur des bienheureux dans la vie éternelle, et il supplia Dieu de lui en faire ressentir quelque chose. Il priait encore,

quand soudain, environné de splendeur, lui apparut un Ange tenant une voile à la main gauche et un archet à la droite ; et pendant qu'il le regardait tout saisi d'étonnement, l'envoyé des cieux laissa tomber l'archet sur la voile, et une mélodie si suave se fit entendre que l'âme de saint François en était comme enivrée et qu'il en demeurait privé de toute sensation corporelle. Il raconta depuis à ses Compagnons que si l'Ange avait donné un nouveau coup d'archet, son âme aurait brisé les liens du corps pour s'envoler aux demeures éternelles.

La Fête de l'exaltation de la sainte Croix était proche. Une nuit que Frère Léon était parti, à son ordinaire, pour réciter Matines avec saint François, il arrive à la tête du pont et crie les paroles d'usage ; *Domine, labia mea aperies.* Le saint ne répond pas. Le Frère avance cependant en toute simplicité ; il traverse le pont, entre doucement dans la cellule, et n'y trouvant pas saint François, il va droit au bois et l'y cherche sans bruit, à la clarté de la lune. Bientôt il entend sa voix, il s'approche, et le trouve priant à genoux, les mains et les yeux tournés vers le ciel. " Qui êtes-vous, ô mon Dieu, mon très-doux Seigneur ? s'écriait-il brûlant de ferveur ; et qui suis-je, moi ? un véritable vermisseau, votre inutile serviteur." Et il reprenait continuellement ces mêmes paroles. Frère Léon étonné, lève les yeux, regarde, et il voit descendre du ciel une flamme d'une clarté éblouissante qui vient se poser sur la tête du Saint. De cette flamme sortait une

voix qui lui parlait : mais Frère Léon ne pouvait distinguer les paroles. A la vue de ce prodige, se croyant indigne de demeurer si près du lieu même où il s'opérait, craignant d'ailleurs d'affliger saint François et de le troubler dans sa contemplation, s'il venait à l'apercevoir, le bon Frère s'éloigna doucement et se contenta de regarder de loin.

Alors Frère Léon vit le Saint étendre trois fois les mains vers la flamme, qui après s'être arrêtée longtemps sur lui, finit par remonter vers le ciel. Le bon Frère se félicitait de n'avoir pas été remarqué, et déjà il reprenait le chemin de sa cellule, ravi d'avoir pu contempler le prodige ; mais en ce moment, saint François entendit le froissement de ses pieds sur le feuillage et lui ordonna de s'arrêter Le Frère obéit tout tremblant et tellement troublé, comme il le racontait ensuite à ses Compagnons, qu'il aurait mieux aimé voir la terre s'entrouvrir sous ses pieds que d'attendre alors le Saint qu'il croyait avoir mécontenté. C'est qu'en effet, Frère Léon évitait, avec tout le soin possible, ce qui pouvait blesser le Saint homme, dans la crainte de se voir, par sa faute, éloigné de sa compagnie. Cependant saint François le rejoint : — "Qui êtes-vous" lui demanda-t-il. — "Mon Père, répond le Frère avec embarras, je suis Frère Léon." — " Pourquoi donc es-tu venu ici ? O Frère ! chère petite brebis du Christ, reprit le Saint, ne t'avais-je pas recommandé de ne pas observer ainsi mes démarches ? Mais, réponds-moi maintenant, par la sainte

obéissance, as-tu vu ou entendu quelque chose de ce qui vient de se passer ? " — " Père, répondit Frère Léon, je vous ai entendu répéter plusieurs fois : Qui êtes-vous, ô mon très doux Seigneur ? et moi, qui suis-je ? un misérable vermisseau, votre inutile serviteur."

Alors tombant aux pieds de saint François, Frère Léon s'accuse de sa désobéissance et en demanda le pardon avec larmes. Ensuite il supplie le Saint de lui expliquer les paroles qu'il avait entendues et de lui répéter celles qui lui avaient échappé. Voyant qu'en faveur de sa simplicité et de sa pureté, l'humble Frère avait mérité de voir et d'entendre quelque chose du prodige qui venait de s'opérer ou d'en avoir révélation, saint François consentit à le satisfaire.

" O Frère Léon, chère petite brebis de Jésus-Christ, lui dit-il, sache donc qu'au moment où je répétais les paroles que tu entendais, deux lumières venaient éclairer mon âme ; celle de la connaissance et de la science de moi-même ; et celle de la connaissance et de la science du Créateur. Quand je disais : " Qui êtes-vous, ô mon très doux Seigneur ? " j'étais dans une lumière de contemplation qui me faisait découvrir l'abîme de l'infinie bonté, de la sagesse et de la puissance de Dieu. Et quand je disais : " Qui suis-je ? un misérable vermisseau " j'étais dans une lumière de contemplation qui me faisait découvrir la triste profondeur de ma bassesse et de mes misères ; et c'est pourquoi je répétais :

“ Qni êtes-vous donc, Seigneur, Dieu d’une sagesse et d’une bonté infinies, pour daigner me visiter, moi qui ne suis qu’un misérable et vil insecte ? ”

Dans cette flamme que tu apercevais se trouvait Dieu lui-même ; c’est lui qui me parlait sous cette forme, comme il avait fait autrefois à Moïse. Il me demandait que je lui fisse trois dons ; et moi je lui répondais : “ Mon Seigneur, tout ce que je possède est à vous ; vous le savez bien, je n’ai que ma tunique, ma corde, le pauvre vêtement qui me couvre ; et encore tout cela vous appartient ; que puis-je donc présenter à votre Majesté ? ” Alors Dieu me dit : “ Cherche dans ton sein, et offre-moi ce que tu y trouveras.” Aussitôt j’y portai la main et j’y trouvai une petite boule d’or que j’offris au Seigneur ; et je fis ainsi par trois fois selon qu’il m’avait été ordonné. Et puis trois fois aussi, je me prosternai, bénissant Dieu et le remerciant d’avoir bien voulu me donner quelque chose que je puisse lui présenter. En ce moment, une lumière intérieure me fit comprendre que ces trois dons que j’avais faits signifiaient la sainte obéissance, la sublime pauvreté et la splendide chasteté ; vertus que, par la grâce de Dieu, j’ai pratiquées avec tant de fidélité, que ma conscience ne me reproche rien. En même temps que tu me voyais porter la main à mon sein pour offrir les trois vertus signifiées par les boules d’or qui m’avaient été données, le Seigneur m’accordait encore la vertu de louer et d’exalter, de bouche et de cœur, la très sainte bonté qu’il m’a témoignée

en me comblant de tant de grâces. Voilà quelles furent les paroles que tu as entendues au moment où tu me vis lever les mains par trois fois. Mais, je te le répète, Frère Léon, chére petite brebis, ne viens plus observer ainsi toutes mes démarches, retourne à ta cellule avec la bénédiction du ciel et prends toujours bien soin de me procurer ce qui m'est nécessaire. Oui, car bientôt Dieu doit opérer sur cette montagne des prodiges si grands et si merveilleux que tout le monde en demeurera dans l'étonnement et que jamais aucune créature n'en aura vu de si extraordinaires."

Saint François apprit par révélation qu'en ouvrant par trois fois le Livre des Evangiles, Dieu lui ferait connaître les désirs qu'il avait sur lui ; il se fit donc apporter ce livre sacré, et, s'étant mis en prière, au nom de la très sainte Trinité, il se le fit ouvrir trois fois par Frère Léon. Dieu permit qu'à chaque fois, il tombât sur le récit de la Passion de Jésus-Christ. Le Saint comprit par là que, comme il s'était rendu conforme au Sauveur dans les actions de sa vie, il devait encore, avant de mourir, le suivre dans les afflictions et les douleurs de la Passion, dès lors, il eut la consolation de goûter et de sentir, avec plus d'abondance, la douceur de la divine contemplation et des célestes apparitions. Un jour, il en reçut une qui devait le préparer immédiatement à l'impression des sacrés stigmates. C'était la veille de la Fête de la sainte Croix de Septembre. Au moment où il était seul et en prière

dans sa cellule, l'Ange de Dieu lui apparut et lui dit : " De la part du Très-Haut, je viens t'avertir de te disposer, avec humilité et patience, à recevoir ce qu'il lui plaira de t'envoyer." — " Je suis prêt à supporter avec résignation tout ce qui me viendra de mon Seigneur," répondit saint François. L'Ange disparut.

Le lendemain, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, le Saint, avant le lever du soleil, se mit en prière à la porte de la cellule, tourné vers l'Orient, et il disait ; " O mon Sauveur Jésus-Christ ! je vous en prie, accordez-moi deux grâces avant ma mort : faites que je ressente, autant qu'il est possible, dans mon âme et dans mon corps, cette douleur que vous avez éprouvée, ô mon doux Seigneur ! à l'heure de votre cruelle Passion ; et puis, que je ressente aussi, autant que le peut une créature, cet amour excessif qui vous embrasait, Vous, le Fils de Dieu, et qui vous a porté à souffrir volontiers pour nous, pauvres pécheurs, tant d'horribles tourments."

Saint François persévéra longtemps dans cette prière, et il connut que Dieu l'exaucerait, et qu'il lui serait donné d'éprouver, autant qu'il était possible à l'homme, ce qu'il avait souhaité. Dans cette conviction, il se mit à méditer pieusement sur la Passion du Sauveur et sur son infinie charité ; et alors, la ferveur de la dévotion s'accroissait si prodigieusement en lui, qu'il demeurait entièrement transformé en Jésus-Christ par l'amour et la compassion.

Il était dans l'ardeur de cette divine contemplation, quand soudain il vit descendre, du haut des Cieux, un Séraphin qui avait six ailes éclatantes et tout de feu. Il se précipitait d'un vol rapide vers lui ; et bientôt le Saint put voir, entre ses ailes, la figure d'un homme crucifié. Ses ailes étaient disposées de telle sorte qu'il en avait deux sur la tête, deux autres lui servaient à voler, et les deux dernières lui couvraient tout le corps. A la vue de ce Séraphin, saint François demeura saisi d'étonnement ; une joie mêlée de tristesse et de douleur se répandit dans son âme. La douce contemplation du Christ qui lui apparaissait si familièrement et qui daignait jeter sur lui de si tendres regards le remplissait de joie ; mais le douloureux spectacle de son crucifiement le pénétrait de compassion, et il en avait le cœur transpercé comme d'un glaive. Il admirait surtout profondément que l'infirmité des souffrances du Sauveur parût sous la forme d'un Séraphin, sachant bien qu'elle ne s'accorde pas avec l'état de gloire et d'immortalité. Mais bientôt le Séraphin lui-même lui apprit que Dieu l'avait permis ainsi, pour lui faire connaître que ce n'était pas par le martyre de la chair, mais par l'embrasement de l'amour, qu'il devait être transformé tout entier en une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié. Alors toute la montagne de l'Alverne parut comme embrasée par une flamme immense et resplendissante, qui s'étendait jusqu'aux montagnes et aux vallées d'alentour. On aurait dit que



LES STIGMATES DE S. FRANÇOIS.

le soleil était descendu sur la terre. A cette vue, les bergers qui veillaient dans les campagnes voisines furent remplis d'épouvante, et ils racontaient plus tard aux Frères que cette flamme avait brillé sur la montagne pendant plus d'une heure. Trompés par cette clarté qui pénétrait jusque dans les hôtelleries de la contrée, des muletiers, qui se rendaient en Romagne, croyant que le jour était venu, se levèrent, disposèrent leurs mules et se remirent en route ; ce ne fut qu'après avoir cheminé quelque temps, qu'ils virent la lumière disparaître et le soleil se lever.

Dans cette apparition Séraphique, Jésus-Christ lui-même daigna communiquer à François des choses secrètes et mystérieuses qu'il ne voulut jamais rapporter pendant sa vie ; ce ne fut qu'après sa mort qu'il en fit la révélation. Or, voici quelles furent les paroles du Christ : " Sais-tu, dit-il au Saint, le prodige que je viens d'opérer en toi ? Pour que tu sois mon gonfalonier, je t'ai donné les Stigmates qui sont les marques de ma Passion. Et, de même que le jour de ma mort, je suis descendu aux Limbes, et qu'en vertu de mes plaies, j'en ai retiré toutes les âmes qui s'y trouvaient pour les introduire en Paradis, quand tu auras quitté la terre, tous les ans, le jour de l'anniversaire de ta mort, je t'accorde aussi de pouvoir descendre au Purgatoire, et en vertu des Stigmates, d'en retirer toutes les âmes de tes trois Ordres, et même de tous ceux qui auront eu pour toi une grande vénération et que tu trouveras dans ce lieu d'expiation. Tu les introduiras

toi-même au Paradis ; et c'est ainsi qu'après m'avoir été conforme pendant ta vie, tu le seras encore après ta mort."

Après un long et mystérieux entretien, l'admirable vision disparut, laissant dans le cœur du Saint une ardeur excessive et la flamme de l'amour divin, et sur son corps l'image merveilleuse et les traces de la Passion de Jésus-Christ. Ses pieds et ses mains étaient transpercés par des clous semblables à ceux qu'il avait vus dans les mains et les pieds du Christ qui venait de lui apparaître. Les têtes des clous, rondes et noires étaient au-dedans des mains et au-dessus des pieds ; les pointes qui étaient un peu longues et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la chair dont elles sortaient. Il y avait aussi à son côté droit une plaie ronde, comme s'il eût été percé d'une lance, et souvent elle jetait un sang sacré qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins.

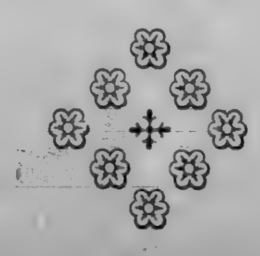
Malgré tous les efforts que l'homme de Dieu faisait pour cacher ses sacrées et glorieuses plaies, voyant qu'elles étaient trop manifestes pour n'être pas aperçues par ceux qui l'approchaient plus familièrement, et craignant d'ailleurs de publier indiscrètement les mystères de Dieu, saint François douta s'il devait révéler la vision séraphique et l'impression qu'il avait reçue sur son corps. Dans sa perplexité, il fit appeler quelques-uns des Frères avec lesquels il était plus intimement lié et leur ayant proposé sa difficulté en termes généraux, il

demanda leur avis. Parmi les Frères qu'il consultait, il s'en trouvait un, d'une grande sainteté : c'était Frère Illuminé. Cet homme, vraiment éclairé de Dieu, jugeant que saint François devait avoir vu quelque merveille, lui dit : " Père François, sachez que ce n'est pas seulement pour vous, mais pour les autres que Dieu vous découvre quelquefois ses secrets : c'est pourquoi vous devez craindre d'être repris d'avoir caché le talent, si vous ne faites point connaître ce qui doit servir à l'édification de plusieurs." Touché de ses paroles, le Saint raconta, avec une grande crainte, à ses Compagnons, les détails de l'apparition que nous venons de rapporter, mais il ajouta que Jésus-Christ lui avait dit certaines choses qu'il ne répéterait jamais durant sa vie.

En même temps que les Stigmates remplissaient l'âme du Saint d'une vive joie, son corps en ressentait des douleurs extrêmes. Il se vit obligé de se confier à Frère Léon, celui de ses Compagnons dans lequel il reconnaissait le plus de simplicité et de pureté, il ne lui cacha plus rien, lui laissa voir, toucher et panser ses plaies. Le bon Frère faisait tout ce qu'il pouvait pour calmer les douleurs du Saint ; il essuyait le sang qui découlait de ses Stigmates, changeait les linges, quand les souffrances étaient plus vives, et même par la suite tous les jours, excepté depuis le jeudi soir jusqu'au matin du samedi : car saint François voulait qu'aucun secours humain ne vint adoucir les douleurs de la Passion du Christ qu'il ressentait en son corps,

dans le temps où le Sauveur avait été, pour notre salut, livré et crucifié, dans le temps où il était demeuré mort et enseveli. Un jour qu'il se faisait détacher les linges sanglants de la plaie du côté, dans la douleur qu'il en ressentit, il fit un mouvement, posa la main sur la poitrine de Frère Léon, et ce Frère en ressentit dans son cœur une douceur de dévotion si suave qu'il pensait tomber évanoui.

Après avoir terminé le carême de saint Michel Archange, saint François fut inspiré de Dieu de retourner à Sainte-Marie-des-Anges. Il fit appeler Frère Massée et Frère Ange, leur donna plusieurs avis et leur recommanda surtout avec toute l'autorité qu'il avait sur eux, de garder soigneusement la sainte montagne de l'Alverne. Il leur annonça que pour lui, il devait la quitter et retourner à Sainte-Marie-des-Anges, avec Frère Léon ; puis cédant à leurs prières, il leur fit voir, toucher et même baiser ses mains très saintes sur lesquelles étaient imprimés les sacrés Stigmates ; et les ayant bénis, au nom de Jésus crucifié, il descendit la montagne et les laissa remplis de consolation.



CHAPITRE XI

1. Les deux dernières années du Saint. 2. Sa mort. — 3. Ses Funérailles.

Lorsque le pur et divin amour eut transformé complètement saint François en Dieu aussi bien qu'en la véritable image de Jésus crucifié, cet homme angélique, ayant terminé, en l'honneur de saint Michel Archange, un Carême de quarante jours sur l'Alverne, descendit de cette sainte montagne avec Frère Léon, pour se rendre, comme il l'avait annoncé à son cher Couvent de la Portioncule : le peuple, instruit de son passage, s'empressa d'accourir pour le voir : hommes, femmes, vieillards, enfants, s'efforçaient de toucher et de baiser ses mains. Saint François ne pouvait résister à de si pressantes instances ; toutefois il enveloppait avec soin, dans les manches de sa tunique, ses mains déjà couvertes de linges, et il ne laissait baiser que l'extrêmité de ses doigts.

Pendant que le Saint prenait tous les moyens de cacher le mystère de ses plaies sacrées, pour échapper à la gloire des hommes, Dieu résolut

d'opérer plusieurs miracles par leur vertu. Il le fit éclater spécialement dans ce voyage de l'Alverne à Sainte-Marie-des-Anges ; puis ensuite, pendant la vie et après la mort du Saint, dans les différentes parties du monde. Le Seigneur voulait ainsi par des prodiges éclatants et certains manifester la vertu secrète et merveilleuse des Stigmates de son Serviteur, ainsi que l'excessive charité et la miséricorde dont il s'était plu à le favoriser. Le voyage entier de l'Alverne à Sainte-Marie-des-Anges ne fut qu'une suite non interrompue d'éclatants miracles. (1)

Lorsqu'ils furent près d'arriver, Frère Léon, levant les yeux, aperçut dans la direction du Couvent une croix magnifique qui portait la figure de Jésus crucifié. Cette croix qui suivait exactement tous les mouvements du Saint brillait d'une si vive splendeur, qu'elle éclairait non-seulement son visage, mais encore tout le chemin où il se trouvait. Elle ne disparut qu'au moment où il entra à Sainte-Marie-des-Anges.

Depuis ce jour à jamais mémorable où François descendit la montagne de l'Alverne, les pieds et les mains stigmatisés, sa vie ne fut plus qu'une longue agonie, un indicible martyre. Incapable de marcher, à cause de l'excessive douleur que lui causaient les clous dont il avait les pieds transpercés, il se faisait

(1) Tous ces miracles sont rapportés par les Ecrivains qui ont spécialement écrit sur le prodige des sacrés Stigmates.

traîner par les villes et les villages de l'Italie, prêchant encore au peuple et disant : " *Jésus-Christ mon amour a été crucifié !* " Et déjà presque sur le seuil de la tombe, il disait fréquemment à ses Religieux : " O mes très chers Frères et mes Enfants bénis à jamais, commençons maintenant à servir le bon Dieu et à faire pénitence : car, jusqu'à présent nous avons fait peu de chose, nous n'avons rien fait."

Cependant épuisé par les fatigues de l'apostolat, par ses effrayantes austérités, par le sang qui s'échappait de ses plaies, il dépérissait sensiblement : mais ses souffrances lui étaient chères : il les appelait ses *Sœurs* et n'en voulait rien perdre. Une voix céleste lui avait dit : " François, les souffrances que vous endurez sont préférables à toutes les richesses du monde, car elles peuvent vous faire obtenir un royaume dont le prix est inestimable. — François, la voie des souffrances est celle qui conduit à la Béatitude éternelle."

Une autre voix lui avait fait connaître le jour de sa mort : aussi la vit-il arriver avec une admirable sérénité, et il la salua, comme les souffrances, du doux nom de sœur. Le Saint fit venir près de lui Frère Léon : " Chere petite brebis du Christ, lui dit-il, ajoutez une dernière strophe au *Cantique du Soleil ;* (1) car, il a plu au Seigneur de m'annoncer

---

(1) Admirable Cantique que les anciens Chroniqueurs appellent tantôt *Hymne* de la Création ; tantôt *Cantique du Soleil* et que le

le moment où je serai délivré des liens qui me retiennent encore ici-bas." Frère Léon écrivit : " Soyez béni, Seigneur, pour la mort, notre *Sœur*, que nul homme vivant ne peut éviter ; malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel : heureux ceux qui, à l'heure de la mort, se trouvent conformes à votre sainte volonté, la seconde mort ne pourra les atteindre."

Mais hâtons-nous, âmes pieuses qui lisez ces lignes, hâtons-nous de recueillir les dernières volontés et les dernières bénédictions du Stigmatisé de l'Alverne, notre bien-aimé Père !

Une nuit, au Couvent de Sienne, où on l'avait transporté à cause de la douceur du climat, le séraphique malade eut une crise si violente qu'il parut toucher à sa dernière heure. Tous les Frères du couvent, et plusieurs autres, venus des divers points de l'Italie, l'entouraient fondant en larmes, et le suppliaient de ne point les quitter, avant de leur avoir fait ses dernières recommandations : " Que tous les Frères, dit le séraphique Patriarche, s'aiment toujours entre eux, comme je les ai aimés et comme je les aime ; qu'ils chérissent toujours ma *Dame* et ma *Maîtresse*, la sainte *Pauvreté*, et la conservent comme un trésor précieux. Qu'ils soient toujours soumis et fidèlement attachés au Souverain Pontife et aux Prélats de la sainte Eglise. Que le

---

Saint dicta à Frère Léonard, vers la fin de l'année 1224, à la suite d'une extase où l'Esprit de Dieu l'assura de son salut éternel.

Père, le Fils et le Saint-Esprit les bénissent et les protégent." Cette recommandation était pour toutes les âmes, alors présentes dans son Ordre et pour toutes celles qui devaient y entrer jusqu'à la fin du monde.

De Sienne, le Saint fut transporté à Notre-Dame-des-Anges. En passant à Assise, l'Evêque voulut l'avoir dans son palais ; c'est là que le médecin qui ne quittait plus l'homme de Dieu, l'avertit que sa mort était proche. Le visage de François devint alors radieux, et il chanta les louanges de sa *Sœur* la mort. Comme le Patriarche Jacob, il fit venir ses Enfants, et il les bénit, les bras étendus, l'un sur l'autre, en forme de croix ; puis il demanda a être enfin transporté à sa chère *Portioncule*, berceau de son Ordre.

Quand on fut dans la plaine, en face d'Assise : " tournez-moi, dit-il, du côté de la ville ; " et se soulevant de sa couche de douleur, il prononça ces solennelles paroles : " Soyez bénie du Seigneur, ville fidèle à Dieu, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en vous et par vous. Un grand nombre de Serviteurs du Très-Haut, habiteront dans votre enceinte et la plupart de vos citoyens seront choisis pour la vie éternelle ! " et dans son attendrissement, il versait des larmes abondantes.

Le Vendredi, 3 Octobre, il fit assembler ses Frères, les bénit une seconde fois, fit un signe de croix sur un pain qu'il partagea à tous, comme un symbole d'union et de concorde fraternelle. Tous les Frères

fondaient en larmes. Après un instant de repos, le saint Patriarche dicta son Testament spirituel, dernière instruction de pénitence et d'amour.

Le lendemain, 4 Octobre, François se dépouilla du vêtement qu'il portait et on lui donna un habit d'emprunt qu'il accepta par pauvreté et par obéissance ; il se fit aussi coucher sur la terre nue. Vers le soir, l'illustre mourant, couché sur la terre nue, fit chanter le *Cantique du Soleil* et s'unit avec une allégresse indicible à ce chant d'amour. Le Cantique achevé, il croisa de nouveau ses bras, donna, au nom et par la vertu de Jésus crucifié, une suprême Bénédiction, aux présents et aux absents, et il ajouta : " Adieu, mes Enfants ; je vous dis adieu à tous ! je vous laisse dans la crainte du Seigneur : demeurez-y toujours. Le temps de l'épreuve et de la tribulation approche. Heureux ceux qui persévèreront dans le bien qu'ils ont commencé. Pour moi, je m'en vais à Dieu avec un grand empressement, et je vous recommande tous à sa sainte grâce ! "

Il se fit lire ensuite la Passion du Sauveur. Après cette lecture, il commença lui-même à réciter d'une voix presque éteinte, cette hymne de la délivrance :

" Ma voix a crié vers le Seigneur : je lui ai adressé mes vœux. — Je répands mes prières en sa présence : je lui dis mes douleurs, et mon esprit est près de défaillir. — C'est vous que j'implore, ô mon Dieu, et j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des Vivants. — Délivrez, Sei-

gneur, mon âme de sa prison, afin que je puisse vous glorifier. Les Justes sont dans l'attente de la récompense que vous me donnerez...."

Lorsqu'il eut murmuré ces dernières paroles, il poussa un léger soupir : son âme avait brisé ses liens et s'envolait dans le sein de Dieu ! C'était le samedi soir, 4 Octobre de l'année 1226. Saint François était alors dans la quarante-cinquième année de son âge et la vingtième de sa conversion.

" Un de ses Frères et de ses disciples, dit saint Bonaventure, vit cette âme bienheureuse, sous l'apparence d'une étoile très brillante, portée au-dessus des grandes eaux sur une nuée blanche, qui la conduisait droit au séjour de la gloire : c'était, continue le Docteur séraphique, l'image de l'éblouissante candeur de sa sublime sainteté, qui avec une plénitude de grâce et de sagesse l'avait rendu digne d'entrer dans le séjour de la lumière et de la paix, où il se repose avec Jésus-Christ pour l'éternité."

Frère Augustin d'Assise, Provincial de la Terre de Labour, homme juste et saint, qui était malade à l'extrêmité, et ne parlait plus, s'écria tout-à-coup : " Attendez-moi, mon Père, attendez-moi ; je m'en vais avec vous." Les Religieux tout étonnés, lui demandèrent à qui il parlait. " Hé quoi, leur répondit-il d'un ton ferme, ne voyez-vous pas François notre Père qui va au Ciel ? " A l'instant, sa belle âme se détacha de son corps et suivit celle de son bienheureux Père.

Quand le Saint mourut, c'était la nuit tombante :

or des alouettes, ces petits oiseaux qui aiment la lumière et qui craignent l'ombre des crépuscules, parurent en très grand nombre au-dessus de Sainte-Marie-des-Anges ; pendant longtemps elles voltigèrent là, avec une joie inaccoutumée, à la gloire du Saint qui durant sa vie les invitait avec tant de tendresse à chanter les louanges du Créateur ; les alouettes, ses chères petites *sœurs,* lui rendaient ainsi un dernier hommage aussi gracieux qu'il était éclatant.

François, le serviteur et l'ami de Dieu, le fondateur et le Chef des Frères Mineurs, le grand maître de la pauvreté, la règle de la pénitence, le héraut de la vérité, le miroir de la sainteté, le modèle de la perfection évangélique, François marcha avec l'aide de la grâce, sans faiblir jamais, de progrès en progrès, depuis le premier jour de sa carrière jusqu'au dernier. Cet homme prodigieux, d'autant plus riche en grâces, qu'il se fit plus pauvre des biens de la terre ; d'autant plus élevé, qu'il fut plus humble ; plus fort, qu'il se mortifia davantage ; plus sage, qu'il fut plus simple de cœur ; cet homme extraordinaire par la pureté de toute sa vie, le Seigneur s'est plu à le faire grand aux yeux des hommes pendant qu'il accomplissait sa destinée sur la terre ; mais cette grandeur ne fut que le prélude de celle qui lui était réservée après sa mort. Au sortir de ce monde, en effet, pour entrer dans la sainte maison de son éternité, et buvant désormais avec plénitude aux ondes sacrées de la fontaine de

vie, il laissait sur son corps des signes certains de sa gloire future. Cette chair crucifiée avec ses convoitises était devenue une créature nouvelle. Cette créature, *par un privilège unique*, portait l'empreinte divine de la Passion de Jésus-Christ, tandis que, par la nouveauté même du prodige, *qui n'avait pas d'exemple sur la terre*, elle offrait l'image de la Résurrection. On voyait dans ses mains, et dans ses pieds des clous noirs comme du fer, merveilleusement formés de sa chair par une vertu divine, et tellement adhérents à la chair, que quand on les poussait d'un côté, ils avançaient de l'autre. Rien n'empêchait de voir la plaie de son côté qu'il cachait avec tant de soin pendant sa vie, cette plaie que la main de l'homme n'avait point faite et qui ressemblait à l'ouverture du côté du Sauveur, d'où sortit le Sacrement de notre Rédemption et celui de notre Régénération : sa couleur rouge et ses bords repliés en rond la faisaient paraître comme une très belle rose. La chair du Saint, qui était naturellement brune, et que les maladies avaient rendue très basanée, devint extraordinairement blanche ; elle représentait les robes blanchies dans le Sang de l'Agneau dont les Saints sont revêtus dans les splendeurs de la Gloire. Ses membres étaient flexibles et maniables comme ceux d'un petit enfant, signes évidents de l'innocence et de la candeur de son âme. Toutes ces merveilles répandaient dans les âmes une grande suavité et excitaient l'admiration de tous les spectateurs ! "

Pendant toute la nuit, les Frères-Mineurs chantèrent autour du corps des psaumes et des hymnes avec une si grande jubilation d'amour qu'on aurait cru assister à une fête angélique dans le ciel plutôt qu'aux funérailles d'un homme sur la terre. Ainsi s'expriment les Compagnons du Saint, heureux témoins du glorieux trépas de leur Séraphique Père.

Le lendemain Dimanche eurent lieu les obsèques : dès le matin, le clergé et les magistrats d'Assise vinrent à Sainte-Marie-des-Anges, où s'était réunie une foule immense des populations ombriennes. Les Frères-Mineurs des couvents voisins étaient venus toute la nuit. Le convoi se mit en marche : le peuple portait des branches d'olivier ; les Frères sur deux longues files tenaient à la main des torches ardentes. Le saint corps, placé sur de riches tapis, était porté par deux magistrats et deux Frères-Mineurs : le clergé fermait le cortège. Le chant des psaumes, des hymnes et des cantiques en langue vulgaire, n'était interrompu que par les sons éclatants des grandes trompettes guerrières, placées de distance en distance. Au lieu de prendre le chemin direct qui mène à Assise, on choisit le sentier détourné qui conduit à Saint-Damien, le Couvent de Sainte Claire. On déposa le corps dans la chapelle des Pauvres-Dames, afin qu'elles eussent la consolation de contempler une dernière fois le visage transfiguré de leur illustre Père. On ouvrit la grille du chœur des Religieuses ; et Claire, malade, portée

dans les bras de ses Filles, put vénérer et toucher, non sans verser beaucoup de larmes, les cinq plaies du stigmatisé de l'Alverne. Elle essaya d'arracher un des clous miraculeux pour le conserver comme une pieuse Relique ; mais voyant qu'elle n'y pouvait réussir, elle se contenta de tremper un linge dans le sang qui coulait de la blessure et de prendre la mesure exacte de la taille du Saint pour faire prendre son portrait dans le chœur des Religieuses.

Partant de Saint-Damien le cortège traversa les rues d'Assise, tendues de draperies et de guirlandes de verdure, jusqu'à l'église Saint-Georges, où la dépouille mortelle fut déposée dans une châsse en cyprès. " C'est là que notre Saint avait été initié à l'étude des lettres chrétiennes ; c'est là qu'il avait fait sa première prédication de pénitence et d'amour. Là aussi, dit saint Bonaventure, devait être son premier lieu de repos."

A la mort de saint François, Frère Elie était Vicaire-Général de l'Ordre. Frère Elie avait toujours été, durant sa vie, très attaché au Saint dont il avait su ainsi gagner l'affection et garder la confiance ; et durant les grandes maladies de l'homme de Dieu, il l'avait entouré de tant de soins, qu'au témoignage de ses Contemporains, il lui avait véritablement tenu lieu de *mère*. Il écrivit, à la mort du Saint, à tous les Provinciaux de l'Ordre une Lettre dont nous donnons ici de longs extraits et qui est restée tout empreinte des tristesses de son âme. L'exemplaire que reçut le Provincial de France

porte cette souscription : “ A mon Frère en Jésus-Christ, le Frère Grégoire, Ministre des Frères qui sont en France, et à tous ses Frères et les nôtres. Le Frère Elie, pécheur, salut.

Avant de commencer, je soupire. Comme un torrent qui déborde, ainsi la douleur envahit mon âme. Hélas ! le malheur que je redoutais a fondu sur nous ; celui qui nous consolait n'est plus. Chéri de Dieu et des hommes, il est monté au séjour de la lumière, lui qui enseignait à Jacob la loi de la science et de la vie et qui a laissé à Israël le testament de la paix. Nous ne saurions trop nous réjouir pour lui ; ne ne saurions trop pleurer sur nous-mêmes, privés que nous sommes de sa présence et comme ensevelis à l'ombre de la mort. La perte est pour tous ; le péril n'est que pour moi, à cause des soucis et de l'affliction qui m'oppressent. Ma douleur est sans mesure ; voilà pourquoi, mes Frères, je viens vous conjurer de la partager, comme je partage la vôtre. Nous sommes orphelins et privés de la lumière de nos yeux. Oui, notre Père était vraiment une lumière envoyée par la vraie Lumière qui éclaire les hommes assis dans les ténèbres de la mort, afin de diriger leurs pas dans les voies de la paix. Semblables au soleil dans son midi, il éclairait les esprits, et il échauffait les cœurs du feu de son amour, prêchant partout le royaume de Dieu et préparant au Seigneur une génération nouvelle. Son nom s'est répandu jusqu'aux îles les plus lointaines, et les différentes contrées de la terre ont admiré ses œuvres

Cependant, ne vous attristez pas outre mesure, mes Enfants et mes Frères : Dieu qui est le Père des orphelins ne nous refusera pas ses divines consolations. D'ailleurs, François est passé à une vie meilleure ; et avant de mourir, il a béni tous ses enfants, comme un autre Jacob, leur pardonnant toutes les fautes qu'ils auraient pu commettre contre lui. Maintenant, voici que je vous annonce une grande joie et un prodige inouï jusqu'à nos jours. C'est que peu de temps avant sa mort, notre bien-aimé Père a reçu et porté dans sa chair les Stigmates de Jésus crucifié.... Bénissez donc le Dieu du ciel et de la terre : louez-le de ses éternelles miséricordes ; et souvenez-vous devant le Seigneur de notre incomparable Père, pour la louange et la gloire de Celui qui l'a exalté parmi les hommes et glorifié devant les Anges.... Le quatre des Nones d'Octobre, jour de Dimanche, à la première heure de la nuit précédente, notre Frère et notre Père, François, est allé vers son Créateur !.... Et parce que c'est une pensée salutaire de prier pour les morts, priez pour lui, c'est son dernier désir. Que chaque prêtre donc dise trois messes ; chaque clerc, le psautier ; les Frères Laïcs, cinq *Pater*, et que les clercs fassent en commun la vigile des morts. — Frère Elie, pécheur.

CHAPITRE XII.

I. MIRACLES APRÈS SA MORT. — 2. SA CANONISATION. — 3. SA TRANSLATION.

APRÈS avoir dit en résumé dans sa Légende, ce que nous venons de rapporter plus en détail sur les funérailles de saint François, le Docteur Séraphique saint Bonaventure continue ainsi.

" Désormais face à face avec Dieu, et illuminé sans interruption de la divine lumière, le Bienheureux manifesta son pouvoir et sa bonté par de nombreux prodiges : sa sainteté qui pendant sa vie s'était fait connaître au monde et l'avait édifié par les exemples d'une justice si haute, fut ainsi confirmée du haut du ciel, où il règne désormais avec Jésus-Christ, par les *miracles* que la puissance divine opéra par son intercession." Et le saint Docteur donne une longue liste de miracles qui ont suivi la mort de l'homme de Dieu, et dont nous reproduisons ici quelques-uns à la louange de Dieu et à la gloire de notre séraphique Père.

DES MORTS RESSUSCITÉS. — Dans le bourg de Monte-Marino, près de Bénévent, une femme qui avait une grande dévotion à saint François, subit le

sort réservé à tous les hommes : elle mourut. Des clercs, en grand nombre, se réunirent la nuit à la maison mortuaire pour célébrer les obsèques et pour chanter des psaumes et des prières ; voilà que subitement, à la vue de tous les assistants, la défunte se leva sur son lit, et s'adressant à un des prêtres présents, elle lui dit : " Je veux, mon père, me confesser. Morte, j'étais réservée aux tourments d'une prison éternelle, parce que j'avais caché un péché que je vais vous avouer maintenant. Mais à la prière de saint François, pour qui j'ai toujours eu une grande dévotion, il a été accordé à mon âme de rentrer dans mon corps afin de refaire une bonne confession et mériter ainsi la vie éternelle." Elle se confessa donc, en tremblant, au prêtre qui tremblait lui-même, et après avoir reçu l'absolution de ses fautes, elle se remit tranquillement au lit et s'endormit cette fois paisiblement dans le Seigneur.

— Dans le bourg de Pennaco, aux montagnes de la Pouille, un père et une mère avaient une fille unique, encore jeune, qu'ils aimaient tendrement. Une maladie grave la conduisit à la mort : ses parents qui n'espéraient pas une autre héritière se regardaient comme morts avec leur fille. Les parents et amis se réunirent pour les funérailles. Sa pauvre mère était plongée dans une douleur telle qu'elle ne voyait plus rien de ce qui se passait autour d'elle. Cependant saint François, seul avec un de ses compagnons apparaît à cette mère désolée, qui lui avait voué, elle aussi une grande dé-

votion et il lui dit avec une pieuse affection : " Ne pleurez plus : car le flambeau de votre vie que vous croyez éteint, se rallumera par mon intercession." La mère se lève sur-le-champ, et racontant à tous ce que le Saint lui a promis, elle ne permet point qu'on enlève le corps de sa fille défunte. Mais elle invoque saint François avec une foi complète, et saisissant de ses mains sa fille morte, elle la soulève vivante et guérie ; tout le monde la voit et admire l'étonnant miracle qui vient de s'accomplir.

— Des Frères de Nocéra demandaient à un habitant du pays, nommé Pierre, un chariot dont ils avaient besoin pour quelques instants ; cet homme leur répondit en insensé, les accablant d'injures à cause du service qu'ils lui demandaient et blasphémant le nom de François à l'occasion de l'aumône que ces Religieux imploraient en l'honneur du Bienheureux. Mais cet homme se repentit aussitôt de sa folie ; la peur le saisit ; il craignit la punition du ciel qui, en effet, ne se fit pas attendre ; à l'instant son fils aîné tomba malade et expira bientôt après. Son infortuné père, fou de douleur se roulait par terre, et, ne cessant d'invoquer saint François, il s'écriait : " C'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai mal parlé, c'était sur moi, sur moi seul que devait tomber le châtiment. O grand Saint, rendez à mon repentir ce que vous m'avez enlevé, à cause de mon impiété. Je ne cesserai désormais d'offrir à Jésus-Christ des louanges et des actions de grâces, pour l'honneur de votre *nom*." O prodige !

à ces paroles, l'enfant se leva, demandant qu'on cessât de pleurer et confessant que son âme qui avait quitté réellement son corps venait de le reprendre, par la charitable intercession de saint François.

— Dans la ville de Capoue, sur les rives du Volturne, un enfant jouait avec d'autres enfants. Il se laissa imprudemment tomber dans le fleuve ; et, entraîné par le courant, il fut bientôt enseveli sous le sable. Ses camarades se mirent à crier, et une grande multitude accourut sur les lieux. Or, tout ce peuple suppliait le Bienheureux François et le conjurait dévotement par ses mérites de prendre en pitié son père qui lui était dévoué, en arrachant son enfant à la mort. En ce moment un nageur qui se tenait à distance, ayant entendu les clameurs, s'approcha : après de longues recherches, et lorsqu'il eut invoqué, lui aussi, le secours du Bienheureux François, il trouva enfin le lieu où le limon du fleuve avait recouvert le cadavre de l'enfant et lui avait fait une sorte de tombeau. Continuant ses efforts, il le tira de cette position et ne put s'empêcher de gémir en le voyant sans vie. Mais la foule qui ne pouvait s'arracher à ce triste spectacle, ne cessait de crier : " Saint François, rendez cet enfant à son père." Les Juifs eux-mêmes, accourus avec d'autres, émus de pitié, disaient : " Saint François, rendez cet enfant à son père." A la fin, subitement, au milieu des cris de joie et d'admiration de la foule, l'enfant se leva parfaitement rendu à

lui-même, et se fit conduire immédiatement à l'église de Saint François, pour remercier Dieu d'une si belle faveur, reconnaissant que c'était la vertu du Saint qui l'avait miraculeusement retiré des ténèbres de la mort.

— A Suessa, dans la rue des Colonnes une maison s'écroula tout à coup et couvrit de ses ruines un jeune homme qui fut tué. Des hommes et des femmes, au bruit que fit la chute de la maison, accoururent de tous points ; ils écartèrent les débris de bois et de pierres, et purent enfin retirer le cadavre du milieu des décombres. La mère du jeune homme qui était accourue, éclatant en sanglots, faisait entendre ce cri douloureux : "Saint François, Saint François, rendez-moi mon fils." Et non-seulement la mère, mais tous les assistants, priaient le Saint avec elle ; mais, comme il ne se manifestait ni voix ni sentiment, ils placèrent le cadavre sur un lit, attendant le lendemain pour l'enterrer. Cependant la mère éplorée qui espérait en Dieu, à cause des mérites du Saint, fit le vœu de couvrir son autel d'une nappe nouvelle, s'il rappelait son fils à la vie. Vers minuit, le jeune homme commença à remuer : ses membres reprirent leur chaleur naturelle. Enfin il se leva plein de vie et il convia tous les assistants à louer Dieu avec lui et à bénir son glorieux serviteur, le Bienheureux François.

PERSONNES PRÉSERVÉES DE LA MORT. — Dans le voisinage de Rome, un gentilhomme du nom de

Rodolphe donna dans sa maison l'hospitalité à des Frères-Mineurs. Il faisait cet acte de charité d'accord avec sa pieuse épouse, tant pour l'hospitalité en elle-même que comme un hommage à saint François et par amour pour le Bienheureux. Cette nuit-là, au haut d'une tour dormait un gardien du château étendu sur un tas de pièces de bois placées sur le bord de la tour ; mais ces pièces se détachèrent les unes des autres, roulèrent en bas et notre gardien tomba aussi, d'abord sur le toit du palais et de là sur le sol. Le bruit de cette double chute, du bois et de l'homme, éveilla toute la maison, et on crut que c'en était fait du gardien. Le Seigneur et la Dame du château, ainsi que les bons Frères accoururent. Quant au gardien qui était tombé du haut de la tour, il était si profondément endormi, que ses deux voyages successifs dans les airs et les secousses de ses repos forcés ne l'avaient point éveillé, non plus que l'agitation et les cris de toute la maison qui était venue à lui. On le poussa, on le remua avec les mains, et il commença à se plaindre enfin qu'on l'arrachât à un repos délicieux ; il dormait avec bonheur, dit-il, entre les bras du Bienheureux François ; mais il connut enfin par le récit qu'on lui en fit, l'accident qui lui était survenu. Il se voyait au pied de la tour, après s'être couché sur le sommet et ne pouvait assez s'étonner de ce fait, dont il ne s'était point aperçu pendant qu'il s'accomplissait. Il promit, en présence de tout le monde de faire pénitence et de mener toujours une sainte

vie, à l'honneur de Dieu et de son grand serviteur, saint François.

— A Léontino, des hommes venaient d'extraire d'une montagne une pierre énorme, destiné à servir de base à un autel dans une église qu'on devait consacrer dans le voisinage à saint François. Une quarantaine d'ouvriers employaient des efforts répétés à placer cette pierre sur un chariot, lorsqu'elle se renversa sur l'un d'eux et le couvrit comme d'une pierre sépulcrale. Les autres, abasourdis par ce malheur ne savaient que faire et le plus grand nombre d'entr'eux désespérés, s'en allèrent. Il en resta dix qui se mirent à invoquer avec tristesse saint François et à le conjurer de ne pas permettre qu'un homme mourût d'une mort si affreuse en travaillant à son service. Puis ils reprennent courage et se mettent à l'œuvre ; la pierre cède aussitôt à leurs efforts, et aucun d'eux ne doute que ce succès facile ne doive être attribué à l'assistance de saint François. Leur compagnon se releva parfaitement intact dans tous ses membres : bien plus, il recouvra une vue parfaite, lui qui l'avait auparavant très obscurcie. Ainsi tout le monde put comprendre combien dans les cas les plus désespérés, les mérites de François étaient d'une puissante efficacité.

— Quelque chose de semblable arriva près de San-Severino dans la marche d'Ancône. On apportait de Constantinople une pierre immense qui devait servir à la Basilique du Bienheureux François. Traînée par un grand nombre d'hommes, elle

glissa tout à coup de son assiette et tomba sur un des ouvriers. Non-seulement on le croyait mort, mais on pensait qu'il était entièrement broyé : avec l'assistance du Bienheureux François qui souleva la pierre, il put repousser ce poids énorme, et il se leva bien portant et sans aucune blessure.

DES SAUVÉS DU NAUFRAGE. — Le Frère Jacques de Riéti traversait une rivière sur une petite barque avec d'autres Frères : il déposa d'abord ceux-ci sur la rive opposée, et il se préparait à les suivre, lorsque la frêle embarcation vint par malheur à renverser. Le conducteur de la barque se mit à la nage et le Frère fut lancé au fond de la rivière. Les Frères qui étaient sur le bord invoquaient avec effusion le Bienheureux François et le suppliaient avec des gémissements et des larmes de secourir l'un de ses Enfants, leur Frère. Quand à celui-ci, enfoncé dans l'abîme, il ne pouvait faire entendre sa voix, mais il priait de cœur son Bienheureux Père de le sauver. Par l'assistance du saint Patriarche, il marchait au fond du fleuve comme sur une terre solide ; de plus, il relevait la barque submergée et parvenait avec elle au rivage. Ce qui est le plus extraordinaire, c'est que ses vêtements n'étaient pas humectés, et que pas une goutte d'eau n'avait atteint sa tunique !

— Le Frère Bonaventure traversait un lac sur une barque avec deux hommes. La barque, fort endommagée par la violence des eaux se perdit et

précipita avec elle au fond du lac, le Frère et les deux hommes. Dans cette triste position, ils invoquèrent avec confiance le Bienheureux Père saint François ; et aussitôt la barque remplie d'eau n'en monta pas moins au-dessus des flots, sous la conduite du Saint, et arriva heureusement au port avec ses passagers.

— Des matelots d'Ancône ballotés par une tempête affreuse se voyaient submergés ; ils désespéraient de sauver leur vie, lorsqu'ils se mirent à invoquer saint François. Une grande lumière apparut sur la mer, et avec cette lumière se fit divinement un calme parfait ; il sembla que par son admirable vertu le Bienheureux pouvait commander aux vents et à la mer.

Je ne crois pas qu'il soit possible de raconter en détail tous les miracles par lesquels il se glorifie encore toutes les fois que sur les plages liquides il apporte secours et assistance à des hommes en danger. Et l'on ne doit pas s'étonner qu'il lui ait été donné dans la gloire puissance sur les eaux, puisque durant sa vie sur la terre, toutes les créatures, revenues à l'état de leur primitive origine lui obéissaient et le servaient d'une manière admirable.

DES AVEUGLES GUÉRIS. — Au couvent des Frères-Mineurs, à Naples, un Frère nommé Robert était aveugle depuis bien des années. Il lui avait poussé dans les yeux une excroissance de chair qui empêchait le mouvement et l'usage des paupières.

Dans ce même Couvent, plusieurs Frères se trouvaient réunis, destinés à la prédication dans les diverses parties du monde. Le Bienheureux Père, miroir de la sainte obéissance, pour les porter à continuer avec courage leur voyage apostolique, voulut les frapper par un miracle, et dans cette vue, il guérit en leur présence le Frère Robert de la manière suivante :

C'était la nuit, et Frère Robert était étendu sur sa couche, malade mortellement : déjà même on avait fait la recommandation de l'âme. Le Bienheureux François se présenta en ce moment à lui ; il était accompagné de trois Frères, qui tous ont laissé une réputation de grande sainteté ; Frère Antoine, Frère Augustin et Frère Jacques d'Assise. Après l'avoir suivi fidèlement pendant la vie, ils l'accompagnaient heureusement après sa mort. Saint François, avec un instrument tranchant fit une incision, enleva l'excroissance de la chair, et rendit à Frère Robert la lumière qu'il avait perdue : il le rappela en même temps des ombres de la mort et lui dit avec une grande douceur : " Frère Robert, mon Enfant, la faveur que je vous ai accordée est un signe donné à nos Frères qui s'en vont dans des contrées lointaines. Ils doivent voir par là que je les précède et que je dirigerai leurs pas. Qu'ils aillent donc avec joie et qu'ils exécutent avec ardeur l'obéissance qui leur a été imposée.

— Dans la Campanie, un enfant de quatorze ans du bourg de Pophis, pris d'une douleur subite,

perdit complètement l'œil gauche. La souffrance fut telle qu'elle déplaça l'œil de son orbite, et que, pendant huit jours, le nerf étant relâché de la longueur d'un doigt, on vit l'œil descendre jusqu'à la mâchoire, et il se desséchait : c'était lamentable à voir. Tout remède humain était inutile. Le père du jeune adolescent se tourna alors tout entier vers le Bienheureux François ; l'infatigable ami des malheureux ne fut pas sourd aux prières de ce père infortuné : il replaça l'œil desséché dans son orbite, lui rendit son ancienne force et l'illumina des rayons de la lumière si désirée.

— Le fils d'un gentilhomme, aveugle de naissance, reçut par les mérites de saint François la vue qu'on demandait pour lui. Cette circonstance le fit nommer *Illuminé*. Plus tard, lorsqu'il fut en âge, il prit l'habit des Frères-Mineurs en reconnaissance du bienfait qu'il avait reçu par saint François. Il fit de tels progrès dans la lumière de la vertu et de la grâce qu'il se montra en effet le fils de la vraie lumière. Enfin par les mérites de notre Bienheureux Père, des débuts si saints le conduisirent à une fin plus sainte encore.

— A Lachanto, bourg près d'Ananie, un soldat appelé Girard avait complètement perdu la vue. Or, il arriva que deux Frères-Mineurs, venant de loin, se présentèrent chez lui pour demander l'hospitalité. Ils furent pieusement accueillis et traités avec bienveillance par toute la famille, par respect pour saint François. Ils rendirent donc des actions

de grâces à Dieu et à leur hôte, et se rendirent à l'habitation des Frères la plus voisine. Mais pendant la nuit, le Bienheureux François apparut en songe à l'un de ces Frères et lui dit : "Levez-vous, allez avec votre Compagnon à la maison de votre hôte : c'est moi, c'est Jésus-Christ qu'il a reçu en vous recevant. Je veux reconnaître ce bienfait ; il est devenu aveugle pour des fautes qu'il n'a pas travaillé à expier par la confession et la pénitence." Le Bienheureux Père disparut ; et le Frère se leva aussitôt pour accomplir avec son Compagnon l'ordre qu'il avait reçu. Ils vinrent à la maison de leur hôte : ils lui racontèrent en détail tout ce que l'un d'eux venait d'apprendre par révélation. Girard resta fort surpris, mais, confirmant lui-même ce qu'on lui disait, il se repentit avec larmes, et fit une sincère confession, et promit sincèrement de se corriger. L'homme intérieur fut renouvelé entièrement ; et aussitôt la vue fut rendue à l'homme extérieur. Ce miracle fit grand bruit, et il en porta plusieurs, non-seulement à la dévotion envers François, mais encore à l'humble confession de leurs fautes et à la pratique d'une charitable hospitalité.

Les miracles opérés en si grand nombre durant la vie du séraphique Patriarche, continuaient donc à se multiplier après sa mort ; aussi le jugement du Saint-Siège ne se fit-il pas longtemps attendre pour notre Bienheureux Père : Honorius III n'avait pas survécu longtemps au saint Fondateur des Frères-Mineurs ; il était mort le 18 Mars 1227. Dès le

lendemain, les Cardinaux s'étaient assemblés et avaient élu tout d'une voix le Cardinal Hugolin qui, en montant sur la chaire de saint Pierre prit le nom de Grégoire IX. Les commencements de son Pontificat furent troublés par une sédition excitée dans Rome par les émissaires de l'empereur. (1) Le Pape, forcé momantanément de quitter la Ville vint à Assise, comme dans un refuge, après avoir habité quelque temps Riéti et Spolète. Il donna à tous les évêques de l'Ombrie la commission spéciale de faire dans toute l'étendue de leur juridiction des enquêtes sévères et détaillées sur la vie merveilleuse de François, et il nomma une commission de Cardinaux qui devait soigneusement examiner tous ces rapports, sous la présidence du Cardinal Rinaldi, son neveu, à qui il avait confié la charge, si chère à son cœur, de protéger l'Ordre des Pauvres de Jésus-Christ. Grégoire IX, pour se conformer aux usages de l'Eglise Catholique qui agit toujours avec une si grande sagesse dans la canonisation des Saints, voulut examiner lui-même, en plein consistoire la validité de la procédure ; il fixa la solennité de la canonisation pour le dimanche, seizième jour de Juillet, moins de deux ans, après la mort du Saint !

Dès la veille, le Pape qui se trouvait alors à Pérouse, arriva, escorté de toute sa cour, et fit une entrée triomphale dans la patrie du Saint ; où l'attendaient l'Evêque d'Assise et Jean Parent, récem-

(1) C'était dans le temps des fêtes pascales en 1228.

ment élu Ministre Général de l'Ordre (1227) et successeur immédiat du séraphique Patriarche ; de toutes les parties de l'Italie s'était assemblée une grande multitude de prélats, de seigneurs et de peuple ; jamais la vieille cité d'Assise n'avait ouvert ses portes à tant d'empressement et d'amour.

" Combien glorieux, au dimanche matin, se leva le soleil pour éclairer le triomphe de son *Frère* François. La petite église de saint Georges, où tout enfant il avait apprit à bégayer le nom du bon Dieu, dilata ses entrailles maternelles pour une si auguste solennité. La tombe du Saint étant ouverte, le Pape, après une fervente prière monta sur le trône qui lui avait été préparé, et dans l'ivresse de sa reconnaissance, sa parole s'élança comme un hymne.

" Comme l'étoile du matin dans le milieu des nuages ; comme la lune dans son plein ; comme le soleil dans tout son éclat, ainsi il a brillé dans le temple de Dieu.

" La dernière tête du dragon, portant le glaive des vengeances, agite le septième étendard, il s'élève contre le ciel et cherche à attirer une grande partie des astres au nombre des réprouvés.

" Mais voilà que du côté du Christ un nouveau Légat est envoyé ; sur son corps béni brille l'image de la Croix.

" François, noble prince, porte un signe royal ; il rassemble les peuples dans tous les pays de l'univers ; contre la haine schismatique du dragon, il organise trois milices de chevaliers armés à la légère

pour disperser les hordes infernales sur lesquelles s'appuyait le dragon....

" Quoique le grand éclat de la sainteté de François suffise pour faire croire qu'il est dans l'Eglise triomphante, néanmoins l'Eglise militante ne l'aurait point encore déclaré Saint, parce qu'elle ne juge point ce qui n'est pas de son ressort; mais Dieu ayant honoré de plusieurs grands miracles, dont nous sommes pleinement informés, une vie si notoirement sainte, et qui nous est si bien connue par les liaisons intimes qu'il avait avec nous lorsque nous étions dans un moindre rang ; de l'avis et du consentement de nos Frères, nous avons résolu de le mettre au catalogue des Saints, ayant cette confiance que par la miséricorde de Dieu, Nous et le troupeau qui nous est confié, serons aidés par ses suffrages, et que nous aurons au ciel pour Protecteur, celui que nous avions pour ami sur la terre. (1) Alors le Cardinal Octavien, cousin d'Innocent III, lut publiquement la relation des miracles examinés. La plupart de ceux sur qui ces miracles avaient été opérés se trouvaient présents ; ils s'écriaient : *c'est à moi que cela est arrivé.* Le Cardinal Rainerio Capoccio qui avait eu des relations intimes avec Dominique et avec François, raconta ensuite tout ce qu'il savait de cet homme admirable. Sa voix était entrecoupée de vifs transports de tendresse ; l'auditoire était ému jusqu'aux larmes. Enfin le Sou-

(1) Bulle de canonisation : elle fut publiée à Pérouse le 19 Juillet.

verain Pontife se lève au milieu de l'attente silencieuse, et, les bras étendus, il prononce ces solennelles paroles : " A la gloire de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, de la bienheureuse Vierge Marie et des saints Apôtres Pierre et Paul, et à l'honneur de l'Eglise Romaine, Nous [illegible]s résolu de l'avis de nos frères les Cardinaux e[illegible] les autres Prélats d'inscrire au Catalogue des Saints le bienheureux Père François, que Dieu a glorifié dans le ciel, et que nous vénérons sur la terre. Sa fête sera célébrée le 4 Octobre." (1)

" Alors déposant la tiare, il entonna le *Te Deum* que les Cardinaux et les Frères-Mineurs continuèrent avec lui. Le peuple y répondit par d'immenses acclamations et les trompettes guerrières, placées à l'extérieur de l'église sonnèren[illegible] triomphe. Descendant ensuite de son trône, Grégoire IX alla se prosterner devant le tombeau et y déposa son offrande. Tous les Cardinaux et les chevaliers l'imitèrent ; et la châsse découverte fut placée au milieu du sanctuaire, décorée avec la plus somptueuse magnificence. Le Pape commença la messe. Tous les Enfants du saint Patriarche portant des flambeaux et des branches d'olivier, formaient une couronne autour de l'autel et chantaient en chœur :

" *Franciscus pauper et humilis, cœlum dives ingreditur ; hymnis cœlestibus honoratur :* François

(1) E. Chavin de Malan.

humble et pauvre, monte riche au ciel ; les chœurs angéliques célèbrent son triomphe."

Après la messe, le Souverain Pontife, ayant invoqué tout haut, le nouveau Saint : "Père saint François, priez pour nous," accorda les Indulgences d'usage et donna la Bénédiction Papale.

La canonisation des Saints est toujours une ovation sans égale dans l'Eglise de Dieu. Celle du séraphique Père se distingue entre toutes par des circonstances exceptionnelles. C'était la première fois qu'en dehors de Rome, un Pape accomplissait ce grand acte sur la tombe même du nouveau Saint. Le Saint-Siège, nous l'avons déjà dit, porta un jugement définitif *moins de deux ans*, après la mort de l'élu de Dieu. Enfin la pieuse Pica, la vénérable mère de François était présente à ces triomphales Cérémonies. Heureuse mère ! en retour d'une vie de sacrifices et d'immolation, elle goûtait la plus douce récompense qu'une mère puisse ambitionner ici-bas ; elle était couronnée dans son fils ! " (1)

" On n'a pas oublié que François avait désigné la Colline d'Enfer, où l'on exécutait les criminels, pour le lieu de sa sépulture. Quand le Frère Elie se mit en devoir d'exécuter les dernières volontés de son bienheureux Père, toute la Cité se récria contre lui, regardant le choix de cet emplacement comme un outrage pour elle-même et pour la mé-

(1) R. P. Léopold de Chérancé, O. M. C. — *Saint François d'Assise.*

moire du plus illustre de ses Enfants. Il fallut en appeler à la décision du Pape. Grégoire IX approuva les idées et les plans d'Elie, mais par une inspiration vraiment admirable, il décréta que dorénavant la Colline d'Enfer se nommerait la Colline du Paradis. Les Consuls d'Assise, heureux de la décision, joignirent la Colline du Paradis aux autres fiefs du Saint-Siège.

Le Souverain Pontife commanda au Frère Elie de bâtir une Basilique digne du trésor qu'elle allait contenir ; il en bénit lui-même la première pierre au lendemain des solennités de la canonisation, et quoique la révolte de Frédéric II rendit ces temps calamiteux pour le Saint-Siège, il contribua largement de ses propres deniers à l'érection du mausolée. L'obole du pauvre se mêlait aux offrandes du Pape et à l'or des princes chrétiens, et le Frère Elie, soutenu par de si hauts encouragements, et aidé de l'architecte le plus renommé de cette époque, Jacques l'Allemand, poussa les travaux avec une incroyable activité. On ne peut se le dissimuler, l'entreprise était gigantesque. La Colline du Paradis n'était qu'une masse de roches plus ou moins irrégulières, adossées aux remparts, à l'extrêmité occidentale de la ville. Il fallut arracher du sol une montagne énorme, pour poser dans cette crypte le tombeau de saint François. Sur les sommets granitiques de la colline, nivelés avec art, Jacques l'Allemand assit solidement une église qui renferme autant de merveilles que de pierres.

" Dès le printemps de l'année 1230, le Ministre Général qui était toujours Jean Parent (1) après avoir rendu compte à Grégoire IX de l'état des travaux et avoir pris ses ordres, écrivit à tous les Frères-Mineurs et à tous les princes chrétiens, pour leur annoncer que la Translation du corps de saint François, de l'église Saint-Georges dans la nouvelle Basilique, aurait lieu le 25 Mai de la même année. Le Pape, ne pouvant assister à cette Fête, soit à cause de son grand âge (il était presque centenaire,) soit à cause de la gravité des événements politiques, députa trois Légats pour déposer en son nom, sur le tombeau du glorieux Patriarche, une croix d'or, enrichie de pierres précieuses et contenant une parcelle de la vraie Croix, des vases sacrés en or et en argent, un rétable d'autel en or, rehaussé de perles et de pierreries, des ornements sacerdotaux d'une grande richesse et une grosse somme d'argent pour l'achèvement de l'édifice." (2)

" Le 25 Mai, veille de la Pentecôte, la cérémonie commença. Un Délégué du Pape lut publiquement au peuple les Lettres Apostoliques données à cette occasion. Grégoire IX y laissait parler son cœur :

" Au milieu des maux dont nous sommes accablé, nous trouvons un sujet de joie et d'actions de grâces dans la gloire que Dieu répand sur le bienheureux

---

(1) Frère Elie qui avait été Vicaire Général jusqu'en 1227, ne fut élu Ministre Général qu'en 1233.

(2) Le R. P. Léopold de Chérancé, *ibid.*

François, notre Père et le vôtre, et peut-être plus le nôtre que de vous tous. Outre les merveilles éclatantes dont il a été l'instrument, nous avons des preuves authentiques que, depuis peu, un mort est ressuscité en Allemagne par son intercession. C'est ce qui nous anime de plus en plus à publier de toutes nos forces les louanges de ce grand saint, avec cette confiance, que nous ayant si tendrement aimé lorsqu'il était dans le monde, où il vivait comme hors du monde, il nous aime encore davantage, maintenant qu'il est plus uni à Jésus-Christ, qui est amour, et ne cesse point d'intercéder pour nous. Espérant aussi que vous, qu'il a engendrés en Jésus-Christ et qu'il a laissés héritiers des richesses de son extrême pauvreté, vous que nous portons dans les entrailles de notre amour, avec un désir ardent de procurer le bien de votre Ordre, vous emploierez vos prières pour obtenir de Dieu que nos tribulations soient utiles à notre salut."

Ensuite le saint corps fut levé, au bruit des trompettes et des acclamations du peuple, et porté par les trois Légats et Frère Elie, sur un char décoré avec une variété merveilleuse, et traîné par des bœufs couverts de caparaçons d'écarlate sur lesquels étaient brodés en or des plantes et des oiseaux. Toutes ces draperies avaient été envoyées, l'année précédente par l'empereur de Constantinople. Les Frères-Mineurs marchaient sur deux longues files, portant des palmes et des flambeaux. Autour du char étaient les trois Légats, Frère Elie, les Evêques,

le clergé et ceux des Frères spécialement désignés par le Pape pour être ses vicaires apostoliques dans cette glorieuse circonstance. Les Magistrats, suivis d'une troupe de citoyens armés, fermaient la marche, et comprimaient les flots du peuple qui se pressait de toutes parts. On chanta des psaumes et des hymnes composées par le Pape lui-même.

" Une race est sortie du ciel, faisant de nouveaux prodiges ; elle découvre le soleil aux aveugles, elle ouvre des chemins dans la mer desséchée.

" Les Egyptiens sont dépouillés ; le riche devient pauvre, sans perdre ses biens et son nom ; il est heureux dans le malheur.

" François avec ses Apôtres monte, comme le Christ, sur la montagne de la lumière nouvelle dans les richesses de la pauvreté.

" Suivant le vœu de Simon, faites trois tentes où résidera éternellement le Très-Haut.

" A la loi, au prophète, à la grâce, rendant un hommage de reconnaissance ; dans une fête solennelle il célèbre l'office de la Trinité.

" Tandis que l'hôte, par ses vertus, répare le triple hospice, et consacre au Christ le temple des esprits bienheureux.

" O François ! notre Père, hâtez-vous ! venez, ô Père ! venez secourir ce peuple qui gémit sous le fardeau et est accablé par la boue, la paille et la brique ; ensevelissez l'Egypte sous le sable ; amortissez nos vices et délivrez-nous." (Hymne des premières Vêpres.)

Dans ces dernières lignes se reflète tout entière l'âme triste et mélancolique de Grégoire IX, qui avait survécu à ses deux saints amis Dominique (1) et François, pour porter, presque centenaire, au milieu des tribulations, le pesant fardeau de la sollicitude de toutes les Eglises.

Arrivés à la Colline du Paradis, les habitants d'Assise virent un mouvement, un empressement de la foule, ils crurent qu'on allait enlever leur trésor. Ils se précipitèrent sur le char, prirent tumultueusement le saint corps, entrèrent dans l'église, fermèrent les portes et placèrent ce sacré dépôt dans le lieu où il devait être, sans qu'il fût permis aux prêtres, aux Frères et au peuple de lui rendre aucun honneur. Le Pape, informé de ce grave désordre, en fut affligé douloureusement ; il écrivit aux Evêques de Pérouse et de Spolète : " J'ai comblé les habitants d'Assise de bienfaits ; ils devaient en avoir de la reconnaissance surtout dans une occasion qui m'était si sensible ; et les ingrats m'ont outragé ! Sachant qu'après avoir canonisé saint François, je fais bâtir en son honneur une église dont j'ai mis de mes propres mains la première pierre ; que je l'ai illustrée de plusieurs titres qui honorent leur ville ; que j'y fais transporter par l'Autorité Apostolique le corps du Saint ; que j'ai établi mes Vicaires à cet effet, le Ministre Général des Mineurs

---

(1) Saint Dominique était mort à Bologne, le 6 Août 1221, à l'âge de 50 ans.

et d'autres bons Religieux du même Ordre ; et que j'ai attaché de grandes Indulgences. Comme Oza, ils ont été insensés pour mettre leurs mains profanes et sacrilèges sur ce qui ne pouvait être touché que par des ministres sacrés ; ils ont empêché de rendre au Saint l'honneur qui lui est dû ; ils ont troublé toute la Fête." La ville d'Assise envoya aussitôt des députés à Rome pour donner satisfaction, et tout fut pardonné.

Cet événement peu important par lui-même, a jeté un voile mystérieux et impénétrable sur la vraie position du corps de saint François d'Assise. Le moyen âge avait bâti là-dessus de belles légendes, consacrées par la peinture: François, les bras étendus vers le ciel, était debout au fond d'un riche sanctuaire souterrain. Ce n'est que dans notre siècle qu'on a connu l'exacte vérité : c'est Pie VII, en 1818, qui a comblé la Basilique d'Assise de cette splendeur de gloire et de dignité qui paraissait manquer encore à son entière et parfaite illustration. Il permit au Frère de Bonis, Ministre Général de l'Ordre des Mineurs Conventuels, de faire des recherches sous le maître-autel. Paul V l'avait autrefois défendu expressément. Le travail fut entrepris en secret, prolongé pendant cinquante-deux nuits, et poussé avec une vigueur incroyable. Après avoir brisé et rompu des roches, des massifs, des murs, on trouva une grille en fer, qui renfermait un squelette humain, couché dans un cercueil de pierre ; et d'où s'exhalait une odeur très suave. Le Souverain

Pontife délégua les Evêques d'Assise, de Nocera, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour en faire l'examen juridique et en constater l'authenticité ; et ensuite, conformément au décret du Concile de Trente, il nomma une commission de Cardinaux et de Théologiens, et le 5 Septembre 1820, du haut de la Chaire de Pierre, il déclara dans un Bref solennel :

" Bénissant le Père de toute consolation, et animé de la vive confiance que la merveilleuse découverte du corps de saint François nous est un éclatant témoignage et une nouvelle assurance de la protection et de l'assistance salutaire que ce grand Saint nous accordera dans des circonstances aussi difficiles : de notre Autorité Apostolique, Nous déclarons, par la teneur de ces présentes, qu'il conste de l'identité du corps récemment trouvé sous le maître-autel de la Basilique inférieure d'Assise, que ce corps est véritablement celui de saint François, Fondateur de l'Ordre des Frères-Mineurs." (1)

CONCLUSION. — Après la mort de saint François, ses Enfants déjà répandus dans tout l'univers, conservèrent fidèlement son esprit et continuèrent avec zèle sa mission providentielle. Cette nouvelle milice que Dieu venait de donner à l'Eglise, était destinée à raviver l'esprit de Jésus-Christ au sein

(1) E. Chavin de Malan.

des nations chrétiennes ; et, pour accomplir cette haute mission, le saint Fondateur des Frères-Mineurs ne leur avait donné d'autre code que l'Evangile ; il ne leur avait prescrit d'autre forme de vie que celle des Apôtres.

L'Ordre de saint François embrasse tout à la fois et l'œuvre de la prédication dans les pays catholiques et l'œuvre des missions chez les infidèles. Il n'est pas de nation barbare que les missionnaires franciscains n'aient évangélisée : il n'est pas de pays si reculé et de plage si inconnue qu'ils n'aient arrosés de leurs sueurs et de leur sang. Dès les commencements même de l'Ordre, les Frères-Mineurs avaient pénétré dans toutes les régions connues. De nos jours, le zèle apostolique ne s'est point ralenti dans l'Ordre Séraphique : il entretient des missions dans les cinq parties du Globe. On retrouve les disciples de saint François en Asie, sous le soleil brûlant de l'Afrique, dans les vastes régions des deux Amériques et au milieu des peuplades sauvages de l'Océanie. (1)

---

(1) L'on se fait difficilement une idée exacte de la diffusion prodigieuse de l'Ordre de saint François, depuis son origine, jusqu'à l'époque néfaste de la grande Révolution.

Le Père Hélyot, dans son grand Ouvrage sur les Ordres Religieux, dit en parlant de l'Ordre de saint François : " ...... Cet Ordre (vers le début du 18me siècle) nonobstant les sanglantes persécutions de l'hérésie, où il a perdu *une infinité* de Monastères, compte encore plus de *sept mille* Maisons et plus de *cent quinze mille* Religieux ! "

Au Chapitre Général de 1762, la Famille de l'Observance, sans

L'Ordre de saint François ne doit, en effet, cette inépuisable fécondité qu'à l'esprit de haute sainteté qui a toujours fleuri dans son sein. L'amour du cœur brûlant de François a passé dans celui de ses généreux Enfants. Le Ménologe du Franciscain Fortuné Huéber, édité en 1698, compte près de *six mille* Martyrs ou Confesseurs ; *cent quinze* dont la cause a été introduite en Cour de Rome, et *deux cents* dont le corps se conservait, en tout ou en partie, sans corruption.

Depuis deux siècles, les Enfants de saint François n'ont pas cessé de peupler le ciel, après avoir embaumé la terre du parfum de leurs vertus. D'après un compte-rendu publié au Chapitre Général, tenu à Rome en 1856, le nombre des seuls Religieux de l'Observance, (1) *morts en odeur de sainteté*, depuis l'année 1768, c'est-à-dire en moins d'un siècle, dépassait le chiffre de *quatre cents !*

Ah ! daigne donc le Père des Miséricordes et le Dieu de toute Consolation conserver toujours dans le cœur des Enfants des trois Ordres qui forment

---

compter les Provinces de France, d'une partie de l'Amérique, de Venise, de Corse, etc., possédait encore à elle seule *soixante-sept mille huit cent soixante-dix-neuf Religieux !*

(1) Pour les différentes dénominations d'Observants, Récollets, Alcantarins, Déchaussés, Capucins, Conventuels, etc., que l'on rencontre à chaque page des Annales de l'Ordre Séraphique, voir notre Brochure intitulée : *Le Tiers-Ordre*, publiée tout récemment aux Trois-Rivières et dont, en l'espace de quelques mois, nous avons écoulé *dix mille* exemplaires !

la grande Famille Franciscaine, comme aussi dans le cœur des Chrétiens sans nombre qui lui sont affiliés par le Cordon Séraphique, le véritable esprit du Séraphin d'Assise, leur puissant Protecteur, leur incomparable Père !

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant et éternel qui, dans votre bonté accoutumée et par la mort de votre Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, avez daigné relever le monde déchu par le péché, afin de nous délivrer de la mort éternelle et de nous conduire aux joies du Paradis, abaissez, nous vous en prions humblement, vos regards miséricordieux sur cette famille dévouée à votre service qui se prosterne à vos pieds et dont votre serviteur, le Bienheureux François, a été l'Instituteur, afin d'augmenter le nombre de vos Fidèles ; établissez-la si fermement sur cette pierre qui est Jésus-Christ, qu'elle soit en sûreté contre tous les assauts de la chair, du monde et du démon, et que, suivant fidèlement le sentier de vos divins commandements, elle puisse après les épreuves de la vie présente, par les mérites de la douloureuse Passion de votre Fils, de l'Immaculée Vierge Marie, de notre Père saint François et de tous les Saints, arriver à la possession des joies véritables. Vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN

TABLE DES MATIÈRES


Fin de la Table des Matières.


eres.